

MANDELA

Struggle for Freedom / Lutte pour la liberté

MANDELA

Struggle for Freedom / Lutte pour la liberté

Exhibition developed by the Canadian
Museum for Human Rights in partnership
with the Apartheid Museum

June 8, 2018 to August 25, 2019

Exposition réalisée par le Musée canadien
pour les droits de la personne en partenariat
avec l'Apartheid Museum

Du 8 juin 2018 au 25 août 2019

MANDELA

Struggle for Freedom / Lutte pour la liberté

Library and Archives Canada Cataloguing in Publication

Mandela (2019)

Mandela : struggle for freedom = Mandela : lutte pour la liberté.

Catalogue of an exhibition developed in partnership with the Apartheid Museum, Johannesburg, South Africa, and held at the Canadian Museum for Human Rights, Winnipeg, Manitoba.

Curator: Isabelle Masson.

Text in English and French.

ISBN 978-0-9813127-6-7 (softcover)

1. Mandela, Nelson, 1918-2013--Exhibitions. I. Masson, Isabelle, 1974-, organizer, writer of added commentary II. Canadian Museum for Human Rights, host institution, issuing body III. Apartheid Museum (Johannesburg, South Africa), organizer IV. Title. V. Title: Struggle for freedom. VI. Title: Mandela (2019). French.

DT1974.M36 2019

968.06092

C2018-905926-5E

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Mandela (2019)

Mandela : struggle for freedom = Mandela : lutte pour la liberté.

Catalogue d'une exposition préparée en collaboration avec l'Apartheid Museum (Johannesburg, Afrique du Sud) et présentée au Musée canadien des droits de la personne (Winnipeg, Manitoba).

Commissaire: Isabelle Masson.

Texte en anglais et en français.

ISBN 978-0-9813127-6-7 (couverture souple)

1. Mandela, Nelson, 1918-2013--Expositions. I. Masson, Isabelle, 1974-, organisateur, auteur de commentaire ajouté II. Musée canadien des droits de la personne, institution hôte, organisme de publication III. Apartheid Museum (Johannesburg, Afrique du Sud), organisateur IV. Titre. V. Titre: Lutte pour la liberté. VI. Titre: Mandela (2019). Français.

DT1974.M36 2019

968.06092

C2018-905926-5F

Printed in Canada

Imprimé au Canada



CANADIAN MUSEUM FOR
HUMAN RIGHTS

MUSÉE CANADIEN POUR LES
DROITS DE LA PERSONNE

humanrights.ca

droitsdelapersonne.ca

Table of contents

Table des matières

Foreword	6	Avant-propos	6
Canadian Museum for Human Rights <i>Dr. John Young</i>		Musée canadien pour les droits de la personne <i>John Young, Ph. D.</i>	
Foreword	9	Avant-propos	9
Apartheid Museum <i>Christopher Till</i>		Apartheid Museum <i>Christopher Till</i>	
Acknowledgements	13	Remerciements	13
1. The exhibition	14	1. L'exposition	14
<i>Isabelle Masson</i>		<i>Isabelle Masson</i>	
2. Canada and the struggle against apartheid	84	2. Le Canada et la lutte contre l'apartheid	84
<i>Isabelle Masson</i>		<i>Isabelle Masson</i>	
3. Anti-apartheid activism in Canada	118	3. Militantisme anti-apartheid au Canada	118
<i>Isabelle Masson</i>		<i>Isabelle Masson</i>	
4. Caroline Goodie Tshabalala Mogadime: A South African Canadian activist educator	160	4. Caroline Goodie Tshabalala Mogadime : une enseignante militante canado-sud-africaine	160
<i>Dr. Dolana Mogadime</i>		<i>Dolana Mogadime, Ph. D.</i>	
5. 27 hours for 27 years: An interview with Derek Nepinak	172	5. 27 heures pour 27 années : Entretien avec Derek Nepinak	172
<i>Conducted by Rorie McLeod</i>		<i>Réalisé par Rorie McLeod</i>	
6. Listening to Madiba	184	6. Écouter Madiba	184
<i>Verne Harris</i>		<i>Verne Harris</i>	
Endnote	196	Note de la fin	196
<i>Her Excellency Sibongiseni Dlamini-Mntambo</i>		<i>Son Excellence Sibongiseni Dlamini-Mntambo</i>	
Biographies	200	Biographies	200
List of artifacts and reproductions	204	Liste d'artéfacts et de reproductions	204
Exhibition and publication credits	212	Références – Exposition et publication	212
Photography credits	214	Sources des photographies	214
About the Canadian Museum for Human Rights	222	Au sujet du Musée canadien pour les droits de la personne	222

Official opening of the Mandela: Struggle for Freedom exhibition, June 7, 2018.

Ouverture officielle de l'exposition Mandela : Lutte pour la liberté, le 7 juin 2018.



Foreword

Canadian Museum for Human Rights

Avant-propos

Musée canadien pour les droits de la personne

Nelson Mandela was a leader the likes of which the world has seldom seen.

When faced with segregation and oppression he responded with the full force of his character, proclaiming the indisputable moral necessity of racial justice, willing to place the freedom of others before his own.

When freed from prison, he committed the rest of his life to the service of his people, holding South Africa together as a democracy when it threatened to fall apart.

When the world sought to immortalize him as a giant, he reminded us that he was still human, made of the same flesh and blood as the rest of us, and that if he could accomplish great things, so could we all.

The Canadian Museum for Human Rights' exhibition, *Mandela: Struggle for Freedom*, developed in collaboration with the Apartheid Museum, attempts to capture his story, and alongside it the story of those in South Africa and around the world, including Canada, who dedicated themselves to ending apartheid. The exhibition celebrates not just Mandela, but also his ideals of democracy and equality that moved millions to unite in the pursuit of a better future.

This exhibition is an opportunity for people in Canada to remember Mandela and his legacy, as well as to highlight the role of thousands of Canadians who worked to end apartheid. It was a cause that united political rivals, brought together churches, unions, business leaders and people of all creeds and colours in search of a just peace.

Nelson Mandela était un leader d'une trempe peu commune.

Face à la ségrégation et à l'oppression, il a réagi avec toute sa force de caractère, proclamant la nécessité morale absolue de la justice raciale, acceptant de placer la liberté des autres avant la sienne.

Après sa sortie de prison, il a consacré le reste de sa vie au service de son peuple, unifiant l'Afrique du Sud dans la démocratie quand elle menaçait de s'effondrer.

Quand le monde a voulu l'immortaliser en en faisant un géant, il nous a rappelé qu'il était toujours un être humain, un être de chair et de sang comme nous tous et toutes et que, s'il pouvait accomplir de grandes choses, nous le pouvions aussi.

Dans l'exposition *Mandela : Lutte pour la liberté* réalisée par le Musée canadien pour les droits de la personne en collaboration avec l'Apartheid Museum, on tente de saisir son histoire et, avec elle, l'histoire de ceux et celles qui, en Afrique du Sud et ailleurs dans le monde, y compris au Canada, se sont voués à mettre fin à l'apartheid. L'exposition rend hommage non seulement à Mandela, mais aussi à ses idéaux de démocratie et d'égalité qui ont incité des millions de personnes à faire front dans l'espoir d'un avenir meilleur.

Cette exposition permet à la population canadienne de se rappeler Mandela et son héritage, et de mettre en lumière le rôle de milliers de Canadiens et de Canadiennes qui ont œuvré à abolir l'apartheid. C'est une cause pour laquelle les partis politiques ont mis



In an era where our global community is increasingly aware that our freedoms are fragile, our liberties precarious, and our progress towards greater human rights for all uneven, this story of Canadians who reached across the world to take the hands of others in partnership is an inspiration.

We must remember that Mandela's work remains unfinished – democratic values are still questioned, dissent is still policed, and far too many are stripped of their rights and freedoms because of what they believe or what they look like.

Mandela's life and legacy calls us to embrace the challenge of continuing on the path to greater freedom, justice and liberty for all. His mission lives on in the words and actions of the inheritors of his ideals around the world.

Dr. John Young

*President and Chief Executive Officer
Canadian Museum for Human Rights
Winnipeg, Manitoba, Canada*

de côté leur rivalité et pour laquelle des églises, des syndicats, des gens d'affaires et des personnes de toutes croyances et de toutes couleurs ont uni leurs forces, en quête d'une paix caractérisée par la justice.

À une époque où la communauté mondiale est de plus en plus consciente de la fragilité et de la précarité de nos libertés, et où les droits de la personne ne progressent pas également pour tout le monde, cette histoire de Canadiens et de Canadiennes qui ont fait preuve de solidarité en tendant la main à d'autres par-delà les frontières est une inspiration.

Il ne faut pas oublier que l'œuvre de Mandela n'est pas terminée – les valeurs démocratiques sont encore remises en question, on surveille encore les personnes dissidentes et trop de gens sont privés de leurs droits et libertés à cause de leurs convictions ou de leur apparence.



La vie et l'héritage de Mandela nous incitent à relever le défi et à continuer à progresser sur la voie de la liberté et de la justice pour tous et toutes. Sa mission demeure vivante dans les mots et les actions de ceux et celles qui perpétuent ses idéaux partout dans le monde.

John Young, Ph. D.

*Président-directeur général
Musée canadien pour les droits de la personne
Winnipeg, Manitoba, Canada*

Foreword

Apartheid Museum

Avant-propos

Apartheid Museum

2018 marked the centennial of Nelson Mandela's birth. Around the world, events and ceremonies were held to mark the occasion, leading to a renewed interest in Mandela's life and legacy. Nowhere was this enthusiasm more evident than at the Canadian Museum for Human Rights (CMHR), which partnered with our team at the Apartheid Museum to develop their special exhibition *Mandela: Struggle for Freedom*.

The Apartheid Museum opened in Johannesburg in 2001. We take visitors through the difficult and emotional story of the rise and fall of a state-sanctioned system of racial discrimination. We also serve as a beacon of hope, illustrating how South Africa is coming to terms with its oppressive past and working towards a future that all South Africans can call their own.



*The Apartheid Museum,
Johannesburg, South Africa, 2009.*

*L'Apartheid Museum,
Johannesburg, Afrique du Sud, 2009.*

L'année 2018 marquait le centenaire de la naissance de Nelson Mandela. Partout dans le monde, on a souligné cet anniversaire en organisant des événements et des cérémonies, ce qui a renouvelé l'intérêt pour la vie et l'héritage de Mandela. Cet enthousiasme n'a nulle part été aussi fort qu'au Musée canadien pour les droits de la personne (MCDP), qui a travaillé avec l'équipe de l'Apartheid Museum pour mettre sur pied une exposition spéciale intitulée *Mandela : Lutte pour la liberté*.

L'Apartheid Museum a ouvert ses portes à Johannesburg en 2001. Nous entraîons les visiteurs et les visiteuses dans l'histoire dure et émotive de la montée et de la chute d'un système de discrimination raciale sanctionné par l'État. Le musée est aussi porteur d'espoir, illustrant la façon dont l'Afrique du Sud tourne la page sur l'oppression du passé et s'efforce de bâtir un avenir qui appartienne à tous les Sud-Africains et toutes les Sud-Africaines.

L'exposition *Mandela : Lutte pour la liberté* reprend cette démarche, faisant découvrir cette histoire complexe, troublante et malgré tout inspirante à des auditoires nord-américains comme jamais on ne l'avait fait auparavant.

Dans la déposition qu'il a faite lors du procès historique de Rivonia en 1963-1964, Mandela s'est exprimé avec passion au sujet de sa détermination à créer une société démocratique et libre, se disant prêt à mourir pour cet idéal. Ces mots empreints de bravoure et de courage, et les actions qui les ont accompagnés,

Mandela: Struggle for Freedom mirrors this approach, bringing this complex, troubling and yet ultimately inspiring story to North American audiences like never before.

In his statement during the historic 1963-1964 Rivonia Trial, Mandela spoke passionately of his commitment to a democratic and free society – an ideal for which he was prepared to die. The bravery and courage of these words and actions shine as powerfully today as they did then, and serve as a rallying cry to uphold Mandela’s legacy.

Increasingly, leaders and governments around the world are showing alarming signs of repression and a willingness to make threats against hard-won rights and freedoms. *Mandela: Struggle for Freedom* encourages visitors to resist and confront a growing scourge of discrimination in the pursuit of dignity for all.

Institutions such as the CMHR enlighten visitors with their groundbreaking work, as demonstrated in this outstanding exhibition. For this achievement, and for the professionalism and friendship that have been offered to me, I thank President and Chief Executive Officer Dr. John Young and the entire team at the CMHR. It has been a privilege to work with them to bring Nelson Mandela’s story to life in Canada.

Christopher Till

Director

Apartheid Museum

Johannesburg, South Africa

retentissent avec autant d’éclat aujourd’hui qu’à l’époque du procès, et servent de cri de ralliement pour honorer l’héritage de Mandela.

De plus en plus, on voit partout dans le monde des signes alarmants de répression de la part des gouvernements et des dirigeants et on constate une volonté de s’attaquer aux droits et libertés chèrement acquis. L’exposition *Mandela : Lutte pour la liberté* encourage les gens à résister au fléau croissant de la discrimination et à s’y opposer dans la recherche de la dignité pour tous et toutes.

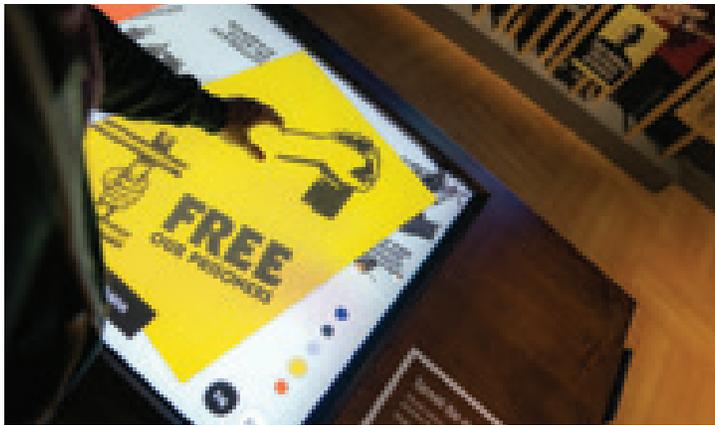
Les établissements comme le MCDP éclairent les visiteurs et les visiteuses grâce à leur travail d’avant-garde, comme le démontre cette extraordinaire exposition. Pour cette réalisation, et pour le professionnalisme et l’amitié qui m’ont été offerts, je remercie le président-directeur général du MCDP, John Young, et toute l’équipe du Musée. Ce fut un privilège de travailler avec eux pour donner vie à l’histoire de Nelson Mandela au Canada.

Christopher Till

Directeur

Apartheid Museum

Johannesburg, Afrique du Sud



Acknowledgements

Remerciements

This exhibition was developed and circulated by the Canadian Museum for Human Rights, in partnership with the Apartheid Museum in Johannesburg.

The Canadian Museum for Human Rights wishes to acknowledge and thank the following lenders to *Mandela: Struggle for Freedom*.

Apartheid Museum

Alan Cook

Department of Canadian Heritage

Malmö Museer

Jay Naidoo

Nelson Mandela Foundation

Dan O'Meara

Lucie Pagé

Private collection

Robben Island Museum

Textile Museum of Canada

UWC-Robben Island Museum Mayibuye Archives

Zapiro

The Museum is grateful to The Asper Foundation, TD Bank Group, Air Canada and Travel Manitoba for supporting this exhibition.

Cette exposition a été réalisée et mise en circulation par le Musée canadien pour les droits de la personne, en partenariat avec l'Apartheid Museum, à Johannesburg.

Le Musée canadien pour les droits de la personne souhaite reconnaître et remercier les personnes et organisations suivantes qui ont contribué à l'exposition *Mandela : Lutte pour la liberté*.

Apartheid Museum

Alan Cook

Ministère du Patrimoine canadien

Malmö Museer

Jay Naidoo

Fondation Nelson Mandela

Dan O'Meara

Lucie Pagé

Collection privée

Robben Island Museum

Textile Museum of Canada

UWC-Robben Island Museum Mayibuye Archives

Zapiro

Le Musée remercie la Fondation Asper, le Groupe Banque TD, Air Canada et Voyage Manitoba pour leur appui à l'exposition.



MANDELA

Struggle for Freedom / Lutte pour la liberté

June 8, 2018 to August 25, 2019
Du 8 juin 2018 au 25 août 2019



Struggle for Freedom

Nelson Mandela led the struggle against apartheid and the fight for a new South Africa. Together with other South African leaders, he led the struggle for freedom and equality. He was imprisoned for 27 years for his role in the struggle.

When he took office, he led the struggle against apartheid. He was the first Black president of South Africa. He led the struggle for freedom and equality. He was the first Black president of South Africa.

Struggle for Freedom

Nelson Mandela led the struggle against apartheid and the fight for a new South Africa. Together with other South African leaders, he led the struggle for freedom and equality. He was imprisoned for 27 years for his role in the struggle.

When he took office, he led the struggle against apartheid. He was the first Black president of South Africa. He led the struggle for freedom and equality. He was the first Black president of South Africa.

#Mandela





1

The exhibition

L'exposition

Author / Auteure :

Isabelle Masson

Mandela: *Struggle for Freedom* was developed by the Canadian Museum for Human Rights (CMHR) in partnership with the Apartheid Museum in Johannesburg, South Africa. With the mandate to enhance reflection and dialogue on human rights, the CMHR desired to present the story of Nelson Mandela to North American visitors framed through a human rights perspective. Building on an earlier exhibition produced by the Apartheid Museum, the CMHR also endeavoured to make complex South African history accessible to a Canadian audience.

Over the span of three years, Museum staff conducted research in Canada and South Africa, collaborating with South African institutions such as the Nelson Mandela Foundation in Johannesburg and the Robben Island Museum Mayibuye Archives in Cape Town. Through this process, *Mandela: Struggle for Freedom* developed into a unique exhibition featuring original research and artifacts, immersive spaces and engaging interactive experiences.

The exhibition presents Nelson Mandela as the main character in the broader story of the struggle against apartheid. This story is divided into five zones: Apartheid, Defiance, Repression, Mobilization and Freedom. Upon entering the gallery, visitors learn how apartheid was rooted in colonialism, and how racial segregation was imposed on all aspects of life through a myriad of laws. They are then introduced to a young lawyer named Nelson Mandela and follow his efforts, and those of hundreds of thousands of other South Africans, to seek freedom and equality by defying apartheid's unjust laws.

L'exposition *Mandela : Lutte pour la liberté* a été réalisée par le Musée canadien pour les droits de la personne (MCDP) en partenariat avec l'Apartheid Museum de Johannesburg, en Afrique du Sud. Dans le cadre de son mandat de promouvoir la réflexion et le dialogue sur les droits de la personne, le MCDP souhaitait présenter l'histoire de Nelson Mandela aux visiteurs et aux visiteuses de l'Amérique du Nord sous l'angle des droits de la personne. Dans la foulée d'une exposition antérieure produite par l'Apartheid Museum, le MCDP a aussi tenté de rendre une histoire sud-africaine complexe accessible à un public canadien.

Pendant trois ans, le personnel du Musée a mené des recherches au Canada et en Afrique du Sud, en collaboration avec des institutions sud-africaines comme la Fondation Nelson Mandela à Johannesburg et les archives Mayibuye du Robben Island Museum, au Cap. Par cette démarche, *Mandela : Lutte pour la liberté* s'est transformée en une exposition unique mettant en vedette de la recherche et des artefacts originaux, des espaces immersifs et des expériences interactives engageantes.

L'exposition présente Nelson Mandela comme le personnage principal de l'histoire plus vaste de la lutte contre l'apartheid. Cette histoire est divisée en cinq zones : Apartheid, Défi, Répression, Mobilisation et Liberté. En entrant dans la galerie, les visiteurs et visiteuses apprennent comment l'apartheid était enraciné dans le colonialisme et comment la ségrégation raciale était imposée dans tous les aspects de la vie par une panoplie de lois. On leur présente ensuite un jeune avocat du nom de Nelson Mandela et on le suit, lui et des centaines de milliers d'autres personnes sud-africaines qui, en défiant les lois injustes de l'apartheid, aspiraient à la liberté et à l'égalité.

As the narrative unfolds across the five zones, visitors see how the apartheid state's response to this resistance was repression and violence. They learn that despite the killing and imprisonment of anti-apartheid leaders and activists, much of South Africa took action against apartheid. Around the world, people joined the international solidarity movement calling for boycotts and sanctions against the apartheid state. Visitors can watch interviews with Canadians who were involved.

The exhibition concludes with visitors following Mandela on his path to freedom after his release from prison on February 11, 1990. They bear witness to his refusal to give up the struggle for freedom despite 27 years of imprisonment. Instead, he embarked on the long and difficult path of negotiation with former enemies, which paved the way for democratic transformation and national reconciliation. Throughout their exhibition journey, visitors see parallels with today's struggles for rights and freedoms, and their role in creating a better future.

Au fur et à mesure que le récit se déroule dans les cinq zones, les visiteurs et visiteuses constatent que la réaction de l'État de l'apartheid à cette résistance était la répression et la violence. Ils apprennent qu'en dépit du meurtre et de l'emprisonnement de militants et militantes anti-apartheid, une grande partie de l'Afrique du Sud se mobilisait contre l'apartheid. Partout dans le monde, des gens s'étaient joints au mouvement de solidarité internationale pour demander des boycotts et des sanctions contre l'État de l'apartheid. Les visiteurs et visiteuses peuvent regarder des entretiens avec des personnes canadiennes qui y ont participé.

À la fin de l'exposition, les visiteurs et visiteuses suivent Mandela sur le chemin de la liberté après sa libération de prison, le 11 février 1990. Ils sont témoins de son refus de renoncer à la lutte pour la liberté malgré 27 ans d'emprisonnement. Mandela s'est plutôt engagé sur le long et difficile chemin de la négociation avec ses anciens ennemis, ce qui a ouvert la voie à la transformation démocratique et à la réconciliation nationale. Tout au long de l'exposition, les visiteurs et visiteuses découvrent des parallèles avec les luttes actuelles pour les droits et libertés et leur rôle dans la création d'un avenir meilleur.

Apartheid







COLOURED

WHITES ONLY

NON-WHITE ENTRANCE ONLY

NON-WHITE ENTRANCE ONLY

WHITES ONLY

WHITES ONLY

NIE-NON-WHITES

EUROPEAN ONLY

NON-EUROPEAN ONLY

TAXIRANK FOR WHITES

PRETORIA

WHITES ONLY
NON-WHITES
NIE-BLANKES

SWIMMING POOL
NET BLANKES

WAITING ROOM
FOR COLOURED ONLY

WHITES ONLY.
NET BLANKES.

GENTLEMEN

PLEASE ENTER HERE.

SPOORING GENTLEMEN
RAILWAY MEDICAL OFFICE
WHITES ONLY - NET BLANKES



The oppressive nature of apartheid is conveyed through the exhibition design in various ways. The stark colours of this first section – Apartheid – are limited to contrasting black and white with shades of grey. A towering wall displays excerpts from the many laws that imposed segregation on all aspects of life in South Africa, while historic photographs reveal the impact of apartheid on everyday life. Many of these images were taken by Ernest Cole, a Black South African photographer who captured Black South Africans' experiences in the early 1960s, before he went into exile.

La nature oppressive de l'apartheid est véhiculée de diverses façons dans l'exposition. Dans cette première zone intitulée « Apartheid », on contraste le noir et le blanc en ajoutant des tons de gris. Un mur impressionnant présente des extraits des nombreuses lois qui ont imposé la ségrégation dans tous les aspects de la vie en Afrique du Sud, tandis que des photographies historiques montrent l'impact de l'apartheid sur la vie quotidienne. Beaucoup de ces images ont été prises par Ernest Cole, un photographe sud-africain noir qui a capturé la réalité des personnes noires en Afrique du Sud au début des années 1960, avant de partir en exil.

Apartheid means “apartness” in Afrikaans – a language spoken by the descendants of Dutch colonizers in South Africa known as Afrikaners. Apartheid was the slogan of the National Party, the political party elected in 1948 by an almost exclusively white electorate. Through a myriad of new laws, the National Party government extended and entrenched longstanding practices of segregation and racial oppression.

The apartheid state divided South Africans into four racial categories: “Native/Black,” “white/European,” “coloured” (people of “mixed race”), and “Asian/Indian.” These racial categories corresponded to a strict hierarchy of rights and freedoms. White people, as defined by the state, represented 15 percent of the population but stood at the top, wielding power and wealth. Black South Africans, forming 80 percent of the people, were relegated to the very bottom. Slightly above them in this hierarchy – according to the ruling white supremacists – were people identified as “coloured” or as “Asian/Indians.”

Apartheid was a political and legal system established to preserve the power and privileges of the white minority. This system was firmly rooted in South Africa’s colonial history. As in Canada and other colonized areas, Indigenous communities were dispossessed by European settlers. Dutch colonizers first established themselves in the Cape region of South Africa in the mid-17th century. Gold and diamond discoveries fuelled conflicts with Indigenous communities, and between Dutch and British colonizers as they competed to control the region. By the time apartheid was imposed in 1948, the white minority – descendants of these Dutch and British settlers – controlled 92 percent of the land.

The National Party emerged from this colonial legacy. Its ideologues believed they had a God-given mission to maintain white rule in Africa. They viewed any challenge to segregation as an economic, cultural, political and social threat. Through apartheid, they sought to protect

Apartheid signifie « séparation » en afrikaans – une langue parlée par les descendants et descendantes des colons néerlandais en Afrique du Sud, connus sous le nom d’Afrikaners. Apartheid est le slogan du Parti national, parti politique élu en 1948 par un électorat presque exclusivement blanc. En vertu d’une myriade de nouvelles lois, le gouvernement du Parti national élargit et renforce des pratiques de ségrégation et d’oppression raciales qui ont de profondes racines historiques.

Le régime de l’apartheid divise la population sud-africaine en quatre catégories : personnes autochtones/noires; personnes blanches/européennes; personnes de couleur ou métisses (de « races mêlées »); et personnes indiennes/asiatiques. Ces catégories correspondent à une stricte hiérarchie des droits et libertés. La population blanche, qui compte pour 15 % de la population sud-africaine, est au sommet et détient pouvoir et richesses. La population sud-africaine noire, soit 80 % de la population du pays, est reléguée tout au bas de cette hiérarchie. Juste au dessus d’eux se trouvent, selon les suprémacistes blancs au pouvoir, les personnes désignées comme « personnes de couleur » ou comme « personnes indiennes/asiatiques ».

L’apartheid est un système politique et juridique établi dans le but de préserver le pouvoir et les privilèges de la minorité blanche. Ce régime est fermement enraciné dans l’histoire coloniale de l’Afrique du Sud. Comme au Canada et dans d’autres régions colonisées, les communautés autochtones d’Afrique du Sud sont dépossédées de leurs terres à l’arrivée des Européens. Les colons néerlandais s’installent d’abord dans la région du Cap de l’Afrique du Sud au milieu du 17^e siècle. La découverte d’or et de diamants mène à des conflits avec les communautés autochtones, ainsi qu’entre les colonisateurs néerlandais et britanniques qui se disputent le contrôle de la région. Lorsque l’apartheid est imposé en 1948, la minorité blanche, composée de ces colons néerlandais et britanniques, contrôle 92 % des terres.



A wooden bench reproduced with the inscription “Europeans only” sits beside a display of reference books, also known as “pass books.” These books were used by the apartheid state to control the lives and movements of Black South Africans.

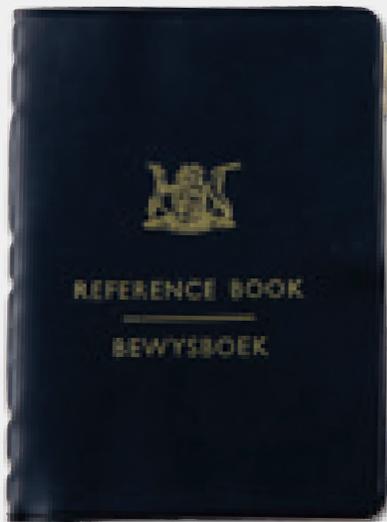
Une reproduction d’un banc en bois, portant l’inscription « Europeans only », se trouve à côté d’une vitrine exposant des livrets qu’on appelait des passeports intérieurs. Ces livrets sont utilisés par le régime de l’apartheid pour contrôler la vie et les mouvements des personnes noires.

their privileges, which were being eroded by competing economic interests within the white minority as well as by the growing urban Black population. South Africa's white minority built its wealth on the dispossession of land and the exploitation of the labour of the disenfranchised Black majority in mines, industries and farms. By further entrenching segregation, apartheid maintained this system of labour exploitation and advanced the interests of the Afrikaner minority.

Apartheid laws uprooted and dislocated Black families throughout South Africa. Black men employed in mines were forced to live in dormitories in run-down compounds, separated from their families for the duration of their employment contract. They sent their meagre pay to their families who were confined to desolate regions away from urban areas, which were reserved for white people. For Black families, survival was a constant struggle. White families, on the other hand, could rely on the labour of Black women for all of their housework, including childcare. These domestic servants lived in cramped quarters in their employers' backyards. They seldom saw their own children, who were raised by relatives in remote townships or even more distant reserves.

Le Parti national est issu de cet héritage colonial. Ses idéologues sont convaincus que Dieu leur a donné la mission de maintenir une domination blanche en Afrique. Ils considèrent toute contestation de la ségrégation comme une menace économique, culturelle, politique et sociale. Par le biais de l'apartheid, ils cherchent à protéger leurs privilèges, qui se font éroder par des intérêts économiques concurrents au sein de la minorité blanche ainsi que par une population urbaine noire croissante. La minorité blanche d'Afrique du Sud bâtit sa richesse en dépossédant de ses terres la majorité noire, privée de ses droits, et en tirant profit de la main-d'œuvre de cette majorité dans les mines, les industries et les fermes. En renforçant davantage la ségrégation, l'apartheid maintient ce système d'exploitation de la main-d'œuvre et défend les intérêts de la minorité afrikaner.

Les lois de l'apartheid déracinent et dispersent les familles noires dans toute l'Afrique du Sud. Les hommes noirs employés dans les mines sont obligés de vivre dans les dortoirs de complexes délabrés, séparés de leur famille pendant toute la période de leur contrat de travail. Ils envoient leur maigre salaire à leurs familles qui sont confinées dans des régions désolées, loin des zones urbaines qui sont réservées aux personnes blanches. Pour les familles noires, la survie est une lutte constante. Les familles blanches comptent, pour leur part, sur les femmes noires pour toutes les tâches ménagères, y compris la garde des enfants. Ces domestiques vivent dans des logements exigus, dans la cour arrière de la famille qui les emploie. Elles voient rarement leurs propres enfants, qui sont élevés par d'autres membres de la famille dans des townships éloignés ou des réserves encore plus éloignées.

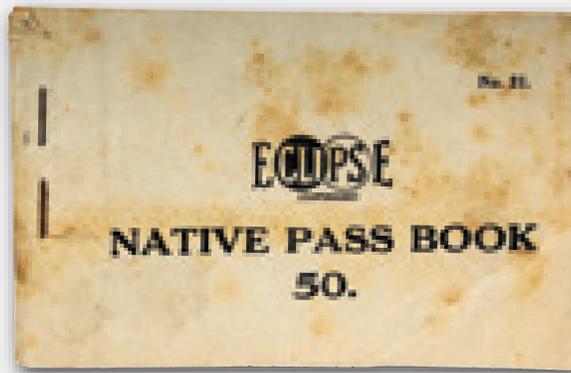
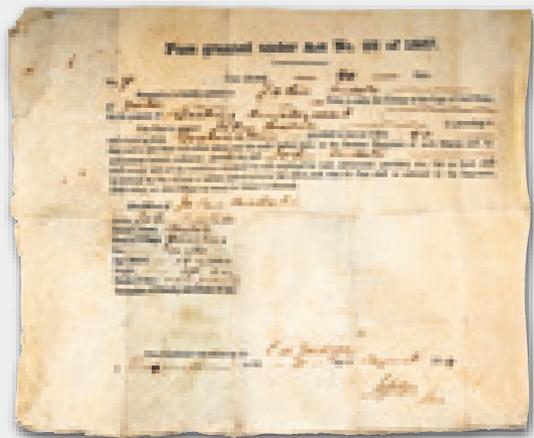


Reference books, more commonly known as pass books, 1980-1985.

Livrets de contrôle, aussi appelés passeports intérieurs, 1980-1985.

Reference books, or pass books, are among the first artifacts that visitors encounter in the exhibition. These elaborate documents, akin to passports, are a sharp contrast to the simple identification cards issued to white South Africans, where a simple “W” identified their racial classification. These pass books had to be carried at all times by Black South Africans, from the age of 16 years old. Initially reserved for men, pass books were required for women too, from the 1950s onward. In apartheid laws and policies, Black South Africans were labelled as Africans, Natives or Bantus. In their pass books, however, they were identified by different ethnic or tribal origins. This was a deliberate tactic by the state to emphasize differences among Black South Africans rather than their common identity.

Les passeports intérieurs sont parmi les premiers objets que le public découvre dans l'exposition. Ces livrets élaborés contrastent fortement avec les simples cartes d'identité délivrées aux personnes blanches sud-africaines, où un simple « W » identifie leur classification raciale. Dès l'âge de 16 ans, les personnes noires d'Afrique du Sud devaient avoir leur passeport intérieur sur elles en permanence. Initialement réservé aux hommes, le livret est également obligatoire pour les femmes à partir des années 1950. Dans les lois et politiques d'apartheid, les personnes noires sont étiquetées comme Africains, Autochtones ou Bantous. Dans leur livret, cependant, elles sont identifiées par différentes origines ethniques ou tribales. Il s'agissait d'une tactique délibérée de l'État pour mettre l'accent sur les différences entre les membres de la population noire plutôt que sur leur identité commune.



Native pass book, 1930s.

Laissez-passer de personne autochtone, années 1930.



Pre-apartheid pass document and holder, 1869.

Laissez-passer pré-apartheid et tube de transport, 1869.



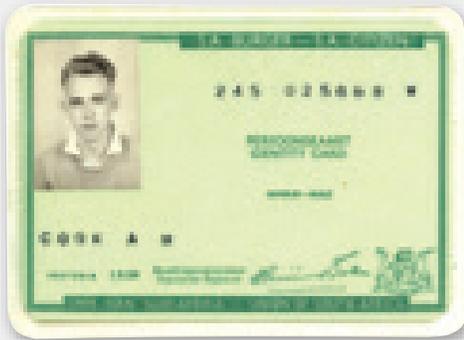
The exhibition's display also includes pass documents that pre-date the establishment of apartheid in 1948. These older artifacts underscore the colonial roots of this system of racial oppression.

L'exposition présente également des documents d'identité qui datent d'avant l'instauration de l'apartheid en 1948. Ces artefacts plus anciens soulignent les origines coloniales de ce système d'oppression raciale.

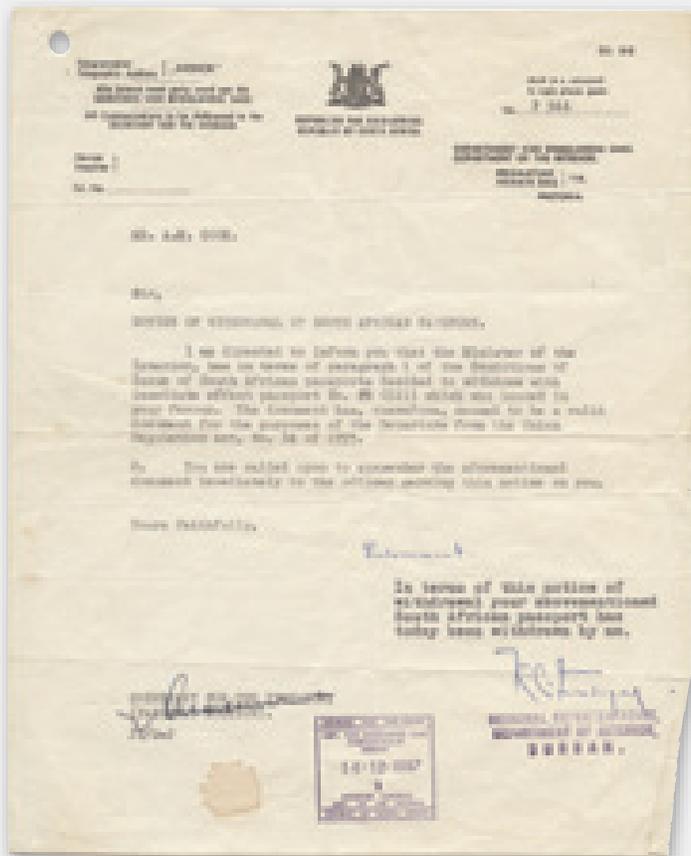
The architects of apartheid created reserves, known as “Bantustans” or “homelands,” as part of their policy of separate development. In doing so, they reserved most of the nation’s land, including urban areas, for the white minority population. Reference books, more commonly known as pass books, controlled the Black population’s movements outside of these reserves. Police inspected pass books often, and arrested and imprisoned people for pass offences daily. The migrant labour system rooted in South Africa’s colonial history was, in effect, preserved by apartheid laws. Black labourers from South African reserves, and the broader Southern African region, were temporarily allowed in white areas strictly for work. Precarious, short-term employment was the sole reason Black people could be in a white area. This migrant labour system destroyed the fabric of families and communities.

Les architectes de l’apartheid créent des réserves, appelées « bantoustans » ou « homelands », dans le cadre de leur politique de développement séparé. Ce faisant, ils réservent la plupart des terres du pays, y compris les zones urbaines, à la population de la minorité blanche. Les passeports intérieurs permettent de contrôler les déplacements de la population noire en dehors de ces réserves. Les membres de la police inspectent souvent les livrets, puis arrêtent et emprisonnent quotidiennement des personnes pour des infractions liées aux passeports intérieurs. Un système de main-d’œuvre migrante enraciné dans l’histoire coloniale de l’Afrique du Sud est effectivement préservé par les lois de l’apartheid. Les travailleuses et travailleurs noirs des réserves sud-africaines, et de la région de l’Afrique australe dans son ensemble, sont temporairement autorisés à entrer dans les zones blanches, mais uniquement pour le travail. L’emploi précaire et à court terme est la seule raison pour laquelle les personnes noires pouvaient se trouver dans une zone blanche. Ce système de main-d’œuvre migrante détruit les structures familiales et communautaires.





South African identity card, 1959.
Carte d'identité de l'Afrique du Sud, 1959.



Letter revoking citizenship, 1967.
Lettre de révocation de la citoyenneté, 1967.



The white South African identification card on display belonged to Alan Cook, a South African journalist whose citizenship was revoked in 1967 because of his critical stance on apartheid. In exile, Cook joined the executive of the International Defence and Aid Fund (IDAF) in London, a banned anti-apartheid organization that paid for the legal defence of South African political prisoners and provided support to their families. IDAF was established to pay for the legal defence of the 156 people, including Nelson Mandela, who were put on trial by the apartheid state for their involvement in creating the Freedom Charter, a document that outlined the principles of a democratic South Africa. Cook eventually established himself in Canada, where a chapter of IDAF was formed in the 1980s.

La carte d'identité pour personnes blanches qui est exposée appartenait à Alan Cook, un journaliste sud-africain dont la citoyenneté a été révoquée en 1967 en raison de sa position critique sur l'apartheid. En exil, Al Cook se joint à l'exécutif de l'International Defence and Aid Fund (IDAF) à Londres, une organisation anti-apartheid interdite qui finance la défense juridique de prisonniers politiques sud-africains et apporte du soutien à leurs familles. L'IDAF a été créé pour assurer la défense juridique des 156 personnes, dont Nelson Mandela, poursuivies en justice par le régime des l'apartheid pour leur participation à l'élaboration de la Charte de la liberté, un document qui définit les principes d'une Afrique du Sud démocratique. Al Cook s'établit finalement au Canada, où une section de l'IDAF est créée dans les années 1980.

As it enforced racial segregation, the apartheid state redrew the map of the country. Masses of people were uprooted from their communities and forced to move. Black, Indian and coloured communities constantly faced dispossession. They could be forcibly removed from their homes at any time if their neighbourhoods were declared “white areas.” The destruction of diverse neighbourhoods was key to urban planning for the architects of apartheid. One of their prime targets was Sophiatown, a diverse and lively area of Johannesburg that pulsed with politics and music. It was also one of the last areas of Johannesburg where Black residents could own homes. Despite fierce resistance, Sophiatown was emptied by force in the mid-1950s. Its residents were moved to segregated areas and the metropole’s northern suburb was renamed “Triomf” – which means “triumph” in Afrikaans. In Cape Town, District Six was another vibrant and diverse neighbourhood that the state declared a white area in 1966. By 1982, thousands of families had been evicted, severed from their roots, and moved to desolate, segregated areas.

En imposant la ségrégation raciale, le régime de l’apartheid redessine la carte du pays. Des masses de personnes sont déracinées de leur communauté et forcées de déménager. Les communautés noires, indiennes et métisses sont constamment confrontées à la dépossession. Les gens peuvent être expulsés de leur foyer à tout moment si leur quartier est déclaré « zone blanche ». Pour les architectes de l’apartheid, la destruction de quartiers diversifiés joue un rôle clé dans la planification urbaine. L’une de leurs principales cibles est Sophiatown, un quartier dynamique et diversifié de Johannesburg, vibrant de politique et de musique. Il s’agit également de l’un des derniers endroits à Johannesburg où les personnes noires peuvent être propriétaires d’une maison. Malgré une résistance farouche, Sophiatown est démantelée au milieu des années 1950. Ses résidents et résidentes sont envoyés dans des zones ségréguées et la banlieue nord de la métropole est renommée « Triomf », qui veut dire « triomphe » en afrikaans. Le District Six, du Cap, est aussi un quartier animé et diversifié que l’État déclare zone blanche en 1966. Entre cette date et 1982, des milliers de familles sont chassées, déracinées et envoyées dans des endroits ségrégués et désolés.



The first cabinet of the National Party, 1948. The National Party was in power from 1948 to 1994. Its apartheid laws denied basic rights and freedoms.

Le premier Cabinet du Parti national, 1948. Le Parti national est au pouvoir de 1948 à 1994. Ses lois de l’apartheid nient les libertés et droits fondamentaux.

Map of forced removals in South Africa (detail), Black Sash, 1977.

Carte des expulsions forcées en Afrique du Sud (détail), Black Sash, 1977



This map of forced relocations, aptly titled "South Africa: A Land Divided Against Itself," highlights both Sophiatown and District Six. The map was produced in 1977 by the Black Sash, which was founded in 1955 as the "Women's Defence of the Constitution League." The founders were middle-class white women who held silent vigils outside Parliament and courts, wearing black sashes, to denounce discriminatory laws, including the pass laws. The map is part of the private collection of Dan O'Meara, a prominent South African scholar and anti-apartheid activist who emigrated to Canada. O'Meara became actively involved in mobilizing Canadians against apartheid.

Cette carte illustrant les réinstallations forcées, judicieusement intitulée « South Africa: A Land Divided Against Itself » (Afrique du Sud : Un territoire divisé malgré lui), met en évidence Sophiatown et le District Six. La carte a été réalisée en 1977 par le Black Sash, groupe fondé en 1955 sous le nom de « Women's Defence of the Constitution League » (Ligue de défense de la Constitution par les femmes). Les fondatrices sont des femmes blanches de la classe moyenne qui organisent des vigiles silencieuses devant le Parlement et les tribunaux, portant des écharpes noires, pour dénoncer les lois discriminatoires, notamment les lois sur les passeports intérieurs. La carte fait partie de la collection privée de Dan O'Meara, un éminent universitaire sud-africain et militant anti-apartheid qui a émigré au Canada. Il a participé activement à la mobilisation des Canadiens et des Canadiennes contre l'apartheid.



This suitcase – part display and part video – offers visitors a more intimate glance into these experiences of loss and dispossession. When forcibly evicted, people often had to leave a place they had called home for generations, with only the few things they could carry.

Cette valise, à la fois présentoir et vidéo, offre aux visiteurs et aux visiteuses un regard plus intime sur ces expériences de perte et de dépossession. Lorsqu'ils étaient expulsés de force, les gens devaient souvent quitter un endroit qu'ils considéraient comme leur chez-soi depuis des générations, avec seulement les quelques choses qu'ils pouvaient transporter.

Defiance / Défi







1. The first photograph shows the man in the suit standing next to another man in a suit. They are both looking towards the camera.

2. The second photograph shows the man in the suit standing next to another man in a suit. They are both looking towards the camera.

3. The third photograph shows the man in the suit standing next to another man in a suit. They are both looking towards the camera.

4. The fourth photograph shows the man in the suit standing next to another man in a suit. They are both looking towards the camera.

5. The fifth photograph shows the man in the suit standing next to another man in a suit. They are both looking towards the camera.





The first wall of Defiance displays images, artifacts and video clips in closely juxtaposed and varied frame sizes. It features iconic images of Mandela ranging from the late 1930s to the early 1960s. These images are interspersed with photographs depicting South African men and women participating in mass actions against apartheid throughout the 1950s. An African National Congress Women's League shirt, alongside images of women in action, brings to the fore women's agency in the struggle against apartheid. The display also includes Mandela's first television interview recorded in 1956 during the Treason Trial, and footage of Mandela exiting court in 1962 dressed in traditional clothing.

Sur le premier mur de la zone Défi, on voit des images, des artefacts et des clips vidéo dans des cadres juxtaposés de tailles variées. On présente des photographies iconiques de Mandela qui datent de la fin des années 1930 au début des années 1960. Parmi ces images se trouvent des photographies d'hommes et de femmes de l'Afrique du Sud participant à des actions de masse contre l'apartheid dans les années 1950. Un chemisier de la Ligue des femmes du Congrès national africain, aux côtés d'images de femmes en action, met en évidence le rôle des femmes dans la lutte contre l'apartheid. Cette partie de l'exposition comprend également la première entrevue télévisée de Mandela, enregistrée en 1956 pendant le procès de la trahison, et des séquences vidéo de Mandela sortant du tribunal en 1962, habillé de vêtements traditionnels.

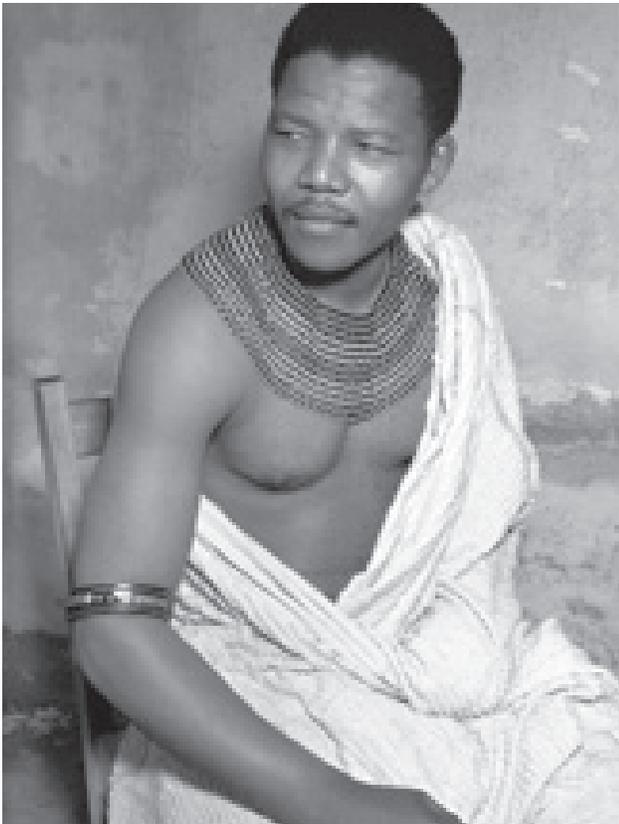
After the National Party was elected in 1948, South Africans joined together in mass actions to defy the apartheid laws of the new government. Their tactics included civil disobedience campaigns, national strikes and boycotts. Anti-apartheid groups united with the African National Congress (ANC) in the early 1950s to form the Congress Alliance. This multiracial coalition galvanized the resistance against apartheid. One of its key initiatives was drafting the Freedom Charter, which outlined the founding principles of a democratic South Africa.

The apartheid state saw the Freedom Charter as a call to revolution. Many of the Congress Alliance leaders, including a young ANC lawyer named Nelson Mandela, were accused of high treason and put on trial. The Treason Trial dragged on for four and a half years, from 1956 to 1961. Meanwhile the state continued to respond to mass actions and protests with repression and violence. By the turn of the decade, the apartheid state and its security forces had banned anti-apartheid organizations, including Mandela's ANC, killed a number of unarmed protesters, and arrested thousands of activists.

Après l'élection du Parti national en 1948, les Sud-Africains et les Sud-Africaines s'unissent dans des actions de masse pour s'opposer à l'apartheid. Leurs tactiques comprennent des campagnes de désobéissance civile, des grèves nationales et des boycottages. Les groupes anti-apartheid se joignent au Congrès national africain (ANC) au début des années 1950 pour former l'Alliance des Congrès. Cette coalition multiraciale galvanise la résistance contre l'apartheid. L'une de ses principales initiatives est la rédaction de la Charte de la liberté, qui énonce les principes fondateurs d'une Afrique du Sud démocratique.

Le régime de l'apartheid considère la Charte de la liberté comme un appel à la révolution. Bon nombre des chefs de l'Alliance des Congrès, dont un jeune avocat de l'ANC du nom de Nelson Mandela, sont accusés de haute trahison et jugés. Le procès de la trahison traîne pendant quatre ans et demi, de 1956 à 1961. Pendant ce temps, l'État continue à écraser les actions de masse par la violence et la répression. Au tournant de la décennie, le régime de l'apartheid et ses forces de sécurité avaient interdit les organisations anti-apartheid, dont l'ANC de Mandela, tué nombre de protestataires non armés et arrêté des milliers de militants et de militantes.





*Xhosa bag, South Africa, 1960s.
Sac xhosa, Afrique du Sud, années 1960.*



Eli Weinberg's iconic photograph of Mandela, as well as a beaded necklace and bag like those worn by Mandela and his wife Winnie Madikizela-Mandela during his 1962 trial, underscored their defiant stance against apartheid. At the trial, Mandela declared he was "a Black man in a white man's court." The apartheid state would later forbid them to dress in this way at the 1963-1964 Rivonia Trial.

La photo emblématique de Mandela en tenue traditionnelle, prise par Eli Weinberg, ainsi qu'un collier et un sac perlés, comme ceux portés par Mandela et son épouse Winnie Madikizela-Mandela pendant le procès de 1962, témoignent de leur attitude de défi contre l'apartheid. Au procès, Mandela se déclare « homme noir devant le tribunal de l'homme blanc ». Par la suite, le régime de l'apartheid leur interdit de s'habiller de cette façon lors du procès de Rivonia de 1963-1964.

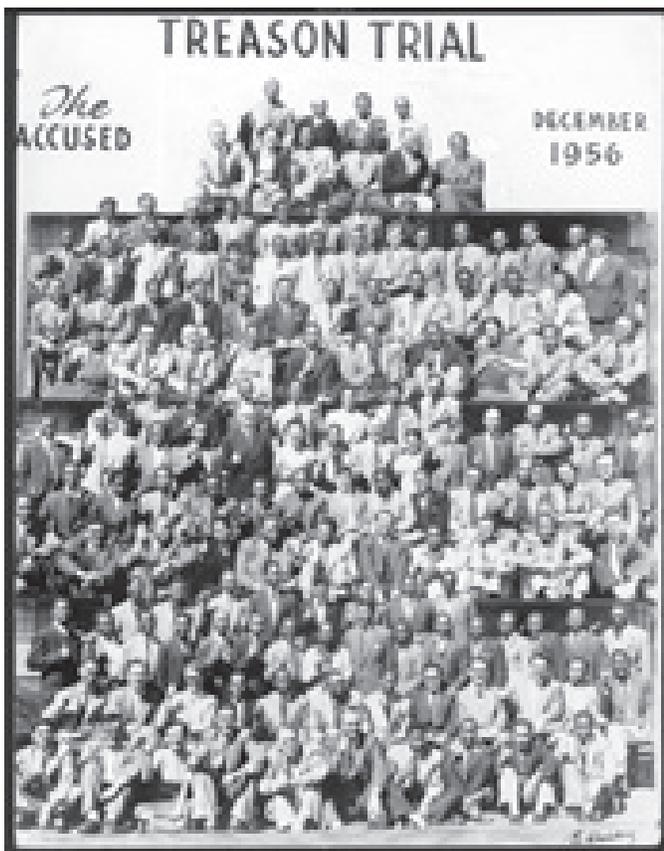


The Defiance wall depicts how Mandela's approach to the struggle evolved during this period. The young Mandela who helped form the ANC's youth league in 1944 was concerned about non-Africans assuming leadership roles and believed that the struggle against apartheid should be led by Africans. The image above of Mandela preparing for the Defiance Campaign in 1952 with the ANC President and Indian National Congress President, attests to the evolution of his thinking on this question. Soon after, in 1954, Mandela's ANC formed a coalition with the South African Indian Congress, the South African Congress of Democrats and the Coloured Peoples Congress. By joining forces as the Congress Alliance, these groups openly defied apartheid's racial segregation. And by working together in the drafting of the Freedom Charter, the new coalition similarly resisted apartheid's agenda to keep them apart.

Le mur de la zone Défi représente l'évolution de l'approche de Mandela face à la lutte durant cette période. Le jeune Mandela, qui avait contribué à la création de la ligue de la jeunesse de l'ANC en 1944, craignait que des personnes non-africaines assument des rôles de leadership et estimait que la lutte contre l'apartheid devait être menée par des Africains et des Africaines. L'image ci-dessus de Mandela se préparant à la campagne de défi en 1952 avec le président de l'ANC et le président du Congrès national indien, témoigne de l'évolution de sa pensée sur cette question. Peu après, en 1954, l'ANC de Mandela forme une coalition avec le Congrès indien d'Afrique du Sud, le Congrès sud-africain des Démocrates et le Congrès des gens de couleur. En unissant leurs forces au sein de l'Alliance des Congrès, ces groupes défient ouvertement la ségrégation raciale de l'apartheid. Et en travaillant ensemble à la rédaction de la Charte de la liberté, la nouvelle coalition résiste également à la tentative de l'apartheid de les maintenir séparés.

As calls for equality and freedom grew stronger, the apartheid state responded with yet more violence. On March 21, 1960, thousands of Black South Africans marched to oppose the pass laws that controlled their everyday lives. They gathered in peaceful defiance at the police station in Sharpeville, refusing to carry their pass books, chanting freedom songs and shouting “Down with passes!” Police officers opened fire on the protestors, killing 69 people and wounding hundreds of others. News of the Sharpeville Massacre spread quickly around the world. In the days that followed, Mandela and many others, including Chief Albert Luthuli, president of the ANC, publicly burned their pass books in protest. The ANC and the Pan Africanist Congress, which had organized the protest, were banned.

Alors que les revendications en faveur de l'égalité et de la liberté s'intensifient, le régime de l'apartheid réagit avec encore plus de violence. Le 21 mars 1960, des milliers de personnes noires marchent pour protester contre les lois sur les passeports intérieurs, qui contrôlent leur vie quotidienne. Ils se rassemblent pacifiquement au poste de police de Sharpeville, refusant de porter leurs livrets, chantant des chansons de liberté et criant « À bas les passeports! » Les policiers ouvrent le feu sur les manifestants et les manifestantes, tuant 69 personnes et en blessant des centaines d'autres. La nouvelle du massacre de Sharpeville se propage rapidement dans le monde entier. Dans les jours qui suivent, Mandela et beaucoup d'autres, dont le chef Albert Luthuli, président de l'ANC, brûlent publiquement leurs livrets en signe de protestation. L'ANC et le Congrès panafricain, qui avaient organisé la manifestation, sont interdits par l'État.



This 1956 image depicts the 156 defendants of the Treason Trial – the state’s response to the Freedom Charter. It is, in fact, a composite of several different photos, since apartheid laws prohibited this diverse group from gathering together.

Cette image de 1956 représentant les 156 accusés du procès de la trahison – la réponse de l'État à la Charte de la liberté – est en fait un assemblage constitué de plusieurs photos différentes, puisque les lois de l'apartheid interdisaient à ce groupe divers de se rassembler.

In response to this repression, the United Nations passed the first of many resolutions against apartheid. In the Commonwealth, member nations raised their voices. Canada, led by Prime Minister John Diefenbaker, played an important role, calling for an end to segregation and racial oppression in South Africa. Under this pressure, South Africa did not seek to renew its membership in the Commonwealth in 1961. The international condemnation of apartheid grew stronger as churches, unions, students and other groups rallied for sanctions against South Africa.

After the Sharpeville Massacre, Mandela and others formed Umkhonto weSizwe (“Spear of the Nation”) – the armed wing of the ANC, also known as MK. Mandela believed that people had the right to defend themselves against oppression. Those who joined in armed struggle considered themselves to be freedom fighters. MK’s first targets were apartheid institutions and symbols. To destabilize the apartheid administration, it bombed pass book offices and post offices at night after employees had left, and sabotaged electricity pylons to deprive white communities of electricity, a privilege denied to Black communities. The apartheid state responded with the full might of its powerful security forces, waging war against what it described as a communist threat from both inside and outside its borders.

En réaction à cette répression, l’Organisation des Nations Unies adopte la première de nombreuses résolutions contre l’apartheid. Au sein du Commonwealth, les pays membres haussent le ton. Le Canada, mené par le premier ministre John Diefenbaker, joue un rôle important en demandant la fin de la ségrégation et de l’oppression raciale en Afrique du Sud. Devant cette pression, l’Afrique du Sud ne demande pas le renouvellement de son statut de membre du Commonwealth en 1961. La condamnation internationale de l’apartheid se fait de plus en plus forte, les Églises, les syndicats, les étudiants et étudiantes et autres groupes se ralliant pour que soient prises des sanctions contre l’Afrique du Sud.

À la suite du massacre de Sharpeville, Mandela crée, avec d’autres, le groupe Umkhonto weSizwe (« Fer de lance de la nation »), aussi connu sous le nom de MK, qui est la branche armée de l’ANC. Mandela croit que les gens ont le droit de se défendre contre l’oppression. Ceux et celles qui se joignent à la lutte armée se considèrent comme des combattants et combattantes de la liberté. Les premières cibles du MK sont les institutions et les symboles de l’apartheid. Dans le but de déstabiliser l’administration de l’apartheid, le MK fait exploser des bombes dans des bureaux de passeports intérieurs et des bureaux de poste le soir, une fois que le personnel est parti, et sabote des pylônes électriques pour priver les communautés blanches d’un privilège qui est refusé aux communautés noires, soit l’électricité. Le régime de l’apartheid répond avec toute la puissance de ses redoutables forces de sécurité et fait la guerre à ce qu’il perçoit comme une menace communiste tant interne qu’externe.



When the Treason Trial ended in 1961 with a verdict of not guilty, Mandela returned home, packed a suitcase and went underground. Times were grim. The apartheid state was crushing all forms of protest with violence, shooting and killing unarmed demonstrators, arresting and detaining thousands of others at will. In an interview with British journalist Brian Widlake, filmed at 2 a.m. in a secret location to avoid the police, Mandela took stock of the situation, having just called off a national strike because of the widespread repression. The setting of this crucial interview is recreated at the centre of the Defiance zone. The chairs, fireplace and vintage filming equipment immerse visitors in a pivotal moment of the story. Mandela's interview is projected on a large screen above the fireplace. Images of the Sharpeville Massacre cover the opposite wall. This juxtaposition provides context for Mandela's conclusion that the repressive actions and violence of the state had left the ANC no choice but to turn to armed struggle as a means to bring about change.

Lorsque le procès de la trahison se termine en 1961 par un verdict de non-culpabilité, Mandela rentre chez lui, fait sa valise et entre dans la clandestinité. C'est une période sombre. Le régime de l'apartheid écrase toute forme de protestation par la violence, abattant des personnes non armées qui manifestent, arrêtant et emprisonnant des milliers d'autres personnes à son gré. Dans une entrevue accordée au journaliste britannique Brian Widlake, tournée dans un lieu secret à 2 h du matin pour déjouer la police, Mandela dresse le bilan de la situation. Il vient tout juste d'annuler un appel à la grève nationale en raison de cette répression généralisée. Le cadre et le décor de cet entretien crucial est recréé au centre de la zone Défi. Les chaises, le foyer et l'équipement de tournage d'époque plongent les gens dans un moment décisif de l'histoire. L'entrevue de Mandela est projetée sur un grand écran au-dessus du foyer. Des images du massacre de Sharpeville couvrent le mur opposé. Cette juxtaposition met en contexte la conclusion de Mandela selon laquelle les actions répressives et la violence de l'État ne laissent à l'ANC d'autre choix que de se tourner vers la lutte armée comme moyen de provoquer le changement.



Visitors are invited to leaf through a reproduction of the fake Ethiopian passport that Mandela used as he travelled across the African continent, and all the way to London. A closer look reveals that Mandela used the name David Motsamayi – the name of a former client during his work as a lawyer. It also shows that he was issued visas as a political refugee in some countries. Altogether, Mandela spent 17 months underground. During his travels, he raised funds for the anti-apartheid struggle and received military training. When he returned to South Africa in 1962, he was arrested and sentenced to five years in prison for inciting a strike and leaving the country without a passport.

Les visiteurs et les visiteuses sont invités à feuilleter une reproduction du faux passeport éthiopien que Mandela utilise lors de ses voyages à travers le continent africain, et jusqu'à Londres. En y regardant de plus près, on constate que Mandela se sert du nom de David Motsamayi – le nom de l'un de ses anciens clients alors qu'il travaillait comme avocat. Le passeport montre également que Mandela reçoit des visas en tant que réfugié politique dans certains pays. En tout, Mandela passe 17 mois dans la clandestinité. Au cours de ses voyages, il recueille des fonds pour la lutte contre l'apartheid et reçoit une formation militaire. Quand il rentre en Afrique du Sud en 1962, Mandela est arrêté et condamné à cinq ans de prison pour avoir incité à la grève et pour avoir quitté le pays sans passeport.



Mandela visiting London in 1962.

Mandela en visite à Londres en 1962.



As the state grew ever more repressive, women and men from all backgrounds defied apartheid's racial divisions and joined the struggle. Many participated in underground actions. Clandestine meetings, secret messages and disguises were routine practice. One of their main hideouts was Liliesleaf Farm in Rivonia, a suburb of Johannesburg. The farm was owned by the South African Communist Party. A white activist family lived in the main house, while Mandela posed as a caretaker. Anti-apartheid activists held important meetings there. In July 1963, a police raid at the farm led to the arrest of many leaders of the struggle. Mandela was not present, as he had already been sentenced to five years in prison in November 1962. Some of the material gathered during the raid was used as evidence at the Rivonia Trial, at which Mandela was sentenced to life in prison.

Alors que l'État devient de plus en plus répressif, des femmes et des hommes de tous les horizons s'opposent aux divisions raciales imposées par l'apartheid et se joignent à la lutte. Beaucoup de gens participent à des réunions clandestines, s'échangent des messages secrets et portent des déguisements. Une de leurs principales cachettes est la ferme Liliesleaf à Rivonia, une banlieue de Johannesburg. La ferme appartient au Parti communiste sud-africain. Une famille blanche militante habite dans la maison principale et Mandela se fait passer pour un gardien. Des militants et des militantes de la lutte anti-apartheid organisent d'importantes rencontres à la ferme. Beaucoup des leaders du mouvement y sont arrêtés en juillet 1963 dans un raid de la police. Mandela n'est pas présent, puisqu'il est déjà condamné à cinq ans de prison depuis novembre 1962. Certains documents saisis pendant le raid sont utilisés comme preuve lors du procès de Rivonia, où Mandela est condamné à la prison à vie.





The underground phase of Mandela's struggle is portrayed in the exhibition as a scenographic vignette. Visitors are invited to discover hidden information in this recreation of an early 1960s living room, evoking one of Mandela's hideouts. A coded message is hidden in the lamp on the side table, while the phone rings with a secret message for those who answer. Singer Myriam Makeba's defiant "Beware Verwoed!" – referring to the South African prime minister known as the architect of apartheid – plays on a vintage radio. The sign-on of "Radio Freedom," the MK's propaganda radio show, also plays. By pulling a bookcase away from a wall, visitors can discover posted information about other prominent anti-apartheid activists who sustained the underground struggle. Additional hidden content can be found in the hollowed-out books in the bookcase and behind some of the wall frames. The more the space is explored, the more its secrets are revealed. Carefully hidden elements are next to other clues in plain sight. Visitors paying close attention to the wall frames can note that they include images of Mandela boxing, the Pretoria Palace of Justice where the Rivonia Trial was held, the old synagogue where the Treason Trial took place in 1956-1961 and an aerial shot of Liliesleaf Farm where he stayed while in hiding.

La phase clandestine de la lutte de Mandela est dépeinte dans l'exposition comme une scénographie. Les visiteurs et les visiteuses sont invités à découvrir des informations cachées dans cette reconstitution d'un salon du début des années 1960, qui évoque l'une des cachettes de Mandela. Un message codé est dissimulé dans l'abat-jour de la lampe sur la table d'appoint, tandis que le téléphone sonne et révèle un message secret à ceux et celles qui répondent. On entend Myriam Makeba chanter, d'un ton provocateur, « Méfie-toi Verwoed! » – elle fait référence au premier ministre de l'Afrique du Sud qui est reconnu comme l'architecte de l'apartheid – sur un poste radio rétro. On peut aussi y entendre l'annonce d'entrée en ondes de « Radio Freedom », l'émission de radio de propagande du MK. En tirant sur une étagère pour l'éloigner du mur, les gens peuvent découvrir des informations affichées sur d'autres militants et militantes anti-apartheid qui ont soutenu la lutte clandestine. D'autres indices sont cachés dans des livres creux placés sur l'étagère et derrière certains cadres sur le mur. Plus on explore l'espace, plus il révèle ses secrets. Certains éléments sont soigneusement cachés près d'autres indices bien évidents. Les personnes qui observent attentivement les cadres sur le mur remarqueront qu'ils contiennent des images de Mandela qui fait de la boxe, le palais de justice de Prétoria où a eu lieu le procès de Rivonia, la vieille synagogue où le procès de la trahison s'est déroulé de 1956 à 1961, et une vue aérienne de la ferme Liliesleaf où il a habité dans la clandestinité.

Repression / Répression





REPRESSION RÉPRESSION

Repression

The Apartheid Test, in which Mandela was accused because his refusal to do any of these things. The apartheid to which he got subjected through his white friends. Mandela's own white skin prevented him from being considered a maximum security prisoner in Robben Island in 1964. There, prisoners had to work conditions meant to break their spirits.

Mandela's response was to. Throughout the 27 years of his imprisonment he continued to work as a lawyer and maintain his law practice. In 1970, they forced changes to the degrading conditions of their imprisonment. They also prevented the broader involvement of their family.

Repression

En 1964, le Tribunal de Robben Island a accusé Mandela de trahison car, malgré le fait qu'il était blanc, il refusait de participer au régime de l'apartheid. Sa peau blanche l'empêchait d'être considéré comme un prisonnier de maximum sécurité à Robben Island en 1964. Là-bas, les prisonniers devaient travailler dans des conditions destinées à briser leur moral.

Mandela a répondu que non. Pendant ses 27 années de captivité, il continue à travailler en tant que avocat et à maintenir son cabinet d'avocats. En 1970, ils ont imposé des changements de conditions de détention de leur prison. Ils ont également empêché l'implication plus large de sa famille.



Dehumanizing Conditions Conditions déshumanisantes



Political prisoners on Robben Island faced harsh conditions meant to break their resolve. The Repression zone incorporates artifacts from the Robben Island Museum collection, alongside archival images and footage, providing a lens on their experiences. A case displaying a pick and a spade represents their hardship; condemned to hard labour, Mandela and fellow political prisoners spent more than a decade breaking rocks in a lime quarry, with the glare of the sun damaging their eyesight.

At a programming activity table, visitors can read excerpts of letters that Mandela sent to his children from prison.

Les prisonniers politiques de Robben Island doivent supporter de dures conditions qui visent à briser leur volonté. La zone Répression de l'exposition comprend des objets de la collection du Robben Island Museum, ainsi que des images et des séquences vidéo d'archives, qui donnent un aperçu de leur expérience. Dans une vitrine, on voit une pioche et une pelle, qui représentent leurs épreuves. Condamnés aux travaux forcés, Mandela et ses compagnons militants passent plus de dix ans à casser des cailloux dans une carrière de chaux, l'éclat du soleil leur endommageant la vue.

À une table d'activité, les visiteurs et visiteuses peuvent lire des extraits de lettres que Mandela a envoyées à ses enfants pendant qu'il était en prison.

The 1963-1964 Rivonia Trial ushered in an era of severe repression in South Africa. Mandela, who was “Accused Number One,” made a powerful statement from the dock:

During my lifetime I have dedicated myself to this struggle of the African people. I have fought against white domination, and I have fought against Black domination. I have cherished the ideal of a democratic and free society in which all persons live together in harmony and with equal opportunities. It is an ideal which I hope to live for and to achieve. But if needs be, it is an ideal for which I am prepared to die.

He and seven others were sentenced to life in prison. They were sent to Robben Island, off the coast of Cape Town, where many Black, coloured and Indian political prisoners were detained by the apartheid state over the years.

On Robben Island, Mandela was prisoner 466/64: the 466th prisoner imprisoned in 1964. He spent 18 of his 27 years in prison there, along with several other activists. Some were his long-time friends, like Ahmed Kathrada and Walter Sisulu, who were both arrested at Liliesleaf Farm. Political prisoners were kept in a separate section of the prison to prevent them from radicalizing other inmates with their ideas of equality and freedom.

Le procès de Rivonia de 1963-1964 marque le début d’une ère de répression sévère en Afrique du Sud. Mandela, qui est « l’accusé n° 1 », livre un message puissant du banc des accusés :

Toute ma vie, je me suis consacré à la lutte pour le peuple africain. J’ai combattu contre la domination blanche et j’ai combattu contre la domination noire. Mon idéal le plus cher a été celui d’une société libre et démocratique dans laquelle tout le monde vivrait ensemble en harmonie et avec des chances égales. C’est un idéal pour lequel j’espère vivre et que j’espère accomplir. Mais si nécessaire, c’est un idéal pour lequel je suis prêt à mourir.

Lui et sept autres sont condamnés à la prison à vie. Ils sont envoyés à la prison de Robben Island, au large du Cap, où de nombreux prisonniers noirs, indiens et métis ont été détenus par le régime de l’apartheid au fil des ans.

À Robben Island, Mandela porte le matricule 466/64 : le 466^e prisonnier, emprisonné en 1964. Il y passe 18 de ses 27 années d’emprisonnement, avec plusieurs autres militants. Certains d’entre eux étaient des amis de longue date, comme Ahmed Kathrada et Walter Sisulu, tous deux arrêtés à la ferme Liliesleaf. Les prisonniers politiques sont gardés dans une section distincte de la prison afin de les empêcher de radicaliser les autres détenus avec leurs idées d’égalité et de liberté.



Only a small number of images of Mandela were captured during his nearly two decades on Robben Island. The few photographs taken were shot without his consent as part of a propaganda campaign by the apartheid state. Archival research by the Nelson Mandela Foundation revealed that the image of Mandela wearing sunglasses and holding a spade was ironically described, in Afrikaans, as “a prisoner in the garden.” The only image that Mandela agreed to have taken during this period shows him in conversation with Walter Sisulu, with whom Mandela had formed the ANC Youth League in 1944.

Seul un petit nombre d’images de Mandela ont été prises au cours des près de deux décennies qu’il a passées à Robben Island. Les quelques photographies qui existent ont été prises sans son consentement dans le cadre d’une campagne de propagande du régime de l’apartheid. Selon les recherches archivistiques faites par la Fondation Nelson Mandela, la photo de Mandela portant des lunettes de soleil et tenant une pioche a été décrite ironiquement, en afrikaans, comme « un prisonnier dans le jardin ». La seule image autorisée par Mandela pendant cette période le montre en conversation avec Walter Sisulu, avec qui il avait formé la Ligue de jeunesse du Congrès national africain en 1944.



Political prisoners' contacts with the outside world were almost completely severed. They and their families paid a heavy price for their ideals. When Mandela arrived on Robben Island, he was permitted just one letter and one 30-minute visit every six months. It would be 21 years before he could hold his wife Winnie Madikizela-Mandela in his arms again. Married in 1958 during the Treason Trial, he and Winnie had two daughters, Zenani and Zindzi, who were only preschoolers when their father was sentenced to prison for life. They would not be allowed to visit him until they turned 16 years old.

Prisoners were separated from visitors by walls and glass. As they talked, guards listened to every word, allowing discussion of personal and family matters only. Guards abruptly halted any topic of conversation perceived as political. Letters were heavily censored, with words blackened out if they were not strictly personal. After prisoners found ways to read blackened content, censors began cutting out large portions of letters, regardless of the fact that they were written on both sides of the page, thereby reducing them to shreds. Although newspapers were forbidden, prison guards would taunt Mandela with press clippings about his wife's constant harassment by the apartheid state.

Les contacts des prisonniers politiques avec le monde extérieur sont presque complètement coupés. Les détenus et leurs familles paient un lourd tribut pour leurs idéaux. Quand Mandela arrive à Robben Island, il a droit à une seule lettre et à une seule visite de 30 minutes tous les six mois. Il devra attendre 21 ans avant de pouvoir à nouveau serrer sa femme Winnie Madikizela-Mandela dans ses bras. Mariés en 1958 pendant le procès de la trahison, Winnie et lui ont deux filles, Zenani et Zindzi. Les filles sont d'âge préscolaire lorsque leur père est condamné à la prison à vie et elles n'ont pas le droit de le visiter avant l'âge de 16 ans.

Les prisonniers sont séparés des personnes qui les visitent par des murs et du verre. Ils se parlent devant des gardes qui écoutent le moindre mot et qui ne permettent que les conversations de nature personnelle ou familiale. Les gardes peuvent les interrompre brusquement s'ils jugent que le sujet est politique. Les lettres sont lourdement censurées; les mots qui ne sont pas de nature strictement personnelle sont biffés à l'encre noire. Quand les prisonniers trouvent un moyen de lire le contenu censuré, les censeurs se mettent à couper de grandes sections, sans tenir compte du fait qu'il y a de l'écriture des deux côtés de la page, ne remettant aux prisonniers que des lambeaux de lettres. Comme les journaux sont interdits pour les prisonniers, les gardes de prison narguent Mandela avec des coupures de presse au sujet du harcèlement constant de sa femme par le régime de l'apartheid.



A reproduction of Mandela's prison cell on Robben Island occupies the centre of the Repression zone. Visitors can enter the cell to experience its confining dimensions and gain a sense of the austere spaces in which Mandela and others were held captive. Inhabiting the space are reproductions of the meagre objects provided to prisoners: a sisal floor mat lays on the floor with two blankets; a metal bucket which served as a toilet sits next to a small wooden bench holding metal cutlery and a simple bowl. The bare floor is a stark reminder that prisoners were forced to sleep on a cold and humid cement floor for years until their prison conditions began to improve.

Une reproduction de la cellule de Mandela à Robben Island occupe le centre de la zone Répression. Les visiteurs peuvent entrer dans la cellule pour faire l'expérience de ses dimensions restreintes et avoir une idée des espaces austères dans lesquels Mandela et d'autres étaient détenus. L'espace abrite des reproductions des maigres objets fournis aux prisonniers: un tapis de sisal posé sur le sol avec deux couvertures, un seau en métal servant de toilettes à côté d'un petit banc en bois sur lequel sont posés des couverts en métal et un simple bol. Le sol nu rappelle que les prisonniers ont été forcés de dormir sur un sol en ciment froid et humide pendant des années, jusqu'à ce que leurs conditions de détention commencent à s'améliorer.



The cell is a motion-activated experience. Five short films combining interviews of Mandela with historical images and archival footage tell the stories of political prisoners' continued mobilization and tireless advocacy for change on Robben Island. These films engage visitors to explore how Mandela and his colleagues began to change the conditions of their imprisonment, challenging racial oppression through everyday matters such as food and clothing. This continued mobilization brought changes to their daily lives in prison. They even secured the right to read and study, and Robben Island eventually became known as "The University." Prisoners taught each other, took classes and earned degrees. They also continued to debate ideas and to prepare, ultimately, for the democratic transformation of South Africa. One of the films featured in the cell experience also focuses on Mandela's marriage to Winnie Madikizela-Mandela, providing visitors with a more intimate window into their relationship.

La cellule est une expérience activée par le mouvement. Cinq courts métrages combinant des interviews de Mandela avec des images historiques, des extraits sonores et des films d'archives racontent l'histoire de la mobilisation continue des prisonniers politiques et de leurs efforts incessants en faveur du changement à Robben Island. Ces films incitent les visiteurs et les visiteuses à découvrir comment Mandela et ses collègues ont commencé à modifier les conditions de leur emprisonnement et à lutter contre l'oppression raciale en s'attaquant peu à peu à des problèmes liés à la nourriture et aux vêtements. Cette mobilisation continue a modifié leur vie quotidienne en prison. Ils ont même obtenu le droit de lire et d'étudier, et Robben Island a finalement été surnommé « l'Université ». Les prisonniers se sont mutuellement enseignés, ont suivi des cours et obtenu des diplômes. Ils ont également continué à débattre des idées et à se préparer à la transformation démocratique de l'Afrique du Sud. L'un des films présentés dans l'expérience de la cellule met également en lumière le mariage de Mandela avec Winnie Madikizela-Mandela, offrant une fenêtre plus intime sur leur relation.

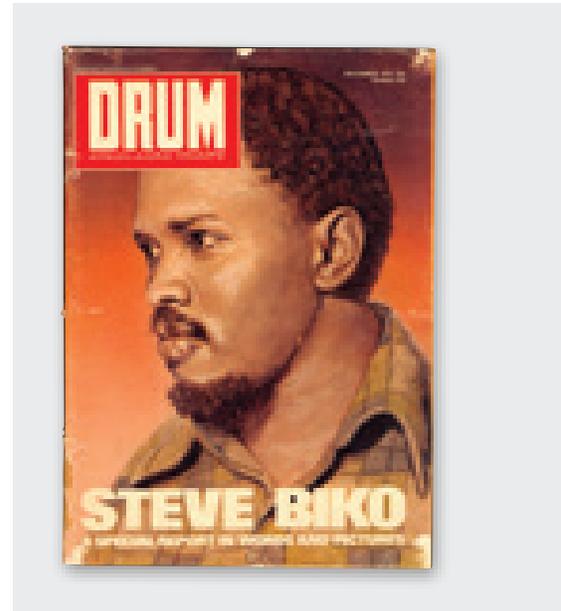
Racial oppression shaped every aspect of political prisoners' everyday lives. Black prisoners ate more poorly than Indian or coloured prisoners. The Red Cross, an international organization that visited Robben Island several times during Mandela's incarceration, documented these inequalities in diet. Similarly, as a Black man, Mandela was not allowed to wear the same uniform as fellow Indian and coloured prisoners. The Black prisoners' uniforms consisted only of shorts, sandals and a shirt, while Indian and coloured prisoners were granted long pants, underwear, shoes and socks. Ahmed Kathrada, an Indian activist who was sentenced at the Rivonia Trial and imprisoned on Robben Island with Mandela, was shocked to be given a pair of pants while his close friend was reduced to wearing shorts, even in the cold of winter. Kathrada was intent on protesting this unequal treatment by wearing shorts himself, but Mandela dissuaded him, arguing that they should instead fight for equal and better treatment for all prisoners.

Repression was imposed on the whole of South Africa during Mandela's imprisonment. Arrest, detention, surveillance, censorship, banishment, torture, disappearance and murder by state security forces became part of everyday life. The apartheid state banned everything it saw as a threat: organizations, publications, music and even individuals. Banned people were confined to their homes, forbidden from talking with more than one person at a time, and deprived of many other freedoms. As harsh as Mandela's prison conditions were, he often said his wife had it worse. Winnie Madikizela-Mandela faced torture, banning – which meant that she could not even enter her children's school – and more than a year in solitary confinement. She was later banished to a desolate part of South Africa where she could not speak the language and faced constant harassment by the police.

L'oppression raciale façonne tous les aspects de la vie quotidienne des prisonniers politiques. Les prisonniers noirs sont moins bien nourris que les prisonniers indiens ou métis. La Croix-Rouge, une organisation internationale qui a visité Robben Island quelques fois pendant l'incarcération de Mandela, documente ces inégalités alimentaires. De même, vu qu'il est noir, Mandela ne peut pas porter le même uniforme que ses codétenus indiens ou métis. L'uniforme des prisonniers noirs comprend des shorts, des sandales et une chemise, alors que les prisonniers indiens et métis reçoivent des pantalons longs, des sous-vêtements, des souliers et des chaussettes. Ahmed Kathrada, un militant indien condamné au procès de Rivonia et emprisonné à Robben Island avec Mandela, est choqué de recevoir un pantalon alors que son ami proche est réduit à porter un short, même dans le froid de l'hiver. Il tient à protester contre ce traitement inégal en portant un short lui-même, mais Mandela l'en dissuade, faisant valoir qu'ils devraient plutôt lutter pour un traitement égal et meilleur pour tous les prisonniers.

La répression est imposée à l'ensemble de l'Afrique du Sud pendant l'emprisonnement de Mandela. Arrestations, détentions, surveillance, censure, exil, torture, disparitions et assassinats par les forces de sécurité de l'État font partie de la vie quotidienne. Le régime de l'apartheid interdit tout ce qu'il considère comme une menace : organisations, publications, musique, et même certaines personnes. Les gens visés par une interdiction n'ont pas le droit de quitter leur demeure, ne peuvent parler à plus d'une personne à la fois et sont privés de bien d'autres libertés. Après sa détention, Mandela a souvent dit que, même si ses propres conditions avaient été rudes, la situation de sa femme avait été pire. Winnie Madikizela-Mandela est torturée, frappée d'une interdiction – ce qui signifie qu'elle ne peut même pas entrer dans l'école de ses enfants – et placée en isolement pendant plus d'un an. Elle est plus tard exilée dans une région désolée de l'Afrique du Sud dont elle ne connaît pas la langue, et est continuellement harcelée par la police.





This section of Repression uses images, text and poetry to convey how repression was imposed on the whole of South Africa by an increasingly militarized state. Photographs depict Winnie Madikizela-Mandela in banishment, women protesting the banning of Albertina Sisulu (not shown), and a Drum magazine cover with Steve Biko, who was killed by South African police while in custody. Biko was a leader of the Black Consciousness Movement, which inspired a new generation of youth activists who rose up in the Black township of Soweto in June 1976. An evocative poem adorns the wall, denouncing the killing of anti-apartheid activists such as Biko. Anti-apartheid music and the sounds of toyi-toyi protests can be heard from the next zone, Mobilization, drawing visitors to this next chapter of the story. As they turn towards these sounds, visitors come face-to-face with a striking image – a woman standing tall next to armoured vehicles with her fists raised – giving a strong indication of what is to come.

Cette partie de la zone Répression se sert d'images, de texte et de poésie pour illustrer comment la répression a été imposée à l'ensemble de l'Afrique du Sud par un État de plus en plus militarisé. Des photographies montrent Winnie Madikizela-Mandela en exil, des femmes protestant contre l'interdiction d'Albertina Sisulu (ne figure pas dans ces pages) et une couverture du magazine Drum avec Steve Biko, qui a été tué par la police sud-africaine alors qu'il était en détention. Biko, un leader du Mouvement de conscience noire, a inspiré une nouvelle génération de jeunes activistes qui se sont mobilisés dans le township noir de Soweto en juin 1976. Sur le mur est imprimé un poème évocateur qui dénonce le meurtre de militants et militantes anti-apartheid comme Biko. Dans la zone suivante intitulée « Mobilisation », on entend de la musique anti-apartheid et les sons de protestations toyi-toyi, attirant les gens vers ce prochain chapitre de l'histoire. En se tournant vers ces sons, les visiteurs et visiteuses se retrouvent face à face avec une image frappante – une femme debout à côté d'un véhicule blindé, les poings levés – qui laisse présager ce qui s'en vient.

Mobilization / Mobilisation







THE SOWETO UPRISING OF 1976-77 WAS A PIVOTAL MOMENT IN THE HISTORY OF SOUTH AFRICA. IT WAS A TIME WHEN YOUNG PEOPLE TOOK TO THE STREETS, DEMANDING AN END TO APARTHEID AND FOR A MORE JUST AND EQUAL SOCIETY. THE UPRISING WAS MET WITH BRUTAL FORCE BY THE STATE, RESULTING IN THE DEATH OF THOUSANDS OF PEOPLE. THE SOWETO UPRISING IS REMEMBERED AS A SYMBOL OF RESISTANCE AND COURAGE.



Vibrant colours saturate this zone of the exhibition. Anti-apartheid music and the sounds of toyi-toyi – a form of protest in which people took to the streets, chanting and stomping their feet in rhythm – convey the resolute energy of mass mobilization throughout the 1980s in South Africa. On display are images of the Soweto uprising and reproductions of the trash can lids that students used to protect themselves from the bullets fired at them by state forces.

De vives couleurs marquent cette zone de l'exposition. De la musique anti-apartheid et les sons du toyi-toyi – une forme de protestation où les gens descendaient dans la rue et chantaient tout en tapant des pieds de façon rythmée – évoquent la détermination énergique de la mobilisation de masse qui se répand en Afrique du Sud dans les années 1980. Sur les murs, on trouve des images du soulèvement de Soweto et des reproductions des couvercles de poubelles que les jeunes utilisaient pour se protéger des balles tirées par les forces de l'État.



In the late 1970s, Black youth stood up to apartheid and breathed new life into the struggle for freedom and equality. They feared nothing as much as being forced to continue living in one of the most oppressive societies in the world.

On June 16, 1976, Black students marched in the streets of Soweto to protest their segregated and unequal education system – a system that taught them little but menial skills and subservience. Police responded with bullets, killing and wounding many.

The 1980s were a formidable decade of mobilization in South Africa. Students, unions and churches played a central role, rallying hundreds of organizations and millions of people against apartheid and galvanizing an international solidarity movement. Many Canadians also participated in this struggle, as calls for economic sanctions and arms embargoes grew louder. Mandela, meanwhile, became the face of the movement: his image was banned in South Africa, yet appeared on anti-apartheid posters and banners worldwide.

During this period, hundreds of organizations, including trade unions and churches, came together to form the United Democratic Front (UDF). After the state banned the UDF, anti-apartheid activists formed the Mass Democratic Movement with the Congress of South African Trade Unions (COSATU) – South Africa’s largest trade unions federation – as one of its leading organizations.

À la fin des années 1970, la jeunesse noire tient tête à l’apartheid et apporte un nouveau souffle à la lutte pour la liberté et l’égalité. Ce que les jeunes craignent avant tout, c’est d’être obligés de continuer à vivre dans l’une des sociétés les plus répressives du monde.

Le 16 juin 1976, des jeunes noirs marchent dans les rues de Soweto pour protester contre le système d’éducation ségrégationniste et inégalitaire qui ne leur enseigne guère que des compétences peu spécialisées et la soumission. La police répond par les armes, tuant et blessant de nombreuses personnes.

Dans les années 1980, la mobilisation en Afrique du Sud est formidable. Les jeunes, les syndicats et les Églises jouent un rôle central, ralliant des centaines d’organisations et des millions de personnes contre l’apartheid et galvanisant un mouvement international de solidarité. Beaucoup de Canadiens et de Canadiennes participent aussi à la lutte, alors que les appels aux sanctions économiques et aux embargos sur les armes se font plus pressants. Mandela devient le visage du mouvement anti-apartheid. Bien qu’elle soit interdite, son image figure sur les affiches et les bannières anti-apartheid partout dans le monde.

Durant cette période, des centaines d’organisations, notamment des syndicats et des Églises, s’unissent pour former le Front démocratique uni (UDF). Quand l’État interdit l’UDF, les militants et militantes anti-apartheid forment le Mouvement démocratique de masse, dont l’une des principales organisations membres est le Congrès des syndicats sud-africains (COSATU) – la plus grande fédération syndicale de l’Afrique du Sud.

High school students protesting apartheid in Soweto, South Africa, near the home of Winnie Madikizela-Mandela, 1986.

Des élèves du niveau secondaire qui protestent contre l'apartheid à Soweto, en Afrique du Sud, près de la résidence de Winnie Madikizela-Mandela, 1986.



1308/89: Nelson Mandela.

Victor Verster Prison,
P.O. Box 6009,
Pretoria 0001 7624
21 8 89.

Dear Jay,

Your report to the Joint National Conference of Ceasars, and
Edgar's speech, arrived with much interest. Unfortunately,
my present position does not allow me to have access
even to such important material, nor to a summary of
the comments of delegates. Perhaps one day I will be
able to read them in your library or part of our labour
-history Museum & send you my congratulations and
fanciest regards.

Sincerely,
Mandela.

*Letter from Nelson Mandela to Jay Naidoo,
sent from Victor Verster Prison, 1989.*

*Lettre de Nelson Mandela à Jay Naidoo,
envoyée de la prison Victor Verster, 1989.*



An original handwritten letter from Mandela to Jay Naidoo, Secretary General of COSATU, is displayed amidst iconic images of resistance and mass mobilization. Mandela sent this letter in 1989 from Victor Verster Prison, where the state had transferred him in 1988. The intention was to isolate him from the other political prisoners with whom he had spent nearly two decades on Robben Island, as well as a few years at Pollsmoor Prison. His transfer to Victor Verster signalled that some government officials believed him to be someone with whom they could negotiate. By this time, Mandela had already begun “talks about talks,” that is, informal discussions about whether – and how – adversaries could enter into formal negotiations to transform South Africa. This move caused speculation and anguish within the ANC given his isolation.

Annotations in the top left corner of the letter reveal that Mandela kept careful records of his correspondence over the years. This letter also attests to his increased access to news about the outside world after years of restrictions and censorship. In the background (see page 60), a photograph shows Jay Naidoo taking to the streets in protest, arm-in-arm with other key figures of the struggle, including Chris Hani, whose assassination by a white extremist in 1993 threatened to engulf South Africa in civil war.

Une lettre manuscrite originale de Mandela à Jay Naidoo, secrétaire général du COSATU, est exposée au milieu d'images iconiques de résistance et de mobilisation massive. Mandela envoie cette lettre en 1989 depuis la prison Victor Verster, où l'État l'avait transféré en 1988 pour l'isoler des autres prisonniers politiques avec qui il avait passé près de deux décennies sur Robben Island, puis quelques années à Pollsmoor Prison. Son transfert à Victor Verster indique que certains représentants du gouvernement pensent qu'il est quelqu'un avec qui ils pourront négocier. À cette époque, Mandela commence déjà à « parler de pourparlers », c'est-à-dire qu'il entreprend des discussions informelles sur la question de savoir si – et comment – des adversaires pouvaient entamer des négociations officielles pour transformer l'Afrique du Sud. Le transfert à Victor Verster provoque des spéculations et de l'angoisse au sein de l'ANC étant donné l'isolement de Mandela.

Les annotations dans le coin supérieur gauche de la lettre révèlent que Mandela garde des dossiers minutieux de sa correspondance au fil des ans. Cette lettre atteste également de son accès accru aux nouvelles sur le monde extérieur après des années de restrictions et de censure. En arrière-plan, une photographie (voir en page 60) montre Jay Naidoo descendant dans la rue en signe de protestation, bras dessus bras dessous avec d'autres figures clés de la lutte, y compris Chris Hani, dont l'assassinat par un extrémiste blanc en 1993 menace d'entraîner l'Afrique du Sud dans une guerre civile.

With mounting tensions and pressures on the apartheid state from within and outside the country, South Africa's President P. W. Botha – known as “the Great Crocodile” for how he dealt with adversaries – offered Mandela release on the condition that he renounce the armed struggle. Mandela rejected this offer with powerful words that his youngest daughter, Zindzi Mandela, at 25 years old, read aloud at a mass rally in Soweto. She wore a yellow, red and black United Democratic Front T-shirt, like thousands of other youths around her. Mandela was clear: he was not prepared to forego armed struggle in the face of a repressive government that refused to relinquish its own widespread use of overt and covert violence.

What freedom am I being offered while the organization of the people remains banned? What freedom am I being offered when I may be arrested on a pass offence? What freedom am I being offered to live my life as a family with my dear wife who remains in banishment in Brandfort? What freedom am I being offered when I must ask for permission to live in an urban area? What freedom am I being offered when I need a stamp in my pass to seek work? What freedom am I being offered when my very South African citizenship is not respected? [...] Your freedom and mine cannot be separated. I will return.

As resistance to apartheid grew, so too did the state's brutal backlash. Apartheid leaders tried unsuccessfully to convince the world that the anti-apartheid struggle was part of a concerted attack on Western civilization by radical communists. Security forces grew ever larger. The government declared states of emergency and a “total strategy” to maintain its rule at all costs. Anti-apartheid activists were detained, tortured and killed. Neighbouring countries were attacked by South Africa's military forces.

Face aux tensions et aux pressions croissantes qui pèsent sur l'apartheid à l'intérieur et à l'extérieur du pays, le président sud-africain P. W. Botha – surnommé le « Grand crocodile » pour la façon dont il traite ses adversaires – offre de libérer Mandela à condition qu'il renonce à la lutte armée. Mandela rejette cette offre avec des mots percutants que sa plus jeune fille, Zindzi Mandela, alors âgée de 25 ans, lit lors d'un grand rassemblement à Soweto. Elle porte un tee-shirt jaune, rouge et noir, couleurs du Front démocratique uni, comme des milliers d'autres jeunes autour d'elle. Mandela est clair : il n'est pas prêt à renoncer à la lutte armée face à un gouvernement répressif qui refuse de renoncer à son propre recours généralisé à la violence, qu'elle soit manifeste ou cachée.

Quelle liberté m'est offerte alors que l'organisation du peuple demeure interdite? Quelle liberté m'est offerte alors que je risque d'être arrêté parce que je n'ai pas mon passeport intérieur sur moi? Quelle liberté m'est offerte de vivre ma vie de famille alors que ma chère femme demeure exilée à Brandfort? Quelle liberté m'est offerte alors que je dois demander une autorisation pour habiter dans une région urbaine? Quelle liberté m'est offerte alors que je dois faire estampiller mon passeport intérieur pour chercher un emploi? Quelle liberté m'est offerte alors que ma citoyenneté sud-africaine n'est pas respectée? [...] Votre liberté et la mienne sont inséparables. Je reviendrai.

Devant l'augmentation de la résistance à l'apartheid, l'État répond par une répression encore plus brutale. Les dirigeants du régime de l'apartheid. Tentent en vain de convaincre le monde que la lutte anti-apartheid fait partie d'une attaque concertée par des communistes radicaux contre la civilisation occidentale. Les forces de sécurité deviennent de plus en plus nombreuses. Le gouvernement déclare l'état d'urgence à quelques reprises et adopte une « stratégie totale » pour se maintenir en place à tout prix. Les militants et militantes anti-apartheid sont emprisonnés, torturés et assassinés, et les pays voisins sont attaqués par les forces armées de l'Afrique du Sud.



Armoured vehicles frequently bore down on the streets of South Africa in the 1980s, as state forces were sent to crush protests in the Black townships. A full-scale, three-dimensional reproduction of a Casspir, an armoured vehicle that became a symbol of apartheid's repression, evokes the militarization of the state and its widespread use of violence to crush resistance.

Dans les années 1980, des véhicules blindés prennent souvent d'assaut les rues d'Afrique du Sud, quand les forces gouvernementales sont envoyées pour écraser les manifestations dans les townships noirs. Une reproduction grandeur nature en trois dimensions d'un Casspir, véhicule blindé devenu un symbole de la répression du régime de l'apartheid, évoque la militarisation de l'État et son recours généralisé à la violence pour écraser la résistance.



Apartheid was denounced on posters and in popular music around the world, rallying people to the cause. In Mobilization, a digital poster-making activity table faces a wall covered with reproductions of original anti-apartheid posters. Also filling this space are the sounds of a large crowd demonstrating in protest of the killing of seven youths by apartheid police in 1986. At the activity table, visitors are invited to design their own digital poster with images and messages about freedom, justice and equality. Their completed posters are then projected onto the wall, becoming part of the exhibition.

On dénonce l'apartheid sur des affiches et dans la musique populaire partout dans le monde, ralliant les gens à la cause. Dans la zone Mobilisation, une table dont la surface est un écran tactile sert à fabriquer des affiches numériques. Elle est située face à un mur recouvert de reproductions d'affiches anti-apartheid originales. On entend dans cet espace les bruits d'une foule nombreuse qui manifeste pour protester contre l'assassinat de sept jeunes par la police de l'apartheid en 1986. À la table, les visiteurs et les visiteuses peuvent concevoir leur propre affiche numérique avec des images et des messages de liberté, de justice et d'égalité. Leurs affiches terminées sont ensuite projetées sur le mur, devenant ainsi partie intégrante de l'exposition.

The international solidarity movement against apartheid had roots in many countries. Canadians of all backgrounds called on their government to impose economic sanctions against South Africa. Some took to the streets. Many organized actions within their universities, unions and churches. Others took part in the secret campaigns of the International Defence and Aid Fund, channelling money via personal letters to families of political prisoners. Many people spoke out, arguing that public condemnations by Canadian state officials did not go far enough and that more concrete actions in the form of sanctions were needed. Prime Minister Brian Mulroney's government responded in the mid-1980s with partial sanctions. While the sanctions fell short of expectations in their breadth and scope, they nevertheless represented a step forward.

Denouncing racial oppression in South Africa stirred up debates on racial oppression in Canadian contexts. Many saw parallels with the experiences of Indigenous peoples in Canada. South Africa's ambassador to Canada, Glenn Babb, made the news on a number of occasions for dismissing the critiques of his country and comparing it with Canada's treatment of Indigenous peoples. In 1987, Chief Louis Stevenson of Peguis First Nation in Manitoba invited Babb to visit the Peguis reserve. Stevenson was aware that inviting this representative of the apartheid state was controversial, but he wanted to raise awareness of the desperate conditions that his people endured. Days before Babb's visit, Manitoba chiefs from 42 First Nations joined with anti-apartheid groups to condemn the visit. Many chiefs sympathized with Chief Stevenson, but they did not want someone who supported apartheid to be associated with their own struggle against racial oppression and inequalities in Canada.

Le mouvement de solidarité internationale contre l'apartheid a des racines dans de nombreux pays. Des Canadiens et des Canadiennes de tous horizons demandent à leur gouvernement d'imposer des sanctions économiques contre l'Afrique du Sud. Certains descendent dans la rue. Beaucoup de gens organisent des actions au sein de leur université, de leur syndicat ou de leur Église. D'autres participent aux campagnes secrètes organisées par l'International Defence and Aid Fund, faisant parvenir de l'argent aux familles des prisonniers politiques au moyen de lettres personnelles. De nombreuses personnes s'expriment; elles sont d'avis que les représentants et représentantes de l'État canadien ne vont pas assez loin dans leur condamnation publique. Elles jugent qu'il faut des mesures plus concrètes sous forme de sanctions. Le gouvernement du premier ministre Brian Mulroney accède à leur demande au milieu des années 1980, imposant des sanctions partielles. Si l'ampleur et la portée des sanctions ne répondent pas complètement aux attentes, elles constituent tout de même un pas en avant.

La dénonciation de l'oppression raciale en Afrique du Sud suscite des débats sur l'oppression raciale dans le contexte canadien. Beaucoup de gens voient des parallèles avec l'expérience des peuples autochtones du Canada. L'ambassadeur de l'Afrique du Sud au Canada, Glenn Babb, fait la une des journaux à plusieurs reprises parce qu'il rejette les critiques de son pays et compare le traitement de la population sud-africaine noire à celui des peuples autochtones du Canada. En 1987, le chef Louis Stevenson, de la Première Nation de Peguis au Manitoba, invite l'ambassadeur à visiter la réserve de Peguis. Il est conscient de soulever la controverse en invitant ainsi un représentant du régime de l'apartheid, mais il veut attirer l'attention sur la situation désespérée de son peuple. Quelques jours avant la visite du dignitaire, les chefs de 42 Premières Nations du Manitoba se joignent à des groupes anti-apartheid pour condamner cette visite. De nombreux chefs sont sensibles à la cause du chef Stevenson, mais ne veulent pas qu'une personne qui appuie le régime de l'apartheid soit associée à leur propre lutte contre l'oppression raciale et l'inégalité au Canada.

Canada in the Struggle Le Canada participe à la lutte

Canada in the Struggle

Canada is proud to have supported Nelson Mandela's fight against apartheid. They called on their governments to provide economic and technical assistance to South Africa.

They took to the streets, they organized rallies and they donated money and supplies. They held a hunger strike in support of the imprisoned Nelson Mandela and they held a boycott against the summer session of Toronto's university system.

They organized a large public demonstration in 1985, which was held in support of Nelson Mandela's release. The demonstration was held in front of the Parliament Hill in Ottawa, Ontario.

Le Canada participe à la lutte

Le Canada et les Canadiens de tous horizons se joignent au mouvement international contre l'apartheid. Ils encouragent économiquement et techniquement le Sud-Africain.

Ils se rendent dans les rues, ils organisent des rassemblements et ils offrent de l'argent et des fournitures. Ils ont fait une grève de la faim en soutien de Nelson Mandela, emprisonné. Ils ont boycotté la session d'été de l'université de Toronto.

Ils ont organisé une grande manifestation publique en 1985, qui a eu lieu en soutien de Nelson Mandela. La manifestation a eu lieu devant le Parlement à Ottawa, Ontario.

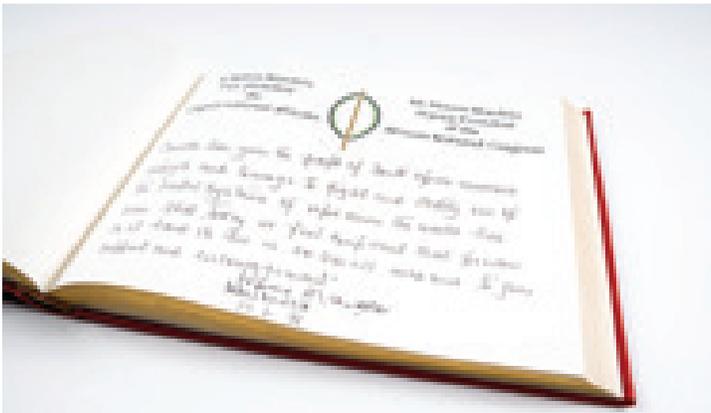
Le Canada a contribué à soutenir Mandela et les autres opposants à l'apartheid. Ils ont encouragé économiquement et techniquement le Sud-Africain. Ils ont organisé des rassemblements et ils ont offert de l'argent et des fournitures. Ils ont fait une grève de la faim en soutien de Nelson Mandela, emprisonné. Ils ont boycotté la session d'été de l'université de Toronto.





Mandela visited Canada for the first time in June 1990, only a few months after his release from prison. During this visit, he signed the Government of Canada Golden Book, a book signed by visiting heads of states and dignitaries. In his message, he thanked Canada for its support, stating that because of this support, he believed that “freedom is at hand.”

The Golden Book is displayed at the juncture of the zones of Mobilization and Freedom, the final section of the exhibition. Video clips are also shown in this area, featuring oral history interviews conducted with Canadians who were actively involved in the international solidarity movement against apartheid. These listening stations also allow visitors to hear personal accounts by Canadian politicians and diplomats involved at the height of the mobilization period against apartheid in Canada, such as Joe Clark, who was Brian Mulroney’s Secretary of State for External Affairs when sanctions were imposed, and Stephen Lewis, the Canadian Ambassador to the United Nations at the time. These interviews are part of a larger collection of interviews on anti-apartheid activism in Canada conducted for the exhibition and explored further in Chapter 2.



*Government of Canada
Golden Book, 1984-1999.*

*Livre d’or du gouvernement
du Canada, 1984-1999.*

Mandela visite le Canada pour la première fois en juin 1990, quelques mois seulement après sa libération de prison. Au cours de cette visite, il signe le Livre d’or du gouvernement du Canada, un livre signé par les chefs d’État et dignitaires en visite. Dans son message, il remercie le Canada de son appui, déclarant qu’en raison de cet appui, il croit que « la liberté est à portée de la main ».

Le Livre d’or est exposé au point où la zone Mobilisation rencontre la zone Liberté, dernière partie de l’exposition. Des vidéoclips sont également diffusés dans cette section, qui présentent des entrevues d’histoire orale réalisées avec des Canadiens et des Canadiennes qui ont participé activement au mouvement de solidarité internationale contre l’apartheid. Ces postes d’écoute permettent également aux visiteurs et aux visiteuses d’entendre des témoignages personnels de politiciens et de diplomates canadiens impliqués au plus fort de la période de mobilisation contre l’apartheid au Canada, comme Joe Clark, qui était secrétaire d’État aux Affaires extérieures dans le gouvernement de Brian Mulroney lorsque les sanctions ont été imposées, et Stephen Lewis, ambassadeur du Canada aux Nations Unies à cette époque. Ces entrevues font partie d’une collection plus vaste d’entretiens sur le militantisme anti-apartheid au Canada réalisés dans le cadre de l’exposition, qu’on examine plus en détail au chapitre 2.

Freedom / Liberté

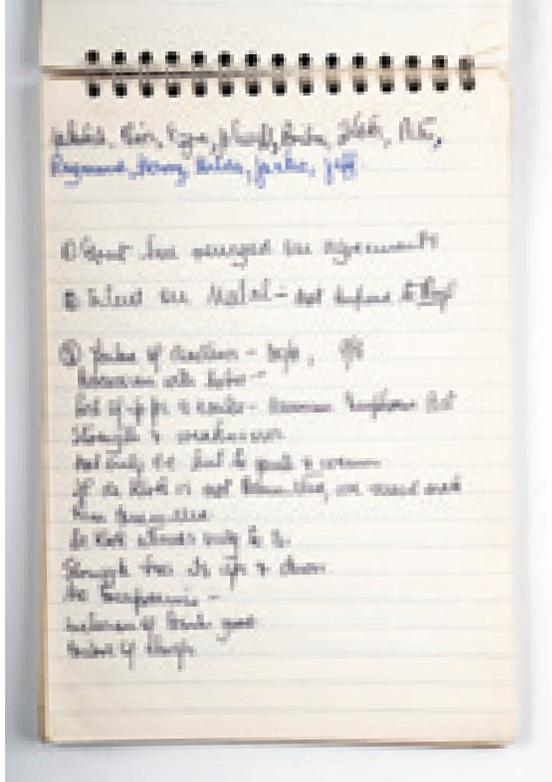




My message
Que souhaitez-vous dire par
ce message ? Écrivez votre message sur
un petit papier et collez-le sur
le message.



Voire message
Que souhaitez-vous dire par
ce message ? Écrivez votre message sur
un petit papier et collez-le sur
le message.



Notebook used by Mandela, 1991.

Carnet de notes de Mandela, 1991.



A Negotiated Revolution

Révolution négociée

A Negotiated Revolution

The beginning of apartheid in South Africa was a period of intense racial segregation and discrimination. It was a time of struggle and resistance, and it was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.

It was a time when the world began to take notice of the injustices of apartheid.



Visitors are drawn from Mobilization into Freedom, the final zone of the exhibition, by a large-scale video projection of Mandela's release from prison. The humble words of the speech that he gave on that day can be heard overhead: "I stand here before you not as a prophet but as a humble servant of you, the people. Your tireless and heroic sacrifices have made it possible for me to be here today. I therefore place the remaining years of my life in your hands."

Photographs depicting the tension and unrest of the early 1990s provide context for the difficult years of negotiations that followed Mandela's release. A 1991 notebook containing Mandela's handwritten notes attests to the high stakes of that period, with negotiations breaking down and political violence threatening to engulf the country in civil war. Remarks such as "failure of deadlines" or "struggle has ups and downs" capture the uncertainty of those times. Mandela also alludes to tensions with F. W. de Klerk with the sentence: "if de Klerk is not committed, we must make him committed." Both men were jointly awarded the Nobel Peace Prize two years later. The notebook is part of the collection of Lucie Pagé, a Canadian author and journalist who was Radio-Canada's correspondent in South Africa during this period.

Les visiteurs et visiteuses sont attirés vers la zone Liberté, la dernière de l'exposition, grâce à une grande projection vidéo montrant la libération de Mandela de prison. On entend les paroles humbles du discours qu'il prononce ce jour-là : « Je suis ici devant vous non pas comme un prophète, mais comme votre humble serviteur. C'est grâce à vos sacrifices inlassables et héroïques que je suis ici aujourd'hui. Je mets donc les dernières années de ma vie entre vos mains. »

Des photographies illustrant les tensions et les troubles du début des années 1990 fournissent le contexte des difficiles années de négociations qui ont suivi la libération de Mandela. Un carnet de notes prises en 1991 par Mandela témoigne de la gravité des enjeux de cette période, avec la rupture des négociations et la violence politique qui menace d'entraîner le pays dans la guerre civile. Des remarques telles que « le non-respect des délais » et « la lutte a des hauts et des bas » rendent compte de l'incertitude de cette époque. Mandela fait également allusion aux tensions avec de Klerk dans cette phrase : « Si de Klerk ne s'engage pas, nous devons le faire s'engager. » Les deux hommes reçoivent conjointement le prix Nobel de la paix deux ans plus tard. Le carnet de notes fait partie de la collection de Lucie Pagé, auteure et journaliste canadienne, correspondante de Radio-Canada en Afrique du Sud à cette époque.

On February 11, 1990, the most famous political prisoner in the world was released. At the age of 71, Mandela had spent 27 years in apartheid prisons. His release marked the beginning of a difficult process of transformation. The whole of South African society and its institutions had to change. The task of negotiating democratic change with former enemies became a much broader process of reconciliation, and Mandela played a key role in this arduous work. He embraced former enemies and rallied adversaries around the ideals of freedom and equality for which he had long been imprisoned.

The dismantling of apartheid and the democratic transformation of South Africa did not happen overnight. Years of fraught negotiations followed Mandela's release from prison. Mandela and South African President F. W. de Klerk took part, as heads of opposing parties, in difficult negotiations to democratize South Africa. In 1993, South Africa adopted an interim constitution that paved the way for its first democratic elections, held in April 27 1994.

On that election day, citizens waited for hours to vote in lines that, in some cases, extended for kilometres. For millions of people, it was a completely new experience, one that they had hoped for, prayed for, and fought for all of their lives. As a colourful flag replaced the old one, newly elected President Mandela spoke of South Africa as a "rainbow nation" that he hoped would never again experience the oppression of one by another. A new constitution, regarded as one of the most progressive in the world, soon followed. This constitution drew inspiration from the 1955 Freedom Charter.

Le 11 février 1990, le prisonnier politique le plus célèbre du monde est libéré. Maintenant âgé de 71 ans, Mandela a passé 27 ans dans les prisons du régime de l'apartheid. Sa libération marque le début d'un difficile processus de transformation. C'est l'ensemble de la société et des institutions sud-africaines qui doivent changer. La tâche de négocier un virage démocratique avec les ennemis d'hier devient un processus de réconciliation infiniment plus vaste et Mandela joue un rôle de premier plan dans tout ce travail. Il embrasse les ennemis d'hier et rallie les adversaires autour des idéaux de liberté et d'égalité pour lesquels il a été si longtemps emprisonné.

Le démantèlement de l'apartheid et la transformation démocratique de l'Afrique du Sud ne se font pas du jour au lendemain. Des années de négociations tendues suivent la libération de Mandela. Lui et le président de l'Afrique du Sud, F. W. de Klerk, entament, en tant que chefs des parties opposées, de difficiles négociations visant à démocratiser le pays. En 1993, l'Afrique du Sud adopte une constitution provisoire qui pave la voie à ses premières élections démocratiques, tenues en avril 1994.

Le jour des élections, les citoyens et les citoyennes attendent des heures pour voter, faisant parfois la queue sur plusieurs kilomètres. Pour des millions de personnes, c'est une expérience totalement nouvelle qu'ils avaient espérée toute leur vie, pour laquelle ils avaient prié et s'étaient battus. Alors qu'un drapeau coloré remplace l'ancien, le président Mandela nouvellement élu parle de l'Afrique du Sud comme d'une « nation arc-en-ciel » qu'il souhaite ne connaîtra plus jamais l'oppression d'un être humain par un autre. Une nouvelle constitution, considérée comme étant l'une des plus progressistes du monde, suit bientôt. Cette constitution s'inspire de la Charte de la liberté de 1955.



*Ballot box,
1994.*

*Boîte de scrutin,
1994*



*Electoral ballot,
1994.*

*Bulletin de vote –
1994.*



The colours of the South African flag are gradually introduced, zone by zone, through the exhibition's design. In Freedom, all of the colours – black, white, green, blue, red and yellow – are now visible.

An artifact case features a ballot box used in South Africa's first democratic elections in April 1994. An original ballot is displayed next to it. In a video, Ron Gould – a Canadian elections commissioner who was involved in these historic elections – recounts the story of how the sticker of the Inkatha Freedom Party (IFP) was added to the ballot at the last hour. The IFP had boycotted the electoral process. Its eventual decision to participate at the last minute demonstrates the many challenges in the lead-up to the elections. Clashes between partisans resulted in many deaths, threatening to derail the elections altogether.

Les couleurs du drapeau sud-africain sont progressivement introduites dans l'exposition, zone par zone. Dans la zone Liberté, toutes les couleurs – noir, blanc, vert, bleu, rouge et jaune – sont maintenant visibles.

On peut voir dans une vitrine l'une des urnes utilisées lors des premières élections démocratiques en Afrique du Sud en avril 1994. Un bulletin de vote original est exposé à côté. Dans une vidéo, Ron Gould – un commissaire canadien aux élections qui a été impliqué dans ces élections historiques – raconte comment l'autocollant de l'Inkatha Freedom Party (IFP) a été ajouté au bulletin à la dernière heure. L'IFP avait boycotté le processus électoral. Sa décision de dernière minute témoigne des nombreuses difficultés à la veille des élections. Les affrontements entre partisans font de nombreux morts, menaçant de faire dérailler les élections complètement.



In 1996, South Africa's Truth and Reconciliation Commission began its work to uncover the human rights violations committed under apartheid. Thousands of victims came forward with statements. Commission chair Archbishop Desmond Tutu broke down in tears on the first day of hearings. Testimonies revealed some of the crimes of apartheid, including the existence of Vlakplaas, a "death farm" that had served as the headquarters of a counter-insurgency police unit. There, many anti-apartheid activists had been tortured and killed. The Commission was criticized for granting amnesty to some perpetrators in exchange for the truth. But, for many people, the truth represented a first step in a much broader process of change and reconciliation.

En 1996, la Commission de la vérité et de la réconciliation de l'Afrique du Sud entreprend son travail de lever le voile sur les violations des droits de la personne commises sous l'apartheid. Des milliers de victimes se présentent devant la Commission pour témoigner. Le président de la Commission, l'archevêque Desmond Tutu, ne peut retenir ses larmes le premier jour des audiences. Les témoignages révèlent certains des crimes de l'apartheid, y compris l'existence de Vlakplaas, une « ferme de la mort » qui avait servi de quartier général pour un service de police anti-insurrectionnelle. De nombreuses personnes qui militaient contre l'apartheid y avaient été torturées et tuées. La Commission est critiquée pour avoir gracié certains responsables des violations en échange de la vérité. Pour beaucoup de gens, pourtant, la vérité constitue une première étape dans un processus beaucoup plus vaste de changement et de réconciliation.

The South African Truth and Reconciliation Commission (TRC) has inspired other countries which are confronting their own histories of human rights abuses, including Canada. Original sketches and drawings by the South African political cartoonist Jonathan Shapiro – known as “Zapiro” – are presented in two large display cases placed centrally in Freedom. These cartoons depict, for example, the TRC hearings with a critical eye to claims by high-ranking officials that they were not aware of apartheid’s crimes. One of Zapiro’s drawings in particular resonates with the challenges of Canada’s ongoing process of national reconciliation. On one side of a sharp-edged cliff labelled “truth” stands the TRC’s chair, Archbishop Tutu, with victims and media in tow. They face a steep gap, separating them from another similarly steep cliff labelled “reconciliation.” The drawing stands as a critical artifact in the middle of the space, inviting reflection and dialogue about reconciliation. These cases also include artifacts that belong to the artist’s mother, Gaby Shapiro, an anti-apartheid activist who “brought colours to ANC meetings,” as Mandela wrote in the dedication of his biography Long Walk to Freedom. On display are colourful finger-puppets of key anti-apartheid activists, including Archbishop Tutu, that Gaby Shapiro made and sold at ANC meetings to raise funds for the organization. They serve as a reminder of women’s involvement in the struggle against apartheid in a wide range of meaningful ways.

La Commission de la vérité et de la réconciliation de l’Afrique du Sud inspire d’autres pays qui sont confrontés à leur propre histoire de violations des droits de la personne, dont le Canada. Les croquis et dessins originaux du caricaturiste politique sud-africain Jonathan Shapiro – connu sous le nom de « Zapiro » – sont présentés dans deux grandes vitrines placées au centre de la zone Liberté. Ces caricatures dépeignent, par exemple, les audiences de la Commission en jetant un regard critique sur les affirmations de hauts fonctionnaires selon lesquelles ils n’étaient pas au courant des crimes de l’apartheid. L’un des dessins de Zapiro, en particulier, fait écho aux difficultés du processus de réconciliation nationale en cours au Canada. D’un côté d’une falaise abrupte appelée « vérité » se trouve le président de la Commission, l’archevêque Tutu, avec les victimes et les médias derrière lui. Ils font face à un fossé les séparant d’une autre falaise tout aussi abrupte appelée « réconciliation ». Ce dessin constitue un objet important situé au milieu de l’espace d’exposition et invite à la réflexion et au dialogue sur la réconciliation. Les vitrines contiennent aussi des objets appartenant à la mère de l’artiste, Gaby Shapiro, une militante anti-apartheid qui a « apporté de la couleur aux réunions de l’ANC », comme l’a écrit Mandela dans sa dédicace de l’exemplaire de sa biographie, Long Walk to Freedom. On peut voir des marionnettes à doigt colorées représentant des personnes clés de la lutte contre l’apartheid, notamment l’archevêque Tutu. Gaby Shapiro fabriquait ces marionnettes et les vendait lors des réunions de l’ANC pour récolter des fonds pour l’organisation. Elles servent à rappeler que les femmes participent à la lutte contre l’apartheid de diverses façons significatives.



“Truth/Reconciliation” (detail),
by Zapiro, 1997.

Caricature « Truth/Reconciliation »
(détail), par Zapiro, 1997.

Apartheid laws, and the colonial history in which they were rooted, created a profoundly unequal society. Its transformation is an ongoing process. With deep inequalities persisting today, South Africa's landscape remains one of stark contrast between wealth and dire poverty. After his presidency, Mandela spoke passionately about key human rights challenges in post-apartheid South Africa, including poverty and HIV/AIDs. His stance is echoed within a vibrant civil society in which activism for human rights and social justice continues. As Mandela anticipated in the concluding words of his biography, South Africa's new constitution and democratic elections were only steps in the struggle for freedom:

“The truth is that we are not yet free; we have merely achieved the freedom to be free, the right not to be oppressed. We have not taken the final step of our journey, but the first step on a longer and even more difficult road. For to be free is not merely to cast off one's chains, but to live in a way that respects and enhances the freedom of others. The true test of our devotion to freedom is just beginning.”

– **Nelson Mandela**, *Long Walk to Freedom*

Les lois de l'apartheid et l'histoire coloniale dans laquelle ces lois étaient ancrées ont créé une société profondément inégale. Sa transformation est un processus continu. Avec les profondes inégalités qui persistent aujourd'hui, le paysage de l'Afrique du Sud reste marqué par un contraste frappant entre la richesse et l'extrême pauvreté. Après sa présidence, Mandela parle avec passion des principaux défis en matière de droits de la personne qu'il reste à surmonter en Afrique du Sud après l'apartheid, notamment la pauvreté et le VIH/sida. Sa position trouve un écho dans une société civile dynamique où le militantisme en faveur des droits de la personne et de la justice sociale se poursuit. Comme Mandela l'a pressenti dans les derniers mots de sa biographie, la nouvelle constitution sud-africaine et les élections démocratiques ne sont que des étapes dans la lutte pour la liberté :

« La vérité, c'est que nous ne sommes pas encore libres; nous avons seulement atteint la liberté d'être libres, le droit de ne pas être opprimés. Nous n'avons pas encore fait le dernier pas de notre voyage, nous n'avons fait que le premier sur une route plus longue et plus difficile. Car être libre, ce n'est pas seulement se débarrasser de ses chaînes; c'est vivre d'une façon qui respecte et renforce la liberté des autres. La véritable épreuve pour notre attachement à la liberté vient de commencer. »

– **Nelson Mandela**, *Un long chemin vers la liberté*



Mandela won the trust and admiration of many, including former opponents, with his words and actions that contributed to national reconciliation in formal and informal ways. Even the clothes he wore, from the South African national rugby team jersey to his signature “Madiba shirts,” carried significant meaning. Madiba is Mandela’s clan name. People call him Madiba as a sign of respect and affection. Nelson is the name that Mandela’s teacher gave him on his first day of school. His birth name is Rolihlahla, which means “pulling the branch of a tree” or “troublemaker.” As president, Madiba traded suits and ties for more casual, brightly coloured shirts to feel closer to his people. He also wore the rugby team’s jersey, a sport associated with Afrikaner culture and former enemies, at the 1995 World Cup. Colours, patterns and emblems all took on symbolic meanings for a country facing the challenges of democratization and reconciliation. Drawing inspiration from this, the exhibition design includes patterns throughout, from the original indigo of the cotton fabric imported by Europeans centuries ago, to the vibrant colours and patterns of South African shweshwe today.



Mandela gagne la confiance et l’admiration de bien des gens, y compris ses anciens adversaires, grâce à ses paroles et ses actions officielles et informelles qui contribuent à la réconciliation nationale. Même les vêtements qu’il porte, depuis le maillot de l’équipe nationale de rugby d’Afrique du Sud jusqu’à ses typiques « chemises de Madiba », sont porteurs de sens. Madiba est le nom tribal de Mandela et les gens l’appellent ainsi en signe de respect et d’affection. Nelson est le prénom qu’une institutrice lui avait donné le premier jour d’école. Le prénom qu’il reçoit à la naissance est Rolihlahla, qui signifie « celui qui secoue la branche d’un arbre », ou « fauteur de troubles ». Pendant sa présidence, Madiba troque ses vestons et cravates pour des chemises colorées et décontractées afin de se sentir plus près de son peuple. À la Coupe du monde de 1995, il porte le maillot de l’équipe de rugby, un sport principalement associé à la culture des Afrikaners et donc à ses anciens ennemis. Les couleurs, les motifs et les emblèmes prennent tous des valeurs symboliques pour le pays qui se retrouve face aux défis de la démocratisation et de la réconciliation. La conception de l’exposition s’inspire de ceci et comprend des motifs tout au long des zones, allant du tissu indigo original de coton qu’importaient autrefois les Européens jusqu’aux couleurs vives des tissus shweshwe associés à l’Afrique du Sud d’aujourd’hui.

Mandela: *Struggle for Freedom* underscores how the struggle against apartheid is relevant to today's fight against racial oppression and inequality. The exhibition connects South African and Canadian contexts, relating Mandela's exceptional story to many lesser known stories of activism. In situating Mandela's life within a broader narrative, this exhibition creates opportunities for people from different backgrounds to find relevance in their own lives.

There are many reasons to consider past human rights struggles. By looking at these stories, we recognize the potential we each hold to create different futures for ourselves. Through creative, hands-on activities such as digital poster-making, for instance, we invite visitors to consider how anti-apartheid activists' calls for freedom, justice and equality relate to today's context. Such posters were, as noted by Apartheid Museum curator Emilia Potenza, the Facebook and Twitter of the time.

Mandela: Struggle for Freedom strives to inspire critical reflection and dialogue about racial oppression and colonialism in South Africa as well as in Canada. In considering the colonial roots of apartheid, the exhibition points out that the dispossession of Indigenous communities is part of Canada's own history. It reminds visitors that when many Canadians joined the solidarity movement against apartheid, Indigenous leaders sought to bring attention to dire conditions on reserves here in Canada. It presents national reconciliation as a broad ongoing process in both South Africa and Canada. In so doing, the exhibition invites visitors to engage with key human rights issues and challenge racial oppression, in all its forms, in their communities today.

L'exposition *Mandela : Lutte pour la liberté* souligne à quel point la lutte contre l'apartheid est pertinente dans la lutte actuelle contre l'oppression et l'inégalité raciale. Elle fait le lien entre les contextes sud-africain et canadien, reliant l'histoire exceptionnelle de Mandela à de nombreuses histoires d'activisme moins connues. En situant la vie de Mandela dans un contexte narratif plus large, l'exposition crée des occasions pour des personnes d'horizons différents d'y trouver une pertinence dans leur propre vie.

Il y a de nombreuses raisons de se pencher sur les luttes passées en matière de droits de la personne. En regardant ces histoires, nous reconnaissons le potentiel que chacun et chacune d'entre nous a de se créer un avenir différent. Par le biais d'activités créatives et pratiques telles que la fabrication d'affiches numériques, par exemple, nous invitons les gens à examiner comment les appels des militants et militantes anti-apartheid pour la liberté, la justice et l'égalité se rattachent au contexte actuel. Comme l'a fait remarquer Emilia Potenza, conservatrice de l'Apartheid Museum, ces affiches étaient les Facebook et Twitter de l'époque.

L'exposition *Mandela : Lutte pour la liberté* s'efforce d'inspirer une réflexion et un dialogue critiques sur l'oppression raciale et le colonialisme en Afrique du Sud, ainsi qu'au Canada. En examinant les racines coloniales de l'apartheid, l'exposition souligne que la dépossession des communautés autochtones fait partie de l'histoire même du Canada. Elle rappelle aux visiteurs et aux visiteuses que lorsqu'un grand nombre de Canadiens et de Canadiennes se sont joints au mouvement de solidarité contre l'apartheid, des leaders autochtones ont cherché à attirer l'attention sur les conditions difficiles dans les réserves ici au Canada. Elle présente la réconciliation nationale comme un vaste processus qui se poursuit en Afrique du Sud et au Canada. Ce faisant, l'exposition invite les gens à examiner des questions clés en matière de droits de la personne et à dénoncer l'oppression raciale, sous toutes ses formes, dans leurs collectivités actuelles.



Mandela speaking at the All-In Africa Conference, Pietermaritzburg, 1961. People at the conference demanded the government adopt a non-racial, democratic constitution. It refused.

Mandela prenant la parole lors de la conférence All-In Africa, à Pietermaritzburg, 1961. Les gens présents à la conférence demandent au gouvernement d'adopter une constitution démocratique et non raciale. Le gouvernement refuse.



*Nelson Mandela waving to a Canadian audience
at a state dinner in Toronto, June 18, 1990.*

*Nelson Mandela saluant un auditoire canadien lors
d'un dîner officiel à Toronto, le 18 juin 1990.*

2

**Canada and the
struggle against
apartheid**

**Le Canada et
la lutte contre
l'apartheid**

Author / Auteure :
Isabelle Masson



Nelson Mandela greeting a cheering crowd as he is welcomed by Prime Minister Brian Mulroney upon his arrival in Ottawa on June 17, 1990.

Nelson Mandela saluant la foule qui l'acclame lorsqu'il est accueilli par le premier ministre Brian Mulroney à son arrivée à Ottawa le 17 juin 1990.

The development of *Mandela: Struggle for Freedom* included documentation of Canada's involvement in the struggle against apartheid. This chapter focuses on the leadership of former prime ministers John G. Diefenbaker and Brian Mulroney in establishing Canada's leading role on the international stage. The content draws from interviews with former Secretary of State for External Affairs, Joe Clark, and former Canadian Ambassador to the United Nations (UN), Stephen Lewis, as well as an interview with Brian Mulroney conducted by journalist Peter Mansbridge during a gala held at the Canadian Museum for Human Rights for the opening of the exhibition in June 2018.

Pour créer l'exposition *Mandela : Lutte pour la liberté*, il a fallu faire de la recherche au sujet de la participation du Canada à la lutte contre l'apartheid. Le présent chapitre porte sur le leadership dont ont fait preuve les premiers ministres John G. Diefenbaker et Brian Mulroney pour établir le rôle de premier plan qu'a joué le Canada sur la scène internationale. Le contenu s'inspire d'entrevues menées avec l'ancien secrétaire d'État aux Affaires extérieures, Joe Clark, et l'ancien ambassadeur du Canada aux Nations Unies, Stephen Lewis, de même que d'une entrevue avec Brian Mulroney réalisée par le journaliste Peter Mansbridge à l'occasion d'un gala organisé au Musée canadien pour les droits de la personne pour l'ouverture de l'exposition en juin 2018.

Taking a stance

Prendre position

In October 1985, Canadian Prime Minister Brian Mulroney delivered a speech at the United Nations General Assembly that put Canada at the centre of the international campaign against apartheid. This speech marked a shift in Canadian foreign policy, from public condemnation to concrete action in the form of sanctions. As Mulroney stated:

Forty years ago the peoples of the world were united in the hope that human rights could become subject to universal standards. Forty years later some countries apply these standards only in part, and a few, sadly, hardly at all. In this respect, South Africa stands alone.... The crescendo of pressure is having an impact. Already the opposition of the business community to apartheid is unprecedented. The combination of internal dissent and external condemnation is obviously and clearly taking its toll on the government. The Mandelas, the Tutus and the Boesaks will one day prevail, because prevail they must.... It is our hope – and it must surely be the hope of all – that bloodshed and violence will cease in the transition to a free and democratic society. It is our hope – and it must surely be the hope of all – that the republic of South Africa will come to its senses before it is completely engulfed by the shock wave of violence. My government has said to Canadians that if there are no fundamental changes in South Africa, we are prepared to invoke total sanctions against that country and its repressive regime. If there is no progress in the dismantling of apartheid, Canada's relations with South Africa may have to be severed absolutely.

En octobre 1985, le premier ministre Brian Mulroney prononce un discours devant l'Assemblée générale des Nations Unies, discours qui place le Canada au cœur de la campagne internationale de lutte contre l'apartheid. Ce discours marque un virage dans la politique étrangère du Canada, qui passe de condamnations publiques de l'apartheid à l'adoption de gestes concrets sous la forme de sanctions. Comme le souligne Mulroney :

Il y a 40 ans, les peuples du monde étaient unis dans l'espoir que l'on puisse appliquer des normes universelles aux droits de la personne. Quarante ans plus tard, certains pays n'appliquent que partiellement ces normes, et quelques-uns, malheureusement, les appliquent à peine. À cet égard, l'Afrique du Sud est isolée. [...] La pression croissante se fait sentir. Déjà, on assiste à une opposition sans précédent de la communauté d'affaires à l'apartheid. Il est clair que, ensemble, la dissidence à l'intérieur du pays et la condamnation venant de l'extérieur nuisent au gouvernement. Les Mandela, Tutu et Boesak vont finir par l'emporter, parce qu'il le faut. [...] Nous espérons – et tout le monde, sûrement, l'espère – que le bain de sang et la violence cessent pour faire place à une société libre et démocratique. [...] Nous espérons – et tout le monde, sûrement, l'espère – que la République sud-africaine reprendra ses esprits avant d'être complètement engloutie par le ressac de la violence. Mon gouvernement a dit à la population canadienne que s'il n'y avait pas de changements fondamentaux en Afrique du Sud, nous étions prêts à invoquer des sanctions complètes contre ce pays et son régime répressif. Si le démantèlement du régime apartheid ne progresse pas, le Canada pourrait rompre complètement ses relations avec l'Afrique du Sud.

Stephen Lewis was the Canadian Ambassador to the UN when Brian Mulroney made this memorable speech. He remembers sitting down with Brian Mulroney on that very day and discussing the content of his address just before the Prime Minister delivered it:

He had been given a speech where the idea of an economic boycott of South Africa if they didn't begin the process of dismantling apartheid was taken out of the speech. So it was a strong speech about morality and ethics and racism, etc., but it lacked the one component that would make the difference.... We sat together on a little loveseat outside the General Assembly. He had the text in front of him and said, "Stephen, what do you think of this? What should I do with this?" And I said, "You know, Mr. Prime Minister, you've got to reinsert the words about your willingness to employ an economic boycott if South Africa doesn't move, because that's what it's all about. That's what gives Canada a distinct position. Otherwise, everybody's saying the same thing: apartheid is bad, we should overcome it, they should make changes. But the idea that we, one of the leading members of the Commonwealth, would take a position of this kind, would make all the difference." And I mean, to do the man credit, he said, "Yes, I think so too. I think I should do that." And we wrote in the exact words. It wasn't long, a sentence or two, but the exact words.

Stephen Lewis est ambassadeur du Canada aux Nations Unies quand Brian Mulroney prononce ce discours mémorable. Il se souvient s'être assis avec le premier ministre ce jour-là et avoir parlé avec lui du contenu de son allocution quelques minutes seulement avant que Mulroney prenne la parole :

On lui avait remis un discours dans lequel l'idée de boycottage économique de l'Afrique du Sud, si le pays n'entreprenait pas le démantèlement de l'apartheid, avait été retirée. C'était un discours percutant au sujet de la moralité, de l'éthique, du racisme, etc., mais il manquait l'élément clé. [...] Nous nous sommes assis ensemble sur une petite causeuse à l'extérieur de l'Assemblée générale. Il avait le texte devant lui et m'a dit : « Stephen, que pensez-vous de ça? Qu'est-ce que je devrais faire? » Et j'ai répondu : « Je crois, M. le Premier Ministre, que vous devez remettre le passage au sujet de votre volonté d'employer des sanctions économiques si l'Afrique du Sud ne bouge pas, parce que c'est de ça dont il est question. C'est ce qui distingue le Canada des autres pays. Sinon, tout le monde dit la même chose : l'apartheid est une mauvaise chose, il faut le renverser, ils doivent apporter des changements. Mais l'idée que le Canada, l'un des principaux membres du Commonwealth, adopte une position comme celle-là, cela change tout. » Et pour lui rendre tout le crédit qui lui revient, il a dit : « Oui, c'est ce que je pense aussi. Je crois que c'est ce que je devrais faire. » Et il a écrit les mots exacts. Ce n'était rien de long, une phrase ou deux, mais les mots exacts.



Brian Mulroney and Ambassador Stephen Lewis sitting in the UN General Assembly shortly before the Prime Minister's address, 1985.

Brian Mulroney et l'ambassadeur Stephen Lewis prenant place à l'assemblée générale de l'ONU peu avant l'allocution du premier ministre, en 1985.



Prime Minister Brian Mulroney delivering an impassioned speech condemning apartheid and advocating for sanctions at the UN General Assembly, October 1985.

Le premier ministre Brian Mulroney livrant un discours passionné dans lequel il condamne l'apartheid et prône l'idée d'adopter des sanctions, lors de l'Assemblée générale de l'ONU, octobre 1985.



Stephen Lewis during an oral history interview with the CMHR, Toronto, 2016.

Stephen Lewis pendant une entrevue d'histoire orale avec le MCDP, Toronto, 2016.



British Prime Minister Margaret Thatcher (left), American President Ronald Reagan (centre) and Canadian Prime Minister Brian Mulroney (right) talking during a G7 meeting in Bonn, 1985.

De gauche à droite, la première ministre britannique Margaret Thatcher, le président américain Ronald Reagan, et le premier ministre canadien Brian Mulroney, en conversation lors d'une réunion du G7 à Bonn, 1985.

Brian Mulroney's ethical stance on South Africa brought him in direct opposition with the British Prime Minister, Margaret Thatcher. Thatcher saw the African National Congress (ANC) as a terrorist organization and was firmly against sanctions. The opposing views of Mulroney and Thatcher led to a number of direct confrontations in various Commonwealth and G7 meetings.

Mulroney, in conversation with Peter Mansbridge at the gala event held at the Museum, shared a vivid memory of one of his exchanges with Thatcher:

When I pressed the case in Bonn in May of 1985, she came to see me after and she said, "Look, what you don't understand is that Mandela is a Communist and a terrorist and that's why he's there." And I said, "Well, Margaret, how do you know that?" She said, "Well everybody knows that." I said, "Have you been talking to him lately?" She said, "Well, no, he's in jail." "Well, there's the problem, there's the problem. I'll bet you a dollar to a doughnut that when he gets out of jail you're going to find out that he's almost as conservative as you are." And Margaret said, "I've never heard anything like this before." And I said, "Well I'll tell you what, you're complaining that the ANC is bad because it accepts money from Castro and Gaddafi and all these other 'crackpots' around the world," I said. "I'll tell you something. If I were in jail, and I had asked you for money and help for my people to get me out, and to get the ANC unbanned, and you wouldn't help me, but Castro and Gaddafi did, they would be my friends when I got out of jail and you'd be my enemy when I got out." And so, she said, "Well, there's no use talking to you." That was my first encounter with her.

La position éthique de Brian Mulroney au sujet de l'Afrique du Sud l'oppose directement à la première ministre britannique, Margaret Thatcher. Pour elle, le Congrès national africain (ANC) est une organisation terroriste et elle s'oppose fermement aux sanctions. Les opinions opposées de Mulroney et de Thatcher donnent lieu à un certain nombre d'affrontements directs dans diverses réunions du Commonwealth et du G7.

En conversation avec Peter Mansbridge lors du gala organisé au Musée, Mulroney raconte un souvenir vivace qu'il garde de l'un de ses échanges avec la première ministre Thatcher :

Quand j'ai défendu le dossier à Bonn en mai 1985, elle est venue me voir ensuite et m'a dit : « Écoutez, ce que vous ne comprenez pas, c'est que Mandela est un communiste et un terroriste. C'est pour ça qu'il est en prison. » Alors je lui ai répondu : « Comment le savez-vous, Margaret? » Et elle m'a répondu que tout le monde savait ça. Je lui ai demandé si elle lui avait parlé dernièrement. Elle a dit : « Bien sûr que non, il est en prison. » Alors je lui ai dit que c'était ça le problème. « Je gage que quand il sortira de prison, vous allez vous rendre compte qu'il est presque aussi conservateur que vous. » Et Margaret a dit : « C'est bien la première fois que j'entends une chose pareille! » Alors je lui ai expliqué ceci : « Je vais vous dire quelque chose. Vous prétendez que l'ANC est une mauvaise organisation parce qu'elle accepte de l'argent de Castro, de Kadhafi et de tous ces autres "cinglés" partout dans le monde, mais laissez-moi vous dire quelque chose : si j'étais en prison et que je vous demandais de l'argent et de l'aide pour que mon peuple puisse me faire sortir de prison, et pour que l'ANC ne soit plus interdite, et que vous me refuseriez votre aide, mais que Castro et Kadhafi accepteraient de m'aider, à ma sortie de prison, ce serait eux mes amis tandis que vous, vous seriez mon ennemie. » Et elle répondu : « Cela ne sert à rien de parler avec vous. » C'était ma première rencontre avec elle.

In explaining his position on South Africa, Mulroney often refers to former Canadian Prime Minister John G. Diefenbaker's leadership in the condemnation of apartheid on the international stage. Diefenbaker and other heads of state of newly independent African, Asian and Caribbean countries denounced racial oppression and segregation at the 1961 Commonwealth Conference. Diefenbaker played a leading role in suggesting, first, that the Commonwealth should require that South Africa reapply for membership if it became a republic and, second, in proposing that the members of the Commonwealth adopt a statement of principle on racial equality.

South African Prime Minister Hendrik Verwoerd refused to agree to any kind of commitment toward racial equality. He viewed such pressure as undue interference in South Africa's domestic affairs. Diefenbaker nevertheless pressed the case forward with other vocal leaders. In 1961, South Africa became a republic through a referendum in which only white South Africans could vote, and consequently reapplied for membership in the organization. African leader Julius Nyerere, then-Prime Minister of Tanganyika (now Tanzania), was eloquent on the divisiveness of the issue and the potential risk to the Commonwealth as an organization when he summed it up in a few words for the media: "To vote South Africa in, is to vote us out." At the 1961 conference, mounting pressures for change within the Commonwealth were met by a complete unwillingness on the part of South Africa to move towards racial equality. This deadlock led to South Africa's withdrawal of its application for membership within the Commonwealth. When Diefenbaker returned to Canada after the 1961 Heads of Government meeting, he said that he thought South Africa would one day return to the organization and that until that day, "there would always be a light at the Commonwealth window."

En expliquant sa position au sujet de l'Afrique du Sud, Mulroney parle souvent du leadership dont a fait preuve l'ancien premier ministre du Canada, John G. Diefenbaker, dans la condamnation de l'apartheid sur la scène internationale. Diefenbaker et d'autres chefs d'États de pays nouvellement indépendants d'Afrique, d'Asie et des Caraïbes dénoncent l'oppression et la ségrégation lors de la Conférence du Commonwealth de 1961. Diefenbaker joue un rôle de premier plan, d'abord en suggérant au Commonwealth d'exiger que l'Afrique du Sud dépose une nouvelle demande d'adhésion si elle devenait une république, et ensuite, que les pays membres du Commonwealth adoptent une déclaration de principe sur l'égalité raciale.

Le premier ministre de l'Afrique du Sud, Hendrik Verwoerd, refuse de prendre quelque engagement que ce soit en matière d'égalité raciale. Pour lui, cette pression constitue de l'ingérence indue dans les affaires internes de l'Afrique du Sud. Malgré tout, Diefenbaker et d'autres dirigeants ouvertement critiques de l'apartheid continuent à défendre le dossier. En 1961, l'Afrique du Sud devient une république en vertu d'un référendum dans lequel seules les personnes blanches pouvaient voter et dépose donc une nouvelle demande pour être membre du Commonwealth. Le dirigeant africain Julius Nyerere, alors premier ministre du Tanganyika (aujourd'hui la Tanzanie), résume avec éloquence pour les médias, en quelques mots, les dissensions que provoquent la situation et le risque qu'elle représente pour le Commonwealth : « Voter pour que l'Afrique du Sud devienne membre, c'est voter pour notre sortie du Commonwealth. » Lors de la conférence de 1961, les pressions croissantes pour des changements au sein du Commonwealth se heurtent à un total manque de volonté de la part de l'Afrique du Sud de faire quelque pas que ce soit vers l'égalité raciale. Cette impasse pousse l'Afrique du Sud à retirer sa demande d'adhésion au Commonwealth. De retour au Canada après la réunion des chefs de gouvernement de 1961, Diefenbaker affirme qu'il croit que l'Afrique du Sud rejoindra un jour les rangs de l'organisation et que, dans l'intervalle, la porte du Commonwealth sera toujours ouverte.



Prime Minister John G. Diefenbaker (second from left), South African Prime Minister Hendrik Verwoerd (behind him), Queen Elizabeth II and other heads of state posing for a photo at the 1961 Commonwealth Conference in London.

Le premier ministre du Canada, John G. Diefenbaker (deuxième à partir de la gauche), le premier ministre d'Afrique du Sud, Hendrik Verwoerd (derrière lui), la Reine Elizabeth II et d'autres chefs d'État posant pour une photo lors de la Conférence du Commonwealth de 1961 à Londres.



A vigil in protest of apartheid during the 1961 Commonwealth Conference, in the aftermath of the Sharpeville Massacre.

Une vigile pendant la Conférence du Commonwealth de 1961 pour protester contre l'apartheid dans la foulée du massacre de Sharpeville.

Facing opposition

Affronter l'opposition

Mulroney's position, as Canadian political scientist Linda Freeman argues, put him at odds not only with state leaders like Thatcher and President of the United States, Ronald Reagan, but also with members of his own cabinet, caucus and party, many of whom disagreed with him. Stephen Lewis expands on this point in his oral history interview:

I'm going to say something now which has not been widely said. The move to confront apartheid was primarily Mulroney's move. He was helped enormously by the appointment of Roy McMurtry as Canada's High Commissioner in London, because McMurtry chaired the Commonwealth group that had to deal with Margaret Thatcher and ultimately would deal with the apartheid government. And he had Stephen Lewis at the UN, who agreed with him entirely. Where there was disagreement was with the Ministry of External Affairs. That was really interesting to watch, because External Affairs was not comfortable with those of us who were advocating an economic boycott.



Comme l'explique Linda Freeman, politologue canadienne, la position de Mulroney le place en porte-à-faux non seulement avec des chefs d'État comme Thatcher et le président des États-Unis, Ronald Reagan, mais aussi avec des membres de son propre cabinet, de son caucus et de son parti, qui sont nombreux à ne pas partager son avis. Stephen Lewis élabore sur ce point dans son entrevue d'histoire orale :

Je vais dire quelque chose dont on n'a pas beaucoup parlé à l'époque. La décision de lutter contre l'apartheid était avant tout la décision de M. Mulroney. La nomination de Roy McMurtry au poste de haut-commissaire du Canada à Londres lui a été d'un grand secours, puisque M. McMurtry présidait le groupe du Commonwealth qui avait à traiter avec Margaret Thatcher et qui aurait en définitive à traiter avec le régime apartheid. Il pouvait aussi compter sur Stephen Lewis à l'ONU, qui était tout à fait d'accord avec lui. Là où il y avait désaccord, c'était avec le ministère des Affaires extérieures. C'était vraiment intéressant parce que les gens des Affaires extérieures n'étaient pas à l'aise avec ceux d'entre nous qui étaient en faveur d'un boycottage économique.

Roy McMurtry standing in front of Canada's High Commission in London, 1986.

Roy McMurtry devant le haut-commissariat du Canada à Londres, 1986.



Brian Mulroney (second from left), Archbishop Desmond Tutu (centre) and Jim Kirkwood (right) of the United Church of Canada discussing sanctions in the Prime Minister's office, 1984.

Brian Mulroney (deuxième à partir de la gauche), monseigneur Desmond Tutu (au centre) et Jim Kirkwood (à droite), de l'Église Unie du Canada, discutant des sanctions dans le bureau du premier ministre, 1984.

Despite vocal condemnations of apartheid, Canada had maintained trade and diplomatic relations with South Africa. The Mulroney government's imposition in 1985 of partial, non-mandatory sanctions represented an unprecedented change in this approach. At the time, the South African government's violent response to calls for change to apartheid frequently made the news. The value of the South African currency, the rand, fell dramatically, making South African markets far less attractive for foreign investment. Thousands of activists were arrested and detained without charge, and many were tortured and killed by the state's security forces. Escalating violence was also seen in neighbouring countries during this period. It was in fact South African military raids against Botswana, Zambia and Zimbabwe that led to the abrupt end of the mission of the Commonwealth Eminent Persons Group (EPG) in 1986.

The decision to establish the EPG was the compromise reached by heads of state of the Commonwealth in lieu of an agreement on comprehensive sanctions, despite Mulroney's efforts, at the 1985 meeting in Nassau in the Bahamas. The group was tasked with travelling to South Africa to report on the situation and to explore possible grounds for negotiations between the National Party and the ANC. South Africa's militarized aggressions against neighbouring countries during the visit was taken as a clear sign that the South African government was not willing to negotiate.

Malgré de fortes condamnations publiques de l'apartheid, le Canada maintient ses relations commerciales et diplomatiques avec l'Afrique du Sud. L'imposition de sanctions partielles, non obligatoires, par le gouvernement Mulroney en 1985 représente un changement sans précédent dans cette approche. À cette époque, la réponse violente du gouvernement sud-africain aux appels pour changer l'apartheid fait souvent les manchettes. La valeur de la devise sud-africaine, le rand, chute fortement, ce qui rend les marchés sud-africains beaucoup moins attirants pour les investisseurs étrangers. Des milliers de militants et de militantes sont arrêtés et détenus sans accusations, et nombre d'entre eux sont torturés et tués par les forces de sécurité de l'État. Les pays voisins connaissent aussi une escalade de violence durant cette période. En fait, ce sont les raids militaires lancés par l'Afrique du Sud contre le Botswana, la Zambie et le Zimbabwe qui mettent abruptement un terme à la mission du groupe de personnalités éminentes du Commonwealth en 1986.

La création de ce groupe est un compromis auquel parviennent les chefs d'État du Commonwealth lors de leur réunion tenue à Nassau, aux Bahamas, en 1985, à défaut de s'entendre au sujet de sanctions complètes, malgré les efforts de Mulroney. Le groupe est chargé de se rendre en Afrique du Sud pour faire état de la situation et pour explorer les bases de négociation possibles entre le Parti national et l'ANC. Les agressions militaires de l'Afrique du Sud contre les pays voisins pendant cette visite sont interprétées comme un signe évident que le gouvernement sud-africain n'a aucune volonté de négocier.



Archbishop Ted Scott, Primate of the Anglican Church of Canada (second from left), standing with other members of the Commonwealth Eminent Persons Group, London, 1986.

L'archevêque Ted Scott, primat de l'Église Anglicane du Canada (deuxième à partir de la gauche), aux côtés des autres membres du groupe de personnalités éminentes du groupe de personnalités éminentes du Commonwealth, Londres, 1986.

The EPG met with officials of the apartheid state, leaders of civil society and, on three occasions, Mandela himself, who had been transferred from Robben Island Prison to Pollsmoor Prison on the South African mainland in 1982. Their report was damning, and their conclusion unambiguous: "There is no genuine intention on the part of the South African government to dismantle apartheid." Mulroney and other strong and vocal opponents of apartheid such as the heads of the states of Zimbabwe, Zambia and India, met again at a mini-summit of the Commonwealth in London in 1986. Despite British Prime Minister Margaret Thatcher's stern opposition, some movement on sanctions was agreed upon. But resistance to sanctions both within Canada and on the international stage soon curtailed Mulroney's shift in policy. He continued to condemn apartheid on the international stage, but the concrete actions taken in 1985 and 1986 did not expand to form a policy of comprehensive mandatory sanctions.

Le groupe de personnalités éminentes rencontre des représentants du régime apartheid, des dirigeants de la société civile et, à trois occasions, Mandela lui-même, qui avait été transféré de la prison de Robben Island à celle de Pollsmoor, sur le continent, en 1982. Le rapport du groupe est accablant et sa conclusion sans équivoque : « Le gouvernement sud-africain n'a aucune véritable intention de mettre fin à l'apartheid. » Mulroney et d'autres opposants notoires à l'apartheid, comme les chefs d'État du Zimbabwe, de la Zambie et de l'Inde, se réunissent de nouveau dans un mini-sommet du Commonwealth à Londres en 1986. Malgré la farouche opposition de la première ministre britannique Margaret Thatcher, on parvient à s'entendre pour faire progresser les sanctions. Toutefois, la résistance aux sanctions, tant au Canada que sur la scène internationale, a tôt fait de freiner ce changement de politique de Mulroney. Il continue à condamner l'apartheid sur la scène internationale, mais les mesures concrètes prises en 1985 et en 1986 ne prennent pas l'ampleur voulue pour créer une politique complète de sanctions obligatoires.



Heads of state (left to right) Sir Lyndon Pindling, Robert Mugabe, Brian Mulroney, Rajiv Gandhi and Margaret Thatcher talking during a Commonwealth mini-summit in London, 1986.

De gauche à droite, les chefs d'État Sir Lyndon Pindling, Robert Mugabe, Brian Mulroney, Rajiv Gandhi et Margaret Thatcher en conversation lors d'un mini-sommet du Commonwealth à Londres, 1986.



Brian Mulroney joining hands with the presidents of Zambia (left), Zimbabwe (third from left) and Botswana (right), Zimbabwe, 1987.

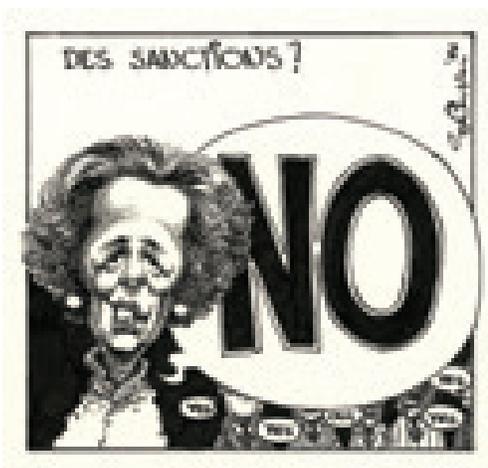
Brian Mulroney et les présidents de la Zambie (à gauche), du Zimbabwe (troisième à partir de la gauche) et du Botswana (à droite) se joignent les mains, Zimbabwe, 1987.

In 1987, Brian Mulroney was nevertheless warmly welcomed during his visit to the “frontline states,” constituting the countries bordering South Africa. The hope of Zimbabwean President Robert Mugabe, Zambian President Kenneth Kaunda and Botswanan President Ketumile Masire was that he would continue to play a leading role and champion the idea among other Western leaders of lobbying and enforcing sanctions.

Oliver R. Tambo, President of the ANC in exile, was less warmly welcomed in Ottawa by Mulroney and Clark that same year. The South African embassy in Canada had a well-oiled propaganda machine. Through overt and covert actions, the embassy propagated messages that painted the ANC as a violent revolutionary organization funded by the Soviets. In the Cold War context of the time, any association with communism raised concerns and mistrust. South African Ambassador Glenn Babb exploited this and frequently made the news in Canada to deflect criticism of his government. His defence of apartheid in South Africa at a debate held at the University of Toronto’s Hart House in 1985 raised controversy and was vehemently denounced. Leading figures of the struggle against apartheid, such as Archbishop Tutu, spoke up to counter Babb’s propaganda in different forums, from churches to legislative assemblies.

En 1987, Brian Mulroney est néanmoins accueilli chaleureusement lors de sa visite dans les « États frontaliers », soit les pays qui bordent l’Afrique du Sud. Le président Robert Mugabe du Zimbabwe, le président Kenneth Kaunda de la Zambie et le président Ketumile Masire du Botswana espèrent qu’il continuera à jouer un rôle de premier plan et à défendre l’idée, auprès des autres dirigeants occidentaux, d’exercer des pressions et d’imposer des sanctions.

Cette même année, Oliver R. Tambo, président de l’ANC en exil, est accueilli moins chaleureusement à Ottawa par Mulroney et Clark. L’appareil de propagande de l’ambassade d’Afrique du Sud au Canada est bien huilé. Par des mesures menées en secret ou à découvert, l’ambassade a propagé l’idée que l’ANC est une organisation révolutionnaire violente financée par les soviets. Dans le contexte de la Guerre froide qui prévaut à l’époque, toute association avec le communisme soulève des inquiétudes et de la méfiance. L’ambassadeur de l’Afrique du Sud, Glenn Babb, en profite et fait souvent les manchettes au Canada afin de détourner les critiques de son gouvernement. Sa défense du régime de l’apartheid sud-africain lors d’un débat tenu à la Hart House de l’Université de Toronto en 1985 soulève la controverse et est dénoncée avec véhémence. Des figures de proue de la lutte contre l’apartheid, comme l’archevêque Tutu, prennent la parole pour contrer la propagande de Babb dans différents forums, comme des églises et des assemblées législatives.



Cartoon by Quebec cartoonist Serge Chapleau depicting Margaret Thatcher saying “no” to sanctions while other Commonwealth heads of state unanimously say “yes,” 1986.

Dessin du caricaturiste québécois Serge Chapleau représentant Margaret Thatcher qui dit « non » aux sanctions, tandis que les autres chefs des pays du Commonwealth disent unanimement « oui », 1986.



South African Ambassador to Canada, Glenn Babb, Toronto, 1987.

L'ambassadeur d'Afrique du Sud au Canada, Glenn Babb, Toronto, 1987.



ANC President Oliver Tambo (left), Brian Mulroney (right) and Joe Clark (behind) talking to the media, Ottawa, 1987.

Le président de l'ANC, Oliver Tambo (à gauche), Brian Mulroney (à droite) et Joe Clark (derrière) s'adressant aux médias, Ottawa, 1987.



Archbishop and Nobel Peace Prize winner Desmond Tutu addressing the Ontario legislature to advocate for sanctions against apartheid South Africa, 1987.

L'archevêque Desmond Tutu, prix Nobel de la paix, s'adressant à l'Assemblée législative de l'Ontario pour défendre l'idée de sanctions contre le régime de l'apartheid en Afrique du Sud, 1987.

Shortly after Mulroney's visit to the frontline states, Secretary of State for External Affairs Joe Clark visited South Africa at the invitation of his South African counterpart, Roelof Frederik Botha, who was known simply as "Pik" Botha. The surprising ten-hour visit happened shortly before the 1987 Commonwealth Heads of State meeting in Vancouver, where sanctions were expected to be, yet again, a divisive matter. In his interview, Clark recalls an anecdote telling of the tensions and divergent perspectives towards South Africa at the time:

What occurred to me was that Mrs. Thatcher, who was very skillful and had authority in the Commonwealth, could have chosen to come to Vancouver by way of Pretoria and say, as Pik Botha had said to me, "You've not been there, you don't know what's going on. I've just been there. We don't want to stop the internal progress that is already going on." I thought the only way I could counter that, as the foreign minister of the host country, was to go myself to South Africa and get some sense as to where things now stand. So off I went to meet Pik Botha in Pretoria and before going I said, "Look Pik, you had invited me to come, I'm coming. Thank you." And he couldn't say no, although on the way down, we were flying a relatively small Canadian aircraft that couldn't make the whole trip all at once. I remember stopping in Ghana on one of our first stops and our High Commissioner came out to the aircraft and she had a telegram from Pik Botha saying, "If you're coming down here to cause trouble just turn around and go home."

Peu après la visite de Mulroney aux États frontaliers, le secrétaire d'État aux Affaires extérieures, Joe Clark, se rend en Afrique du Sud à l'invitation de son homologue sud-africain, Roelof Frederik Botha, qu'on appelait simplement « Pik » Botha. Cette surprenante visite d'une dizaine d'heures a eu lieu peu avant la réunion des chefs d'État du Commonwealth de 1987 à Vancouver, où l'on s'attendait à ce que la question des sanctions soit encore une fois un sujet de dissension. Dans son entrevue, Clark rappelle une anecdote qui illustre bien les tensions et les points de vue divergents au sujet de l'Afrique du Sud à l'époque :

Je me suis rendu compte que M^{me} Thatcher, qui était très habile et avait de l'autorité au sein du Commonwealth, aurait pu décider de se rendre à Vancouver en passant par Pretoria et dire, comme Pik Botha me l'avait dit : « Vous n'y êtes pas allé, vous ne savez pas ce qui se passe là-bas. Moi, je viens d'y aller. Nous ne voulons pas stopper le progrès interne qui est déjà en cours. » Je me suis dit que le seul moyen pour moi de contrer cette tactique, en tant que ministre des Affaires extérieures du pays hôte, c'était de me rendre moi-même en Afrique du Sud pour me faire une idée de l'état actuel de la situation. Alors j'ai décidé d'aller rencontrer Pik Botha à Pretoria. Je l'ai donc appelé avant de partir en lui disant : « Écoutez, Pik, vous m'avez invité, et je m'en viens. Merci. » Il ne pouvait pas refuser, mais l'avion que nous avons pris pour nous rendre là-bas était un appareil canadien relativement petit qui ne pouvait pas faire le trajet sans escale. Je me souviens que nous nous sommes arrêtés au Ghana pour l'une de nos premières escales et notre haute-commissaire est venue dans l'avion nous remettre un télégramme de Pik Botha qui disait : « Si vous venez ici pour semer le trouble, retournez chez vous. »

Despite dwindling concrete actions and the maintenance of diplomatic relations – which other states such as Sweden cut in the face of escalating violence and repression – Canada continued to be perceived as a country with a leading role in the international condemnation of apartheid. When Mandela visited Canada for the first time in June 1990, he commended Canada for its support against apartheid. During this first visit, he asked the Canadian government to refrain from lifting sanctions too soon, before democracy was in sight. Symbolically, it was important that those in South Africa who resisted democratic change understood that international pressure would be maintained, that the world was still paying attention and expecting significant

Malgré l'affaiblissement des mesures concrètes et le maintien des relations diplomatiques (que d'autres États comme la Suède avaient rompues en raison de l'escalade de la violence et la répression), le Canada garde la réputation d'être le fer de lance de la condamnation internationale de l'apartheid. Quand Mandela s'y rend pour la première fois en 1990, il salue le Canada pour son appui dans la lutte contre l'apartheid. Lors de cette première visite, il demande au gouvernement canadien de s'abstenir de lever les sanctions trop tôt, avant que la démocratie ne soit en vue. Symboliquement, il était important que ceux et celles qui s'opposaient au changement démocratique en Afrique du Sud comprennent que la pression



Former Prime Minister and Secretary of State for External Affairs Joe Clark during an oral history interview with the CMHR, Ottawa, 2016.

L'ancien premier ministre et secrétaire d'État aux Affaires étrangères, Joe Clark, pendant une entrevue d'histoire orale avec le MCDP, Ottawa, 2016.

change. He made this clear in his address to a joint session of the House of Commons and the Senate in Ottawa on June 18, 1990:

The progress achieved, including the unbanning of the ANC and other organizations, the release of some political prisoners and the lifting of the state of emergency over the greater part of our country, should not lead us to believe that fundamental and irreversible change has taken place, leading to the emancipation of our people. The fact of the matter is that the apartheid system is still in place. The state's instruments of repression, in particular the police, continue to kill and maim the opponents of this system, in defence of an apartheid law and order. Many among our white compatriots are forming themselves into commando groups, with the stated aim of physically liquidating the leaders and members of the ANC. They are joined by similarly armed Black vigilante groups, which are ready and willing to serve their white paymasters.... It is in this context that we have raised and emphasized the importance of maintaining sanctions. Sanctions were imposed to help us end the apartheid system. In the light of what we have, it is only logical that we must continue to apply this form of pressure against the apartheid system. Any move at this stage towards lifting or relaxing international pressure would create the situation in which white South Africa would feel comfortable with the minimal changes that have taken place and once more regress into their earlier position where they felt that pressure had not reached sufficient strength to oblige them to move forward.

internationale allait être maintenue, que le monde demeurerait vigilant et s'attendait à des changements substantiels. Il l'a clairement expliqué dans son discours lors d'une séance conjointe de la Chambre des communes et du Sénat à Ottawa, le 18 juin 1990 :

Les gains réalisés, comme la levée de l'interdiction de l'ANC et d'autres organisations, la libération de certains prisonniers politiques et la fin de l'état d'urgence dans la plus grande partie du pays, ne doivent pas nous faire croire qu'un changement fondamental et irréversible s'est produit et qu'il va mener à l'émancipation de notre peuple. Le fait est que l'apartheid est toujours en place. Les instruments de répression de l'État, notamment la police, continuent à tuer et à estropier les opposants à ce système, pour défendre la loi et l'ordre de l'apartheid. Un grand nombre de nos compatriotes blancs forment des commandos, dans le but avoué de liquider physiquement les dirigeants et les membres de l'ANC. Des groupes armés semblables, composés de justiciers noirs, se joignent à eux, prêts à servir leurs patrons blancs. [...] C'est dans ce contexte que nous avons soulevé l'importance de maintenir les sanctions et que nous insistons sur ce point. Les sanctions ont été imposées pour nous aider à mettre un terme au régime apartheid. À la lumière de la situation actuelle, il va de soi qu'il faut continuer à appliquer cette forme de pression contre le régime apartheid. Tout geste pour enlever ou réduire la pression internationale à cette étape-ci entraînerait une situation où la population blanche de l'Afrique du Sud se contenterait des changements minimaux qui sont survenus et reprendrait sa position précédente, avec le sentiment que la pression n'est pas suffisante pour l'obliger à poursuivre sur la voie du changement.

Apartheid and diplomacy

The British Foreign Office has been criticised for its handling of the visit to South Africa of Joe Clark, the Canadian Minister of Foreign Affairs. The criticism is based on the fact that Clark's visit to South Africa was seen as a gesture of goodwill towards the apartheid regime, and that the visit was seen as a sign of British support for the apartheid regime. The criticism is based on the fact that Clark's visit to South Africa was seen as a gesture of goodwill towards the apartheid regime, and that the visit was seen as a sign of British support for the apartheid regime.

of Johannesburg, writing in *London*. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987.

Belgium and the apartheid regime. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987.



Joe Clark, the Canadian Minister of Foreign Affairs, with his South African counterpart, 'Pik' Botha, during Clark's visit to Pretoria, 1987.

The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987.

The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987.

The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987.

some South African products, notably clothing and shoes, in the past year. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987.

The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987.

The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987.

WITH AFRICA

A strike at a nation's heart

When a quarter of a million South African workers went on strike last week, it was a blow to the apartheid regime. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987.



A group of South African workers on strike, wearing white hard hats, during the 1987 strike.

The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987.

The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987. The article was published in the *London* on 10 October 1987.

Maclean's article with photo of Joe Clark and his South African counterpart, "Pik" Botha, during Clark's visit in Pretoria, 1987.

Un article de Maclean's avec la photo de Joe Clark et de son homologue sud-africain, « Pik » Botha, lors de la visite de Clark à Pretoria, 1987.

While the United States lifted the sanctions imposed through congressional veto in 1991, Canada maintained sanctions until September 1993, at the direct request of Mandela. Canadians' respect for him, after many reservations had been expressed about the "revolutionary, communist ANC," grew exponentially over the years of democratic transition and the five years of Mandela's presidency.

Les États-Unis lèvent les sanctions imposées en vertu d'un veto du Congrès en 1991, mais le Canada maintient les sanctions jusqu'en septembre 1993, à la demande expresse de Mandela. Après que de grandes réserves aient été exprimées au sujet de « l'ANC révolutionnaire et communiste », le respect des Canadiens et des Canadiennes pour Mandela prend une ampleur exponentielle pendant les années de transition vers la démocratie et les cinq années de sa présidence.



Halifax Herald 1990 cartoon by Bruce MacKinnon depicting Mandela and Margaret Thatcher.

Caricature de Bruce Mackinnon parue dans le Halifax Herald en 1990 et représentant Mandela qui demande en chantant à Margaret Thatcher de se réveiller parce qu'il a quelque chose à lui dire.

Honouring Mandela

Honorer Mandela

On February 2, 1990, South African President F. W. de Klerk unbanned the ANC in a historic speech that announced change in South Africa. On February 11, Mandela was released from Victor Verster Prison, where he had been transferred in 1988 from Pollsmoor Prison. He was issued his first South African passport eight days later. He met with the executive committee of the ANC in Lusaka, Zambia, in March and flew to Sweden to meet its president-in-exile – an old friend called Oliver R. Tambo with whom he had founded the first Black-owned law firm in South Africa in 1952. Mandela embarked on a tour of six African countries in May, and the following month, he departed for a six-week tour with stops in Africa, Europe and North America. When he left South Africa, the state of emergency declared to repress growing social opposition to the regime in 1986 had yet to be lifted by de Klerk's government.

Mandela first visited Canada in June 1990 with his wife Winnie Madikizela-Mandela, only four months after his release from prison. During this three-day visit, he drew crowds of tens of thousands of people in Toronto, Ottawa and Montréal. The brief stop in Montréal was added to his itinerary at the last minute. Despite the short notice, a crowd of 20,000 gathered to hear him in the Champ de Mars park near City Hall. The powerful words from his address at a joint session in Parliament the day before still resonated in the minds of many in attendance:

We are made better human beings by the fact that you have reached out from across the seas to say that we too, the rebels, the fugitives, the prisoners, deserve to be heard.

Le 2 février 1990, le président sud-africain F. W. de Klerk lève l'interdiction qui pesait sur l'ANC dans un discours historique annonciateur de changement en Afrique du Sud. Le 11 février, Mandela sort de la prison Victor Verster, où il avait été transféré en 1988 après sa détention à la prison Pollsmoor. Il reçoit son premier passeport sud-africain huit jours plus tard. En mars, il rencontre le comité exécutif de l'ANC à Lusaka, en Zambie, puis se rend en Suède pour rencontrer le président de l'ANC en exil, Oliver R. Tambo, vieil ami avec qui il avait fondé, en 1952, le premier cabinet d'avocats appartenant à des personnes noires en Afrique du Sud. En mai, Mandela s'engage dans une tournée de six pays africains et, le mois suivant, dans une tournée de six semaines qui le mène à divers endroits en Afrique, en Europe et en Amérique du Nord. Lorsque Mandela quitte l'Afrique du Sud, le gouvernement de de Klerk n'a pas encore levé l'état d'urgence déclaré en 1986 pour réprimer l'opposition sociale croissante au régime.

Mandela se rend pour la première fois au Canada en 1990, quatre mois seulement après sa libération, avec sa femme Winnie Madikizela-Mandela. Pendant cette visite de trois jours, il attire des foules de dizaines de milliers de personnes à Toronto, à Ottawa et à Montréal. Le bref passage à Montréal est ajouté à la dernière minute à son itinéraire. Malgré cela, une foule de 20 000 personnes se rassemble au Champ-de-Mars, près de l'Hôtel de ville, pour l'entendre. Les paroles éloquentes qu'il avait prononcées la veille à une séance conjointe au Parlement résonnent encore dans l'esprit de nombre d'entre elles :

Nous sommes de meilleurs êtres humains parce que vous nous avez tendu la main au-delà des mers pour nous dire que nous aussi – rebelles, fugitifs, prisonniers que nous étions – nous méritons d'être écoutés.



Mandela delivering a speech during his visit to Montréal, 1990. Front row (left to right): Joe Clark, former Montréal Mayor Jean Doré, Thabo Mbeki and Winnie Madikizela-Mandela. Standing behind them are poet Gilles Vigneault and several other artists.

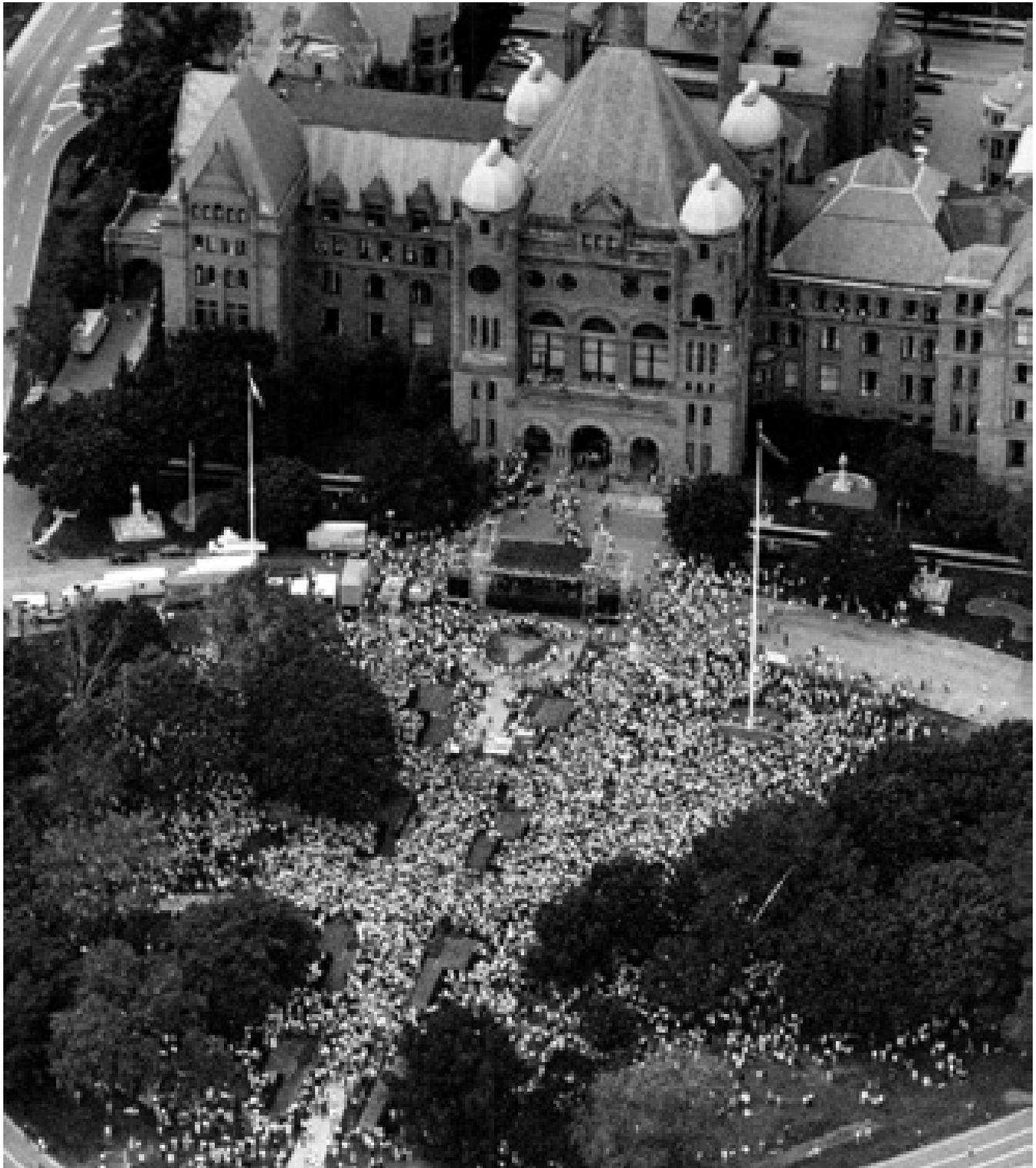
Mandela prononçant un discours lors de sa visite à Montréal, 1990. Au premier rang (de gauche à droite) : Joe Clark, l'ancien maire de Montréal Jean Doré, Thabo Mbeki et Winnie Madikizela-Mandela. Derrière eux, le poète Gilles Vigneault et plusieurs autres artistes québécois.

Montrealers broke out in cheers and applause as he said these words:

We are here today precisely because men and women of conscience the world over, including yourselves, and other cities such as this city and province, supported and continue to support our struggle for democracy, social justice and peace. Even while we were in prison, we came to know this city as the home of the struggle against apartheid. A friend of our people, an enemy of racist tyranny and a source of strength to us. Because the position you took served as assurance to all our people that nobody could deny us freedom.

La foule montréalaise explose en applaudissements lorsqu'il déclare :

Nous sommes ici aujourd'hui justement parce que, partout dans le monde, des hommes et des femmes de conscience, y compris vous, ici et dans d'autres villes comme celle-ci et d'autres provinces, nous ont soutenus, et continuent de nous soutenir, dans notre lutte pour la démocratie, la justice sociale et la paix. Même en prison, nous avons appris que cette ville était le foyer de la lutte contre l'apartheid, une amie de notre peuple, une ennemie de la tyrannie raciste et une source où puiser des forces. Car la position que vous avez adoptée donnait l'assurance à tout notre peuple que personne ne pourrait nous refuser la liberté.



Crowd of 30,000 gathering on the front lawn of the legislature in Toronto to hear Mandela, 1990.

Une foule de 30 000 personnes rassemblée devant l'édifice de l'Assemblée législative à Toronto pour entendre Mandela, 1990.

In total, Mandela visited Canada three times. On each visit, he graciously praised Canada for its role in the struggle against apartheid. Canadians' respect and admiration for him grew, as did that of people around the world.

In September 1998, Nelson Mandela became the first foreign leader to be appointed an Honorary Companion of the Order of Canada. Before his address to Parliament during this visit, Mandela was presented with a Métis sash by Métis Senator John B. Boucher. The following day, he was greeted by a joyous crowd of 40,000 schoolchildren from the Greater Toronto Area at the SkyDome (known today as the Rogers Centre) for the launch of the Canadian chapter of the Nelson Mandela Children's Fund. Mandela established the organization to fund projects helping South African children and youth. He dedicated one third of his salary to the organization during his presidential term.

En tout, Mandela se rend trois fois au Canada. Chaque fois, il fait gracieusement l'éloge du Canada pour son rôle dans la lutte contre l'apartheid. Le respect et l'admiration que lui vouent les Canadiens et les Canadiennes s'intensifient, comme c'est le cas partout dans le monde.

En septembre 1998, Nelson Mandela devient le premier chef d'État étranger à être fait compagnon de l'Ordre du Canada. Avant son allocution au Parlement à l'occasion de cette visite, il reçoit du sénateur métis John B. Boucher une ceinture fléchée. Le lendemain, il est accueilli par une joyeuse foule de 40 000 élèves de la région du Grand Toronto au SkyDome (aujourd'hui le Centre Rogers) à l'occasion du lancement de la section canadienne du Fonds pour les enfants Nelson Mandela. Mandela crée ce fonds dans le but de financer des projets qui viennent en aide aux enfants et aux jeunes d'Afrique du Sud. Pendant son mandat à la présidence, il verse le tiers de son salaire dans ce fonds.



Joe Clark and Winnie Madikizela-Mandela marching with a crowd of supporters in the streets of Toronto on the occasion of Mandela's first visit to Canada, 1990.

Joe Clark et Winnie Madikizela-Mandela marchant au milieu d'une foule de partisans et de partisanses dans les rues de Toronto lors de la première visite de Mandela au Canada, en 1990.

Mandela shaking hands with Governor General Roméo LeBlanc (right) as he receives the Order of Canada. Prime Minister Jean Chrétien stands to his left applauding, Ottawa, 1998.

Mandela donnant la main au gouverneur général Roméo LeBlanc (à droite) lorsqu'il reçoit l'Ordre du Canada. Le premier ministre Jean Chrétien se tient à sa gauche, l'applaudissant, Ottawa, 1998.



Mandela and his wife Graça Machel arriving at the SkyDome where 40,000 students gathered to celebrate his visit, 1998, Toronto.

Mandela et sa femme Graça Machel arrivent au SkyDome où sont rassemblés 40 000 élèves pour célébrer sa visite, 1998, Toronto.



Mandela wearing a Métis sash before he addresses a joint session of Parliament, Ottawa, 1998.

Mandela portant une ceinture fléchée métisse avant son allocution lors d'une séance conjointe au Parlement, Ottawa, 1998.

Both Mandela and Graça Machel, the woman he married following his divorce from Winnie Madikizela-Mandela in 1996, were recognized with honorary doctoral degrees in 2001 by Ryerson University in Toronto for their work advocating for the rights of children. Mandela and Machel married in 1998 on his 80th birthday. Machel is a human rights activist in her own right, a politician and former education minister in her country of origin, Mozambique. She is the lead expert and author of the groundbreaking 1996 United Nations report "The Impact of Armed Conflict on Children." In his acceptance speech of the honorary degree Mandela spoke of his respect and admiration for her with the intelligent humour that he became known for:

On a very personal level, to be accorded that honour together with a woman who occupies a special place in my life and an even more special one in my esteem, makes of this a uniquely privileged and appreciated occasion. I should add that it is my experience that the woman I am referring to so often steals my thunder and outperforms me that I must thank the University most sincerely for on this one occasion suggesting to her that I may be her equal! This is, apart from all other dimensions, a very important contribution to bringing equality to our marriage.

En 2001, Mandela et Graça Machel, la femme qu'il a épousée après avoir divorcé de Winnie Madikizela-Mandela en 1996, reçoivent tous deux un doctorat honorifique de l'Université Ryerson, de Toronto, pour souligner l'œuvre qu'ils accomplissent pour les droits des enfants. Mandela et Machel s'étaient mariés en 1998, le jour de son 80^e anniversaire. Machel est elle-même une militante des droits de la personne, une politicienne et ancienne ministre de l'Éducation dans son pays d'origine, le Mozambique. Elle est l'experte principale et l'auteure du percutant rapport intitulé « Impact des conflits armés sur les enfants », publié en 1996 par l'ONU. Dans le discours de remerciement qu'il prononce en recevant ce doctorat honorifique, Mandela parle du respect et de l'admiration qu'il a pour elle avec l'humour fin qu'on lui connaît :

Sur un plan très personnel, c'est un moment encore plus marquant et inoubliable pour moi puisque je reçois cet honneur avec une femme qui occupe une place si particulière dans ma vie, et une place encore plus particulière dans mon estime. Je dois ajouter que j'ai pu constater que la femme dont je parle me vole la vedette et me surpasse si souvent que je dois sincèrement remercier l'Université de laisser entendre, pour une fois, que je puisse être son égal! En plus de toutes les autres dimensions, c'est là une très grande contribution à l'égalité dans notre mariage.



Mandela and his wife Graça Machel receiving honorary degrees from Ryerson University, 2001, Toronto.

Mandela et sa femme Graça Machel recevant chacun un doctorat honorifique de l'Université Ryerson, Toronto, 2001.

In 2001, a motion was put forth by Liberal Member of Parliament John McCallum to give Mandela an honorary Canadian citizenship because of his exceptional merit. Only one parliamentarian voted against it, invoking old accusations of terrorism and communism. At the time, Mandela was the first living person to be given this honour. In his address to Parliament, he spoke of its great personal and political significance:

For the greater part of my life the government of my country of birth did not regard or treat me as a citizen. In fact, the main energies of the state apparatuses of my country were directed towards stripping those like me, the majority of the population, from any vestiges of citizenship. We mention those facts not in rancour, but in celebration of how we have progressed as a country and in the world. For here today, we are being honoured with the citizenship of another country, while our own country in the meantime has proudly taken her place amongst the democracies of the world.

On the occasion of this last visit, he and Graça Machel again took the time to meet with Canadian children by attending a ceremony to rename a school Nelson Mandela Park Public School in Toronto.

En 2001, le député libéral John McCallum propose une motion visant à faire de Mandela un citoyen honoraire du Canada en raison de son mérite exceptionnel. Un seul parlementaire s'y oppose, invoquant les anciennes accusations de terrorisme et de communisme. À ce moment-là, Mandela est la première personne toujours en vie à recevoir cet honneur. Dans son allocution au Parlement, il parle de la grande importance que revêt cet honneur pour lui, tant sur le plan personnel que politique :

Pendant la plus grande partie de ma vie, le gouvernement de mon pays d'origine ne m'a pas considéré ni traité comme un citoyen. En fait, dans mon pays, l'appareil d'État mettait le gros de ses énergies à dépouiller les gens comme moi, la majorité de la population, de toute trace de citoyenneté. Je le mentionne non par rancœur, mais pour célébrer tout le progrès accompli en tant que pays, et dans le monde, puisqu'ici, aujourd'hui, je reçois la citoyenneté d'un autre pays, et que mon propre pays a maintenant pris fièrement sa place parmi les démocraties du monde.

Lors de sa dernière visite au Canada, en compagnie de Graça Machel, Mandela prend encore une fois le temps de rencontrer des enfants canadiens en assistant à une cérémonie pour rebaptiser une école à son nom, la Nelson Mandela Park Public School, à Toronto.



That this House, recognizing the great moral leadership provided by Nelson Mandela to South Africa and to all humanity, agree that he be declared an honorary citizen of Canada.

Adopted by the Senate of Canada on Thursday, June 14, 2001

That this House, recognizing the great moral leadership provided by Nelson Mandela to South Africa and to all humanity, agree that he be declared an honorary citizen of Canada.

Adopted by the House of Commons of Canada on Thursday, June 14, 2001

Nelson Rolihlahla Mandela

Honorary Citizen of Canada

Citoyen d'honneur du Canada



Mandela holding his honorary citizenship certificate, Ottawa, 2001.

Mandela tenant son certificat de citoyenneté honoraire, Ottawa, 2001.



Mandela and Graça Machel applauding during a ceremony for the renaming of a school as the Nelson Mandela Park Public School, 2001, Toronto.

Mandela et Graça Machel applaudissant pendant une cérémonie pour rebaptiser une école à son nom, la Nelson Mandela Park Public School, Toronto, 2001.



Mandela and Prime Minister Jean Chrétien standing in front of Parliament with two RCMP officers, 2001, Ottawa.

Mandela et le premier ministre Jean Chrétien devant le Parlement en compagnie de membres de la GRC, Ottawa, 2001.

The role played by Canada and, in particular, by state leaders like Brian Mulroney continues to be recognized. Two years after Mandela passed away in December 2013, Mulroney was honoured with the Order of the Companions of Oliver R. Tambo. This recognition is awarded to eminent foreign nationals for “friendship shown to South Africa.” It was awarded to Mulroney in recognition for his “exceptional contribution to the liberation movement.” When he spoke at the Museum’s gala in 2018, Mulroney, in turn, recognized the contributions of others like Diefenbaker, Clark and Lewis. Woven together, their personal accounts paint a unique picture of the ways in which the Canadian state engaged internationally on the issue of apartheid. They show that those who wished to see Canada take a leading role and concrete steps, often faced obstacles both at home and abroad.

On reconnaît encore aujourd’hui le rôle qu’a joué le Canada, et surtout des chefs d’État comme Brian Mulroney. Deux ans après le décès de Mandela en décembre 2013, Mulroney a été honoré de l’Ordre des Compagnons d’Oliver R. Tambo. Cet honneur est décerné à d’éminents étrangers pour l’amitié démontrée envers l’Afrique du Sud. On l’a remis à Mulroney en reconnaissance de son exceptionnelle contribution au mouvement de libération. Lorsqu’il a pris la parole à l’occasion du gala organisé au Musée en 2018, Mulroney a à son tour souligné l’apport d’autres personnes, comme Diefenbaker, Clark et Lewis. Ensemble, leurs récits personnels brossent un portrait unique de la façon dont l’État canadien s’est engagé sur la scène internationale à l’égard de la question de l’apartheid. Ils montrent que ceux et celles qui souhaitaient voir le Canada jouer un rôle de premier plan et prendre des mesures concrètes ont souvent dû surmonter des obstacles, tant au pays qu’à l’étranger.

Thousands of people marching in the streets of Toronto to protest apartheid in South Africa, 1986.

Des milliers de personnes manifestant dans les rues de Toronto pour protester contre l'apartheid en Afrique du Sud, 1986.





3

**Anti-apartheid
activism in
Canada**

**Militantisme
anti-apartheid
au Canada**

Author / Auteure :
Isabelle Masson

While anti-apartheid movements in the United Kingdom, United States and Scandinavian countries have received much attention, less is known about Canadians' involvement in grassroots campaigns. The Canadian Museum for Human Rights (CMHR) sought out the voices and perspectives of Canadians who became involved in the struggle against apartheid. All of the people cited were interviewed specifically for the exhibition, with the exception of Renate Pratt and Archbishop Ted Scott, who both passed away prior to the exhibition's development.¹ Most of these interviews are part of the CMHR's growing collection of oral histories. By preserving these stories, the Museum can enhance our understanding of Canadians' roles in struggles for human rights.

Bien que les mouvements anti-apartheid au Royaume-Uni, aux États-Unis et dans les pays scandinaves aient reçu beaucoup d'attention, on en sait moins sur la participation des Canadiennes et des Canadiens au militantisme contre l'apartheid. Le Musée canadien pour les droits de la personne (MCDP) a recueilli les témoignages de plusieurs personnes qui se sont activement impliquées au Canada. Toutes les personnes citées ont été interviewées pour l'exposition, sauf Renate Pratt et l'archevêque Ted Scott, décédés avant que ces recherches ne soient entreprises pour l'exposition¹. La plupart de ces entrevues font partie de la collection grandissante d'histoires orales du MCDP. En préservant ces histoires, le Musée peut améliorer notre compréhension du rôle des Canadiens et des Canadiennes dans les luttes pour les droits de la personne.



Aziz Salmone Fall during an oral history interview with the CMHR, Montréal, 2015.

Aziz Salmone Fall pendant une entrevue d'histoire orale avec le MCDP, Montréal, 2015.

Women's agency

Les femmes au cœur de l'action

Although women were highly involved in the solidarity movement against apartheid, their agency has not received the same attention as that of men. Gwendolyn Schulman, one Montréal interviewee who became actively involved when she was a student at McGill University, notes:

I think that women did an incredible amount of the work but were rarely the ones that were the face of the movement. The assumption was that the men were the ones that were leading the struggle. But in retrospect, I feel like that was not necessarily a correct reflection of the minds and the muscles behind the movement.



Bien que les femmes se soient beaucoup impliquées dans le mouvement de solidarité contre l'apartheid, leurs contributions n'ont pas reçu la même attention que celles des hommes. Gwendolyn Schulman, l'une des femmes interviewées à Montréal, qui s'était engagée activement dans la lutte quand elle était étudiante à l'Université McGill, fait remarquer :

Je pense que les femmes ont accompli une immense part du travail, mais qu'elles étaient rarement celles qui personnifiaient le mouvement. On a donc cru que c'était les hommes qui menaient la lutte mais, en rétrospective, j'ai l'impression que cela ne reflète pas nécessairement les rouages du mouvement.

Renate Pratt in her office when she was the Coordinator of the Taskforce on Churches and Corporate Responsibility, Toronto, 1976.

Renate Pratt dans son bureau alors qu'elle était coordonnatrice du Taskforce on Churches and Corporate Responsibility, Toronto, 1976.

Many women led the way in turning Canadians' attention to apartheid in the 1970s and 1980s. Renate Pratt, who headed the Taskforce on Churches and Corporate Responsibility, stirred the Young Women's Christian Association (YWCA) towards a more active role in the movement:

I was elected to the board of directors of the YWCA of Canada as somebody who had African experience, and even rose to be vice-president in the organization.... And I was able to gather around me like-minded women who felt – and staff who felt – it was important to move the YWCA a step further in more explicit support for Black liberation in South Africa.

With Pratt's help, the YWCA published the report "Investment in Oppression" in 1973, in collaboration with the Anglican Church of Canada. Pratt's early work paved the way for the activism that burgeoned in cities across the country in the 1980s. In 1999, Archbishop Desmond Tutu acknowledged this when he autographed Pratt's book *In Good Faith: Churches Against Apartheid* in 1999 and wrote: "Thanks for your support. We won! God bless you."

Anne Mitchell also assumed a leadership role in the movement during this period as the founding director of the Canadian chapter of the International Defence and Aid Fund (IDAF), known as the International Defence and Aid Fund for Southern Africa (IDAFSA) in Canada.

De nombreuses femmes ont ouvert la voie en attirant l'attention de la population canadienne sur l'apartheid dans les années 1970 et 1980. Renate Pratt, qui dirigeait le Taskforce on Churches and Corporate Responsibility (groupe de travail sur la responsabilité des Églises et des entreprises), a incité la Young Women's Christian Association (YWCA) à jouer un rôle plus actif dans le mouvement :

J'ai été élue au conseil d'administration de la YWCA du Canada parce que j'avais une certaine expérience de l'Afrique; je suis même devenue vice-présidente de l'organisation. [...] Et j'ai pu réunir autour de moi des femmes – et des membres du personnel – qui avaient les mêmes idées et le sentiment qu'il fallait que la YWCA aille plus loin dans son action et appuie plus explicitement la libération des personnes noires en Afrique du Sud.

Avec l'aide de Renate Pratt, le YWCA a publié le rapport « Investment in Oppression » en 1973, en collaboration avec l'Église anglicane du Canada. Ces premiers travaux de Renate Pratt ont pavé la voie au militantisme qui a éclos dans les villes à travers le pays dans les années 1980. L'archevêque Desmond Tutu le souligne lorsqu'il autographie le livre de Pratt intitulé *In Good Faith: Churches Against Apartheid* en 1999 avec ces mots : « Merci de votre soutien. Nous avons gagné! Que Dieu vous bénisse. »

Anne Mitchell a également joué un rôle de premier plan dans le mouvement durant cette période en tant que directrice fondatrice de la section canadienne de l'International Defence and Aid Fund (Fonds international de défense et d'aide, ou IDAF), connu sous le nom de Fonds international de défense et d'aide pour l'Afrique australe, au Canada.



Anne Mitchell presenting Secretary of State Joe Clark with a framed image of one of apartheid's political prisoners, Ottawa, 1988.

Anne Mitchell présentant au secrétaire d'État Joe Clark une image encadrée de l'une des prisonnières politiques de l'apartheid, Ottawa, 1988.

IDAF was founded to pay for the legal defence of those accused in the 1956-1961 Treason Trial in South Africa. Mandela was among these defendants. When IDAF was banned by the apartheid state, its headquarters relocated to London, England, where it continued to operate in secret. The organization paid for the legal defence of apartheid's political prisoners and provided financial support to their families.

IDAF funds were channelled to the families of political prisoners through an underground network of letter writers. Letter writers were often recruited under the guise of church activities and were given the name and address of a political prisoner's family member to contact. IDAF funds were then sent to South Africa through personal correspondence. Letter writers were instructed not to discuss political matters in order to avoid the suspicion of the apartheid state.

L'IDAF a été fondé pour payer les frais juridiques des personnes accusées dans le procès de la trahison qui s'est déroulé en Afrique du Sud de 1956 à 1961. Mandela figurait parmi elles. Quand l'IDAF a été interdit par l'État de l'apartheid, l'organisation a déménagé son siège social à Londres, au Royaume-Uni, d'où elle a continué son œuvre en secret. L'organisation payait les frais juridiques de prisonniers politiques de l'apartheid et fournissait une aide financière à leur famille.

Cette aide financière était acheminée aux familles des prisonniers politiques au moyen d'un réseau clandestin de correspondantes et correspondants. Ces volontaires étaient souvent recrutés sous prétexte d'activités religieuses; on leur remettait le nom et l'adresse d'un membre de la famille d'un prisonnier politique à qui ils devaient écrire. Des fonds étaient ainsi envoyés en Afrique du Sud dans la correspondance personnelle. On demandait aux personnes qui écrivaient les lettres d'éviter de parler de politique afin de ne pas éveiller les soupçons de l'État de l'apartheid.

There were letter writers in many countries around the world, including Canada. Canadian women were at the heart of this secret network. In Ottawa, Barbara Evans acted as a recruiter and coordinator of Canadian letter writers:

This was all done under a pseudonym or two pseudonyms. I suppose it's the old cell system really, which has always been used by underground movements. I, with my husband, managed this for four or five years. We dispersed the money orders across the country to the various letter writers who then sent them to the ultimate destination. The letters received – acknowledging receipt of the money – came back to us and we were able to follow the stories of these families.

Il y avait des volontaires dans de nombreux pays, y compris au Canada, pour écrire ces lettres. Les femmes étaient au cœur de ce réseau clandestin au Canada. À Ottawa, Barbara Evans recrutait des Canadiens et des Canadiennes pour écrire ces lettres et coordonnait leur travail :

Tout cela était fait sous un faux nom, en utilisant un pseudonyme ou deux. J'imagine que c'est le bon vieux système cellulaire, que les mouvements clandestins ont toujours utilisé. Avec mon mari, j'ai géré ce travail pendant quatre ou cinq ans. Nous envoyions les mandats-poste aux diverses personnes qui écrivaient des lettres partout au pays, et elles les envoyaient ensuite au destinataire final. Les lettres reçues – servant d'accusés de réception des fonds – nous revenaient et nous pouvions suivre l'histoire de ces familles.



Barbara Evans and her husband Paul, standing in front of the Parliament Buildings, Ottawa, 1986.

Barbara Evans et son mari Paul, devant les édifices du Parlement, Ottawa, 1986.

Letter writers could maintain correspondence for years with different family members of prisoners, sharing stories of their own lives and thus creating personal ties in the process. Most often, women wrote the letters. They found themselves writing to other women: the wives, mothers and sisters of political prisoners. Lynda Muir, a Canadian IDAF correspondent based in Ottawa, corresponded with two South African women, sharing photos of their children growing up over the years. In her interview, she recalls sending a doll representing an Indigenous child as a birthday gift for the daughter of one of her correspondents because it was the only doll that she could find that did not represent a white child.

Muir exchanged letters with Julia Ramashamola, the mother of Theresa Ramashamola, who was the only woman among the group of political prisoners known internationally as the “Sharpeville Six”:

I almost always had the same clerk, and she was the one who said, “You’re very kind to your people over there, aren’t you?” She thought this was family that I was sending money to. I’d get the money order and I’d get the little flimsy receipt, and I’d come home and I’d write my letters, one to each of the correspondents, and I’d respond to what they said in their previous letters. And I’d share news of my family, send photos of the boys, and just write as you would to a distant friend, you know? And they would report on specific problems or specific needs. I think maybe two or three times a year, they were allowed to get a bit of extra money, in order to go – to travel – to where the prison was and visit them in the prison. I’d facilitate that. And then they might come back from the prison with a request, like, “Theresa very much wants a radio,” and so I would facilitate that.

Les gens qui écrivaient ces lettres pouvaient entretenir une correspondance pendant des années avec les membres de la famille des prisonniers, parlant de leur propre vie et créant ainsi des liens personnels. Le plus souvent, des femmes rédigeaient les lettres. Elles écrivaient à d’autres femmes : l’épouse, la mère, la sœur d’un prisonnier politique. Lynda Muir, une Canadienne qui participait au réseau de l’IDAF à Ottawa, correspondait avec deux Sud-Africaines; elles s’envoyaient des photos de leurs enfants qui grandissaient au fil des années. Dans son entrevue, elle raconte qu’elle avait envoyé une poupée représentant un enfant autochtone comme cadeau d’anniversaire pour la fille d’une de ses correspondantes; c’était la seule poupée qu’elle avait trouvée qui ne représentait pas un enfant blanc.

Lynda Muir correspondait avec Julia Ramashamola, la mère de Theresa Ramashamola, seule femme parmi le groupe de prisonniers politiques connus dans le monde entier comme « les six de Sharpeville » :

J’ai presque toujours eu affaire à la même employée, et c’est elle qui m’a dit : « Vous êtes très généreuse avec vos gens là-bas, n’est-ce pas? » Elle croyait que j’envoyais de l’argent à ma famille. Je recevais le mandat-poste, et le petit reçu en papier mince, je rentrais à la maison et j’écrivais mes lettres, une à chacune de mes correspondantes, en répondant à ce qu’elles avaient dit dans leur dernière lettre. Je parlais de ma famille, j’envoyais des photos des garçons, j’écrivais comme on écrirait à une amie qui habite loin, vous voyez? Et elles me signalaient des problèmes en particulier, ou des besoins précis. Je crois qu’elles avaient droit, deux ou trois fois par an, à un montant supplémentaire pour pouvoir aller rendre visite à leurs proches en prison. J’aidais à faciliter ça. Et elles pouvaient revenir de la prison avec une demande du genre, « Theresa aimerait beaucoup avoir une radio », et je les aidais à obtenir ce dont elles avaient besoin.



Lynda Muir with her sons, Alexander and Nicholas Contreras, posing for a photo that she shared with her correspondents, Ottawa, 1987.

Lynda Muir avec ses fils Alexander et Nicholas Contreras, posant pour une photo qu'elle a partagée avec ses correspondantes, Ottawa, 1987.



Regina Morathi, one of Lynda Muir's South African correspondents, in a photo she shared with Lynda Muir, 1987.

Regina Morathi, l'une des correspondantes sud-africaines de Lynda Muir, dans une photo qu'elle a partagée avec Lynda Muir, 1987.

Julia Ramashamola in a photo that she shared with her Canadian correspondent, Lynda Muir, who was secretly sending her IDAF funds, 1987.

Julia Ramashamola dans une photo qu'elle a fait parvenir à sa correspondante canadienne, Lynda Muir, qui lui envoyait des fonds de l'IDAF, 1987.





Alan Cook (centre) with Afua Boaten (left) welcoming guests in the London IDAF office, 1980s.

Alan Cook (au centre) avec Afua Boaten (à gauche) accueillant des gens dans les bureaux de l'IDAF à Londres, années 1980.

In his interview, Alan Cook, an exiled South African journalist, discusses the very letter in which Julia Ramashamola asked Muir for funds to purchase a radio. Before establishing himself in Ottawa, Cook had worked in IDAF's London headquarters. He recounts with emotion how Ramashamola paid his office an unexpected visit one day, demanding to know why IDAF was not helping her daughter. Her concerns stemmed from false accusations that IDAF was only helping ANC members and not others. It was a real conundrum: if Cook proved to her that IDAF was helping all political prisoners, irrespective of their political affiliation, he risked exposing the organization's secret activities to the world. Cook recounts how he resolved this dilemma by showing her Muir's correspondence as proof that the organization supported all political prisoners:

She said, "You didn't do anything. It was a lady in Canada that was doing that!" So, I said, "It was. But that lady in Canada is our lady in Canada, and she is a wonderful lady, but that is us. She is us." And I showed her the letter. When she looked at the letter, she started shaking too, but in a different way. And she looked at the letters and she said, "Yes, the letter you sent me to give me the money to get a portable radio for Theresa, this is the letter you sent me with this."

Dans son entrevue, Alan Cook, journaliste sud-africain exilé, mentionne cette même lettre dans laquelle Julia Ramashamola avait demandé à Lynda de l'argent pour acheter une radio. Avant de s'établir à Ottawa, Alan Cook travaillait au siège social de l'IDAF à Londres. Il se rappelle avec émotion le jour où Julia Ramashamola a rendu une visite inattendue à son bureau, demandant pourquoi l'IDAF n'aidait pas sa fille. Elle s'inquiétait parce qu'elle avait entendu des allégations disant que l'IDAF n'aidait que les membres de l'ANC et pas les autres prisonniers. C'était un véritable dilemme : s'il lui prouvait que le Fonds aidait tous les prisonniers politiques, quelle que soit leur allégeance politique, il risquait de dévoiler les activités secrètes de l'organisation. Il raconte qu'il s'est sorti de cette impasse en lui montrant la correspondance de Lynda Muir pour prouver que l'organisation appuyait tous les prisonniers politiques :

Elle a dit : « Vous n'avez rien fait. C'est une dame au Canada qui a tout fait! » Je lui ai répondu que c'était vrai, mais que cette dame au Canada travaillait pour nous, que c'était une dame extraordinaire, mais que c'était en fait nous. Et je lui ai montré sa lettre. Quand elle l'a vue, elle s'est mise à trembler. Elle a regardé les lettres et a dit : « Oui, la lettre que vous m'avez envoyée pour me faire parvenir l'argent pour acheter une radio portative pour Theresa, c'est la lettre que vous m'avez envoyée avec l'argent. »

Jim Kirkwood, who headed the Africa Desk of the United Church in Toronto, recognizes that women's groups played a key role in faith-based anti-apartheid activism:

The Canadian record is very chequered but there are bright spots, and that effort by Prime Minister Mulroney was one of the bright spots. That was something that mobilized our people, the kind of thing that our kind of people can do, especially through women's groups, I would say, in the church.

Jim Kirkwood, qui dirigeait le bureau africain de l'Église Unie de Toronto, admet que les groupes de femmes ont joué un rôle clé dans le militantisme anti-apartheid confessionnel :

Le bilan du Canada est en dents de scie, mais il y a des points forts. Et cet effort du premier ministre Mulroney en est un. C'est quelque chose qui a mobilisé notre monde, le genre de chose que des gens comme nous peuvent faire, surtout par l'intermédiaire de groupes de femmes, je dirais, dans l'Église.



Letter to the editor of the Toronto Star with photo of Archbishop Desmond Tutu (left) and Jim Kirkwood (right) during Tutu's 1984 visit to Canada, Toronto, 1998.

Lettre à l'éditeur du Toronto Star avec une photo de l'archevêque Desmond Tutu (à gauche) et Jim Kirkwood (à droite) pendant la visite de Tutu au Canada en 1984, Toronto, 1998.

Caroline Goodie Tshabalala Mogadime during an oral history interview with the CMHR, Niagara Falls, 2017.

Caroline Goodie Tshabalala Mogadime pendant une entrevue d'histoire orale avec le MCDP, Niagara Falls, 2017.



As a Black South African exile, Caroline Goodie Tshabalala Mogadime spoke to many of these groups at Kirkwood's request. She stresses the importance of acknowledging women's agency in the struggle, in both South African and Canadian contexts:

Our children and our grandchildren need to do research and know that women fought against apartheid. Not just in South Africa – you know, women burned their passes in 1960 – even overseas, women fought against apartheid. For instance, the boycott. I was one of those that participated in boycotting.

En tant que Sud-Africaine noire en exil, Caroline Goodie Tshabalala Mogadime s'est adressée à nombre de ces groupes, à la demande de Jim Kirkwood. Elle souligne l'importance de reconnaître l'action des femmes dans la lutte, tant dans le contexte sud-africain que dans le contexte canadien :

Nos enfants et nos petits-enfants doivent faire leurs recherches et savoir que les femmes se sont battues contre l'apartheid. Et pas seulement en Afrique du Sud – vous savez, les femmes ont brûlé leur passeport intérieur en 1960 – outremer également, les femmes ont lutté contre l'apartheid. Le boycottage, par exemple. Je faisais partie de ceux et celles qui ont participé à des boycotts.

Many Canadian women of Caribbean and African origins were actively involved not only in fighting racism in Canada, but also in supporting the struggle against apartheid in South Africa. Human rights lawyers like Yola Grant, in Toronto, and Juanita Westmoreland-Traoré, in Montréal, were among them.

Grant, who immigrated to Canada from Jamaica at the age of 16, became involved in the early 1980s. She started by joining protests in front of the South African Consulate-General in Toronto and soon became actively involved in anti-apartheid education and mobilization. She served as executive member of Canadians Concerned about South Africa and, later, as co-chair with Clem Marshall of the Anti-Apartheid Coalition of Toronto, formed to unify splintered anti-apartheid efforts. The coalition sought, she explains, to bring together “a panoply of strands within the anti-apartheid movement in Toronto, reflecting a different approach to African liberation, that sometimes had strained relationships.” She describes how her activism changed her on a personal and professional level:

I worked at IBM in the financial district at the time and showed up to protests and meetings in business suits and high-heeled shoes. The press described me as a “well-heeled radical,” which was meant as a put-down. It is this work in the anti-apartheid movement that motivated me to go to law school. I was 27 years old. I found meaning and purpose in social movements.

De nombreuses Canadiennes d'origine antillaise et africaine participaient activement à la lutte contre le racisme au Canada tout en appuyant aussi la lutte contre l'apartheid en Afrique du Sud. Des avocates des droits de la personne comme Yola Grant, à Toronto, et Juanita Westmoreland-Traoré, à Montréal, se trouvaient parmi elles.

Yola Grant, qui a immigré de la Jamaïque au Canada à l'âge de 16 ans, s'est impliquée au début des années 1980. Elle a commencé en participant à des manifestations devant le consulat général d'Afrique du Sud à Toronto et s'est rapidement engagée activement dans l'éducation et la mobilisation anti-apartheid. Elle a été membre de l'exécutif de Canadians Concerned about South Africa (Canadiens préoccupés par l'Afrique du Sud) et, plus tard, coprésidente avec Clem Marshall de la Anti-Apartheid Coalition of Toronto (coalition anti-apartheid de Toronto), formée dans le but de réunir des efforts fragmentés contre l'apartheid. La coalition cherchait, explique-t-elle, à rassembler « une panoplie d'organisations au sein du mouvement anti-apartheid à Toronto, reflétant des approches différentes de la libération en Afrique, qui avaient parfois des relations tendues ». Elle décrit comment son militantisme l'a changée, tant sur le plan personnel que professionnel :

À l'époque, je travaillais chez IBM dans le quartier financier et je me présentais aux manifestations et aux réunions en tailleur, chaussée de talons hauts. La presse m'a décrite comme une « radicale bien nantie »; c'était voulu comme un dénigrement. C'est ce travail dans le mouvement anti-apartheid qui m'a motivée à faire des études en droit. J'avais 27 ans. J'ai trouvé un sens et un but dans les mouvements sociaux.



Quilt representing Yola Grant's activism over the years, including her engagement in anti-apartheid mobilization, created by artist Lyn Barrett-Cowan, Toronto, 2002.

Courtepointe représentant le militantisme de Yola Grant au fil des ans, y compris sa participation au mouvement anti-apartheid, créée par l'artiste Lyn Barrett-Cowan, Toronto, 2002.

Born in Montréal to Guyanese parents, Juanita Westmoreland-Traoré became Quebec's first Black judge in 1999. She was actively involved in anti-apartheid mobilization in the 1980s and early 1990s through the Congress of Black Women of Canada. The Congress organized an annual rally to celebrate South African women's historic march in 1956. Chanting "You strike a woman, you strike a rock!" 20,000 South African women had marched to deliver a petition to Parliament in protest of the extension of apartheid's pass laws. "These large August 9th protests brought together women from around 30 Francophone and Anglophone organizations," recalls Westmoreland-Traoré.

Anglophone and Francophone sections of the Congress also periodically came together, with members acting as participants and translators at meetings. Caroline Goodie Tshabalala Mogadime frequently spoke at these rallies. "You could feel like the striking of a chord," says Westmoreland-Traoré, "when people understood what Black women were going through in South Africa."

In 1990, Westmoreland-Traoré was chosen by the Montréal anti-apartheid coalition to accompany Mandela in his travels from Toronto to Montréal on the occasion of his first visit to Canada. During Mandela's brief time in Montréal, she accompanied him and his wife to a service in Montréal's historic Union United Church, where she was herself baptized and married. Union United Church was founded in 1907 by Black railway porters and their families. It is an historic pillar of Montréal's Black communities. It has welcomed, over the years, key leaders of the anti-apartheid movement, including Mandela, Archbishop Desmond Tutu, Reverend Alan Boesak, Thabo Mbeki and Walter Sisulu, who had been condemned to life in prison with Mandela in 1964.

Née à Montréal de parents guyanais, Juanita Westmoreland-Traoré est devenue la première juge noire du Québec en 1999. Elle a participé activement à la mobilisation contre l'apartheid dans les années 1980 et au début des années 1990 dans le cadre du Congrès des femmes noires du Canada. Le Congrès organisait annuellement un rassemblement pour célébrer la marche historique des femmes sud-africaines en 1956. Scandant « Vous frappez une femme, vous frappez du roc! », 20 000 femmes sud-africaines avaient alors défilé pour présenter une pétition au Parlement en signe de protestation contre l'extension des lois de l'apartheid sur les passeports intérieurs. « Ces grandes manifestations du 9 août regroupaient des femmes d'une trentaine d'organisations francophones et anglophones », rappelle Juanita Westmoreland-Traoré.

Les sections francophones et anglophones du Congrès se réunissaient aussi périodiquement, les membres agissant à titre de participantes et de traductrices aux réunions. Caroline Goodie Tshabalala Mogadime a souvent pris la parole à ces rassemblements. « On sentait une corde qui vibrait, remarque Juanita Westmoreland-Traoré, quand les gens comprenaient ce que vivaient les femmes noires en Afrique du Sud. »

En 1990, elle a été choisie par la coalition anti-apartheid de Montréal pour accompagner Mandela dans son voyage de Toronto à Montréal à l'occasion de son premier séjour au Canada. Durant le bref séjour de Mandela à Montréal, elle l'a accompagné, lui et son épouse, à un service religieux à l'église historique Union United de Montréal, où elle avait elle-même été baptisée et mariée. L'église Union United a été fondée en 1907 par des porteurs de chemin de fer noirs et leurs familles. C'est un pilier historique des communautés noires de Montréal. L'église a accueilli, au fil des ans, les principaux dirigeants du mouvement anti-apartheid, dont Mandela, l'archevêque Desmond Tutu, le révérend Alan Boesak, Thabo Mbeki et Walter Sisulu, qui avait été condamné à la prison à vie avec Mandela en 1964.



Nearly 10,000 protesters marching as part of the Toronto Arts Against Apartheid Festival, Queen's Park, Ontario, May 1986.

Près de 10 000 personnes prenant part à une marche dans le cadre du festival Toronto Arts Against Apartheid, Queen's Park, Ontario, mai 1986.

Sanctions and the mobilization of civil society

Les sanctions et la mobilisation de la société civile

“Our goal was to get government support and to change government policy.”

– Anne Mitchell

Canadians added their voices to those in the international solidarity movement calling for sanctions and boycotts against apartheid South Africa. In response to Canadians’ persistent calls, the federal government under Prime Minister Brian Mulroney imposed partial sanctions in the mid-1980s. This move marked a change in policy – a change that was brought about, in the eyes of many, by the long, hard work that took place at the grassroots of Canadian society. As the author of the book *Ambiguous Champion: Canada and South Africa in the Trudeau and Mulroney Years*, Linda Freeman makes the point in her oral history interview:

It was much more of an uphill battle than people realize looking back now. Very, very hard work, but it was a process of building, and what was good about it was that it was really grassroots. In the '70s and then in the '80s too, there were groups all over the country related to churches, trade unions, universities, and even provincial governments that were quite good, like the Ontario government which was ahead of the federal government on sanctions. And Quebec was great, and there were groups out in the West too. So, it was a strong movement.

« Notre but était d’obtenir l’appui du gouvernement et de changer sa politique. »

– Anne Mitchell

Les Canadiens et les Canadiennes ont joint leur voix à celles du mouvement de solidarité internationale exigeant des sanctions et des boycottages contre l’État de l’apartheid en Afrique du Sud. Réagissant aux appels répétés de la population canadienne, le gouvernement fédéral du premier ministre Brian Mulroney a imposé des sanctions partielles au milieu des années 1980. Cette décision a marqué un changement de politique, un changement engendré, selon plusieurs, par le long et dur travail qui a eu lieu à la base de la société canadienne. Auteure de l’ouvrage *Ambiguous Champion: Canada and South Africa in the Trudeau and Mulroney Years*, Linda Freeman fait le point lors de son entrevue d’histoire orale :

Après coup, on se rend compte que c’était une lutte beaucoup plus difficile, je crois, que ce que les gens avaient prévu. Un travail très, très difficile, mais c’était un processus de construction, et le bon côté de la chose, c’est que ce travail était vraiment réalisé par la base. Dans les années 1970, puis dans les années 1980, il y avait des groupes dans tout le pays, des groupes associés à des Églises, à des syndicats, à des universités, et même des gouvernements provinciaux qui ont été très efficaces, comme le gouvernement de l’Ontario qui a adopté des sanctions avant même que le gouvernement fédéral ne le fasse. Au Québec il y a eu aussi beaucoup de travail, et il y avait également des groupes dans l’Ouest. C’était un mouvement solide.



Anne Mitchell and David Beer of Canadian University Services Overseas (now known as CUSO International) appearing before the Special Joint Committee on Canada's International Relations, Ottawa, 1986.

Anne Mitchell et David Beer, du Service universitaire canadien outre-mer (qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de CUSO International) devant le Comité mixte spécial sur les relations extérieures du Canada, Ottawa, 1986.

Linda Freeman discussing Namibia's elections with Namibian anti-apartheid activist Andimba Toivo ya Toivo, who had been incarcerated at Robben Island with Nelson Mandela for 16 years, Windhoek, Namibia, 1989.

Linda Freeman discutant des élections namibiennes avec Andimba Toivo ya Toivo, militant namibien anti-apartheid qui avait été emprisonné à Robben Island avec Nelson Mandela pendant 16 ans, Windhoek, Namibie, 1989.



Portrayals of Canada as having been on the “right side of history” in the struggle against apartheid leave many grassroots activists perplexed. From their perspective, sanctions could have been applied much sooner and far more extensively than they were.

Opposing views on the question of sanctions played against their imposition both at home and on the international stage. Many were sternly and vehemently opposed to sanctions, while others considered apartheid South Africa neither a priority nor a cause worth the jeopardization of political and economic interests. Dissensions and tensions on the question of sanctions divided the Commonwealth. Unable to come to a strong position on sanctions, the heads of government nevertheless agreed, in 1985, to establish an Eminent Persons Group with the mandate of reporting on the situation in apartheid South Africa. After Prime Minister Pierre Elliott Trudeau declined Mulroney’s invitation, Archbishop Ted Scott, Primate of the Anglican Church of Canada from 1971 to 1986, was appointed as the Canadian representative of this international delegation. Archbishop Scott remembers

Les représentations du Canada comme ayant été du « bon côté de l’histoire » dans la lutte contre l’apartheid laissent perplexes bon nombre de militants et militantes de la base. De leur point de vue, les sanctions auraient pu être appliquées beaucoup plus tôt et beaucoup plus largement qu’elles ne l’ont été.

Les opinions opposées sur la question des sanctions ont joué contre leur imposition tant au niveau national que sur la scène internationale. Certains s’opposaient fermement et avec véhémence aux sanctions, tandis que d’autres ne considéraient pas l’apartheid en Afrique du Sud comme une priorité ni comme une cause justifiant la mise en péril des intérêts politiques et économiques. Les dissensions et les tensions sur la question des sanctions divisaient notamment le Commonwealth. Incapables d’adopter une position ferme sur les sanctions, les chefs de gouvernement ont néanmoins convenu, en 1985, de créer un groupe de personnalités éminentes en lui donnant le mandat de déposer un rapport sur la situation dans l’État de l’apartheid. Le premier ministre Pierre Elliott Trudeau décline l’invitation de Mulroney et c’est l’archevêque Ted Scott, primat de l’Église anglicane

the experience and alludes to the beginning of “talks about talks” – the preliminary steps of the negotiations to come – between Mandela and high-ranking South African state officials:

The [South African] government allowed us to come after a lot of checking. I think the assumption of the government was that they could persuade us that their reform movement was enough. The result of that was quite different. The report was really condemning.... And I think that some of that led to discussions between Nelson Mandela and some of the [South African] Cabinet people. [I think that these discussions] began because of our presence there.

du Canada de 1971 à 1986, qui est nommé pour représenter le Canada au sein de cette délégation internationale. L'archevêque Scott se remémore l'expérience et fait allusion au fait qu'on commence à « parler de pourparlers » – l'étape préliminaire des négociations à venir – entre Mandela et des hauts représentants de l'État sud-africain :

Le gouvernement [sud-africain] nous a autorisés à nous rendre en Afrique du Sud après beaucoup de vérifications. Je crois qu'il s'attendait à pouvoir nous persuader que son mouvement de réforme était suffisant. Mais le résultat a été tout autre. Le rapport était une condamnation sans équivoque. [...] Et je crois qu'il a en partie mené aux discussions entre Nelson Mandela et certains membres du Cabinet [du gouvernement sud-africain]. [Je crois que les discussions] ont commencé en raison de notre présence là-bas.



Archbishop Ted Scott, Primate of the Anglican Church of Canada (left), Archbishop Desmond Tutu (centre) and Archdeacon Harry Hilchey (right), St. Paul's Anglican Church, Toronto, 1986.

L'archevêque Ted Scott, primat de l'Église anglicane du Canada (à gauche), l'archevêque Desmond Tutu (au centre) et l'archidiacre Harry Hilchey (à droite), Église anglicane de St. Paul's, Toronto, 1986.

Many activists believed that the sanctions eventually imposed by the Mulroney government during this period were ineffective. Renate Pratt, who had been tracking and denouncing investments in apartheid South Africa at shareholders' meetings, board meetings and in the press for more than a decade prior, recalls:

They were all business sanctions. That is to say, all restrictions that business should no longer invest in South Africa, that certain items should not be exported to South Africa, that bank loans should no longer be made to South African entities, that contracts – business contracts – which had South African majority ownership to them, all of these were voluntary – all voluntary. And we did our very best to get an answer from the government of how they monitored that these voluntary sanctions would be observed. And it was quite clear nobody monitored; they were self-monitored.

By closely tracking investments in South Africa, Pratt and others cast a public light on the issue. In Quebec, university students like Stéphan Corriveau were vocal against banks and corporations that conducted business in apartheid South Africa, such as Alcan:

One of the great feats we achieved – after making representations to Alcan and telling them that they had to respect the international boycott – was the occupation of a significant part of its offices in Montréal. So that was the start. Several dozen arrests, but at the same time, we knew we were provoking a lot of debate in society here. There was a combination of actions like those that targeted specific populations: students, churches, unions, but also actions that were aimed at the general public.

Un grand nombre de militants et de militantes croyaient que les sanctions imposées par le gouvernement Mulroney durant cette période étaient inefficaces. Renate Pratt, qui avait suivi et dénoncé les investissements dans l'Afrique du Sud de l'apartheid lors d'assemblées des actionnaires, de réunions de conseils d'administration et dans la presse pendant plus d'une décennie avant, se souvient :

Ce n'était que des sanctions commerciales. C'est-à-dire des restrictions qui empêchaient les entreprises d'investir en Afrique du Sud et d'exporter certains articles vers l'Afrique du Sud; on ne devait plus accorder de prêts bancaires aux sociétés sud-africaines, ni de contrats – des contrats commerciaux – à des entreprises majoritairement sud-africaines, mais tout cela était volontaire, complètement volontaire. Nous avons fait des pieds et des mains pour obtenir une réponse du gouvernement sur la façon dont il allait s'assurer que ces sanctions volontaires soient respectées, mais il était évident que personne n'allait s'en assurer; c'était de l'autosurveillance.

En surveillant de près les investissements en Afrique du Sud, Renate Pratt et d'autres avec elle ont soulevé publiquement la question. Au Québec, des étudiants et étudiantes d'université, dont Stéphan Corriveau, dénonçaient les banques et les sociétés qui faisaient des affaires en Afrique du Sud sous l'apartheid :

Un des grands faits d'armes qu'on a réussi – après avoir fait des représentations auprès d'Alcan en lui disant qu'il fallait qu'elle respecte le boycott international – a été l'occupation d'une partie importante de ses bureaux à Montréal. Alors le départ, c'était ça. Plusieurs dizaines d'arrestations, mais en même temps on savait qu'on provoquait pas mal de débats dans la société ici. Il y avait une combinaison de gestes comme ça qui visaient des populations précises : les étudiants, les Églises, les syndicats, mais aussi des actions qui ciblaient le grand public.



Stéphan Corriveau (left) taking part in a march for the liberation of Nelson Mandela, Montréal, 1986.

Stéphan Corriveau (à gauche) participant à une marche pour la libération de Nelson Mandela, Montréal, 1986.

Divestment campaigns called for an end to investments in apartheid South Africa. Although a student divestment campaign at McGill University was successful, tireless advocacy by activists met much resistance and, in many cases, did not yield steady or fast results in the broader efforts to sever Canadian ties with apartheid. As Aziz Salmone Fall recalls:

You boycott their products, you stop investing, you literally exclude them from the civilized world of human rights, from sports to culture, and very quickly, you will see that system is, if not destroyed, at least destabilized. And in fact, that's what happened.... We managed to get McGill University to divest. And we had other successes – that were not reported – because there was a growing moral imperative to sever links with that system.... But big companies like Shell, and many others, would continue to resist until the end.

Les campagnes de désinvestissement appelaient à la fin des investissements en Afrique du Sud sous l'apartheid. Une campagne de désinvestissement organisée par les étudiants et étudiantes de l'Université McGill a atteint son but mais, dans les tentatives plus vastes de couper les liens financiers du Canada avec l'État de l'apartheid, les militants et les militantes ont rencontré beaucoup de résistance dans leur plaidoyer inlassable et, dans bien des cas, ils n'obtenaient pas de résultats constants ou rapides. Aziz Salmone Fall raconte :

Vous boycottez leurs produits, vous arrêtez d'investir, vous les excluez littéralement du monde civilisé des droits humains, du sport à la culture, et très vite vous verrez que ce régime est, en tout cas peut-être pas détruit, mais déstabilisé. Et effectivement, c'est ce qui s'est passé. [...] On a réussi à faire désinvestir l'Université McGill. On a réussi des coups de force – qui n'étaient pas rapportés – parce qu'il y avait un pouvoir moral, petit à petit, de ne pas transiger avec ce système-là. [...] Mais les grosses firmes comme Shell, comme bien d'autres, vont continuer à résister jusqu'au bout.

Archbishop Tutu was a leading advocate of sanctions on the international stage at the time. A coalition of students, churches, unions and non-governmental organizations was formed to plan his visit to Montréal in 1986. The Bureau de la communauté chrétienne des Haïtiens de Montréal (Office of the Christian Haitian Community of Montréal, or BCCHM) joined in this burgeoning Francophone anti-apartheid network. Quebec actor of Haitian origin Néfertari Bélizaire was actively involved in planning the key event of the visit at the Place des Arts. For Jean-Claude Icart, who headed the BCCHM from 1987 to 1991, it was easy for the Haitian community to join the mobilization because the language barrier that limited collaboration between Anglophones and Francophones was not an issue. Icart welcomed Mandela with these words in 1990:

From the bottom of my heart and on behalf of the Haitian community living in Montréal, I thank you. For the youth of our community faced with unemployment and racism which often results in delinquency, for the exploited masses of my home country, Haiti, the world's first Black republic, I thank you.



L'archevêque Tutu était à l'époque l'un des principaux défenseurs des sanctions sur la scène internationale. Une coalition d'étudiants et d'étudiantes, d'Églises, de syndicats et d'organisations non gouvernementales a été formée pour planifier sa visite à Montréal en 1986. Le Bureau de la communauté chrétienne des Haïtiens de Montréal (BCCHM) s'est joint à ce réseau francophone anti-apartheid en plein essor. L'actrice québécoise d'origine haïtienne Néfertari Bélizaire a participé activement à la planification de l'événement clé de la visite à la Place des Arts. Pour Jean-Claude Icart, qui a dirigé la BCCHM de 1987 à 1991, il a été facile pour la communauté haïtienne de se joindre à la mobilisation car la barrière linguistique qui limitait autrement la collaboration entre francophones et anglophones n'était pas un problème. Ce dernier a accueilli Mandela avec ces mots de bienvenue en 1990:

Du fond du cœur et au nom de la communauté haïtienne vivant à Montréal, je vous remercie. Pour les jeunes de notre communauté confrontés au chômage et au racisme, qui mènent souvent à la délinquance, pour les masses exploitées de mon pays natal, Haïti, la première république noire du monde, je vous remercie.

Jean-Claude Icart and his wife Renée Condé-Icart in the office of the Bureau de la communauté chrétienne des Haïtiens de Montréal, Montréal, late 1980s.

Jean-Claude Icart et sa femme Renée Condé-Icart dans les locaux du Bureau de la communauté chrétienne des Haïtiens de Montréal, Montréal, fin des années 1980.

Toronto Arts Against Apartheid organizers (from left): Earl Miller, Gloria Fallick, Judy Brooks, Ayanna Black, Zanana Akande and Lloyd McKell, Toronto, 1986.

Les organisateurs du festival Toronto Arts Against Apartheid (à partir de la gauche) : Earl Miller, Gloria Fallick, Judy Brooks, Ayanna Black, Zanana Akande et Lloyd McKell, Toronto, 1986.



In Toronto, the Black Development Committee of the United Way organized the Toronto Arts Against Apartheid Festival in 1986. Toronto District School Board coordinator Lloyd McKell, who came to Canada from Trinidad as an international student in 1967, headed this committee of volunteers and served as the chair of the festival's foundation. Canadian author and activist Ayanna Black, of Jamaican origin, chaired the programming committee.

À Toronto, le comité de développement des personnes noires de Centraide a organisé le festival Toronto Arts Against Apartheid (les arts contre l'apartheid) en 1986. Lloyd McKell, coordonnateur du conseil scolaire du district de Toronto, arrivé au Canada de Trinidad comme étudiant international en 1967, a dirigé ce comité de bénévoles et a été le président de la fondation du festival. Ayanna Black, auteure et militante canadienne d'origine jamaïcaine, a présidé le comité de programmation.

Hundreds of local artists, such as Bruce Cockburn and Salome Bey, as well as Jamaican-American singer Harry Belafonte, took part in the festival. Music and marches rallied thousands of people in the streets, theatres and parks of Toronto. Zanana Akande – the first woman to be elected to the Ontario Legislative Assembly in 1990 – co-hosted the highlight dinner event in honour of Archbishop Tutu at the Metro Toronto Convention Centre. The organizers also arranged for Tutu to speak to the Ontario Legislative Assembly, a first for a person that was neither a politician nor a Canadian. Reflecting on the festival more than 30 years later, McKell notes:

As a Black community, we came together to express our solidarity with the people of South Africa and to raise public consciousness about the political situation in South Africa. The festival was intended to raise awareness in Toronto, Ontario and beyond. I have no doubt that it contributed to a broadening and deepening of the commitment of Canadians to support the ending of apartheid and the release of Nelson Mandela. It galvanized grassroots activists and other sectors of society that had not been vocally active on this issue.

Des centaines d'artistes locaux, tels que Bruce Cockburn et Salome Bey, ainsi que le chanteur jamaïcain-américain Harry Belafonte, ont participé au festival. La musique et les marches ont rassemblé des milliers de personnes dans les rues, les théâtres et les parcs de Toronto. Zanana Akande, première femme noire élue à l'Assemblée législative de l'Ontario en 1990, a coanimé le dîner-spectacle en l'honneur de l'archevêque Tutu au Palais des congrès du Grand Toronto. Les organisateurs ont également pris des dispositions pour que Tutu s'adresse à l'Assemblée législative de l'Ontario, une première pour une personne qui n'était ni un politicien, ni un Canadien. En repensant à ce festival plus de trente ans plus tard, Lloyd McKell souligne :

En tant que communauté noire, nous nous sommes réunis pour exprimer notre solidarité avec le peuple sud-africain et pour sensibiliser le public à la situation politique en Afrique du Sud. Le festival avait pour but de sensibiliser la population de Toronto, de l'Ontario et d'ailleurs. Je n'ai aucun doute qu'il a contribué à élargir et à approfondir la volonté des Canadiens et des Canadiennes d'appuyer la fin de l'apartheid et la libération de Nelson Mandela. Il a galvanisé les militants et les militantes de la base et d'autres secteurs de la société qui n'avaient pas été très actifs sur cette question.

Musicians performing at the Toronto Arts Against Apartheid Festival, 1986.

Des musiciens en spectacle au festival Toronto Arts Against Apartheid, 1986.



Many Canadians also raised funds for the ANC. Torontonian Zeib Jeeva, an Indian South African who immigrated to Canada in 1970, remembers his fundraising campaign:

My involvement here in Canada started really with attending meetings, attending demonstrations, and stuff like that. But in the early '80s, I got a call from the ANC in London. And they said, "Look, we need to raise funds for the ANC in Canada, and we feel that maybe you can do it." ... I was able to raise \$40,000. And one of the cheques that I got, I was just floored, I almost fell off my chair. It was a cheque for \$5,000 from the Sisters of St. Joseph in London, Ontario. What I found out later is that there were only two countries in the world that were successful in raising funds from the grassroots, and Canada was one of them.

Bon nombre de Canadiens et de Canadiennes ont également récolté des fonds pour l'ANC. Le Torontois Zeib Jeeva, un Sud-Africain d'origine indienne qui a immigré au Canada en 1970, se souvient de sa campagne de financement :

J'ai commencé à m'impliquer ici, au Canada, en assistant à des réunions, en participant à des manifestations, des choses comme ça. Mais au début des années 1980, j'ai reçu un appel de l'ANC à Londres. On m'a dit : « Il faut récolter des fonds pour l'ANC au Canada et nous pensons que vous pourriez peut-être vous en charger. » [...] J'ai réussi à amasser 40 000 \$. Un des chèques que j'ai reçus – j'en ai été renversé, je suis presque tombé en bas de ma chaise – c'était un chèque de 5 000 \$ des Sœurs de Saint-Joseph, de London, en Ontario. J'ai appris par la suite que deux pays seulement avaient réussi à récolter des fonds auprès de la population, et le Canada était l'un d'eux.



Hugh Extavour, Diana Braithwaite, Faith Nolan and Maurice Gordon (left to right) performing at the Toronto Arts Against Apartheid Festival, 1986.

Hugh Extavour, Diana Braithwaite, Faith Nolan et Maurice Gordon (de gauche à droite) en spectacle au festival Toronto Arts Against Apartheid, 1986.



Mandela and Graça Machel (centre) posing with Zeib Jeeva (front row, first from left), Lloyd McKell (front row, second from right) and the other members of the SkyDome event organizing committee, Toronto, 1998.

Mandela et Graça Machel (centre) posant avec Zeib Jeeva (rangée avant, premier de la droite), Lloyd McKell (rangée avant, deuxième de la droite) et les autres membres du comité organisateur de l'événement au SkyDome, Toronto, 1998.



Assembly of First Nations National Chief Phil Fontaine (left) helping Mandela with a jacket gifted by the Assembly, Toronto, 1990.

Phil Fontaine (à gauche), chef national de l'Assemblée des Premières Nations, qui aide Mandela à enfiler un manteau offert par l'Assemblée, Toronto, 1990.



*Anti-apartheid activists
Gwendolyn Schulman and
Aziz Salmone Fall standing
in a street of Montréal shortly
after Mandela's release, 1990.*

*La militante Gwendolyn Schulman
et le militant Aziz Salmone Fall
dans une rue de Montréal peu après
la libération de Mandela, 1990.*

Local activists, global campaign Militantisme local, campagne globale

“So much of the media has completely forgotten the hundreds and hundreds of Canadians who were the ones who did the work.”

– **Gwendolyn Schulman**

The support for the fight against apartheid in Canada did not take the form of a national movement as it did, for instance, in the United Kingdom or the United States. As many Québécois interviewees note, a language barrier played a key role in this. While no unified cross-Canada movement emerged, people were active within their communities, advocating for divestment and boycotts at local, municipal and provincial levels.

« Une grande partie des médias a complètement oublié les centaines et les centaines de Canadiens et de Canadiennes qui ont véritablement fait le travail. »

– **Gwendolyn Schulman**

Le soutien pour la lutte contre l'apartheid au Canada n'a pas pris la forme d'un mouvement national comme ce fut le cas, par exemple, au Royaume-Uni ou aux États-Unis. Comme le mentionnent souvent les Québécois et les Québécoises interviewés, la barrière de la langue explique en partie cette situation. Bien qu'aucun mouvement unifié pancanadien n'ait émergé, les gens étaient actifs dans leur communauté, appelant au désinvestissement et au boycottage à l'échelle locale, municipale et provinciale.

Students demanded that their universities divest, as did shareholders. Churches and unions were actively involved in both South Africa and Canada. South Africans – invited guests as well as those living in exile – travelled from coast to coast to speak at small gatherings in church basements, on university campuses and at union meetings. Guest speakers travelled from east to west on a typical itinerary. On Wednesdays, one interviewee recalled, people knew that speakers would be in Winnipeg, Manitoba. As Anne Mitchell says, this tactic resonates with today's strategies in the climate change movement:

The unions were involved and the churches were involved and the exiled – the folks from South Africa – were involved. So, they would do whatever they would do in their local communities. They'd have marches or boycotts and a divestment campaign that was really good at getting cities to divest and getting universities to divest. They're looking at a similar kind of strategy now in the climate change movement.

Les étudiants et étudiantes demandaient que leur université retire leurs investissements, tout comme le faisaient les actionnaires. Les Églises et les syndicats étaient actifs tant en Afrique du Sud qu'au Canada. Des gens originaires d'Afrique du Sud – invités ou vivant en exil – ont voyagé d'un océan à l'autre pour prendre la parole dans de petits rassemblements, des sous-sols d'église, des universités et des réunions syndicales. Ceux et celles qui prenaient la parole voyageaient d'est en ouest selon un itinéraire régulier. Le mercredi, se souvient une des personnes interviewées, les gens savaient que les conférenciers et conférencières seraient de passage à Winnipeg, au Manitoba. Comme l'explique Anne Mitchell, cette tactique rappelle les stratégies employées aujourd'hui par les environnementalistes :

Les syndicats s'impliquaient, les Églises s'impliquaient, les personnes exilées – qui venaient d'Afrique du Sud – s'impliquaient aussi. Ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient dans leur communauté locale. Ils organisaient des manifestations, des boycottages et une campagne de désinvestissement qui réussissait à convaincre les villes et les universités de retirer leurs investissements. On fait appel au même genre de stratégie aujourd'hui dans la lutte contre les changements climatiques.



Canadian Labour Congress representatives (left to right) John Harker, Shirley Carr and Paul Puritt with ANC representative in France, Dulcie September, and ANC President Oliver Tambo, Paris, 1988.

De gauche à droite, John Harker, Shirley Carr et Paul Puritt, du Congrès du travail du Canada, en compagnie de Dulcie September, représentante de l'ANC en France, et d'Oliver Tambo, président de l'ANC, Paris, 1988.

Unions were at the forefront of the anti-apartheid struggle in South Africa in the 1980s. Canadian labour rights activists and unionists established direct contacts with these unions and provided them with support. Paul Puritt of the Canadian Labour Congress, and Oxfam before that, met with Mandela several times. He acknowledges that disagreements divided the labour movement in both South Africa and Canada, but stresses that these divisions did not detract from the critical role that unions played in the struggle:

The unions were one of the main supports for the anti-apartheid work. They all supported the anti-apartheid movement before South Africa was free and they continue to this day, but like so many other organizations, they fight with each other as well. But educating people, organizing people, holding demonstrations and toyi-toying up and down the street – it all raised awareness of what was going on in South Africa, and the trade unionists played a very major role in that.

Les syndicats étaient le fer de lance de la lutte anti-apartheid en Afrique du Sud dans les années 1980. Les militants et militantes pour les droits du travail et les syndicalistes du Canada ont pris contact directement avec ces syndicats pour leur apporter leur appui. Paul Puritt, du Congrès du travail du Canada (CTC), a rencontré Mandela plusieurs fois. Il admet qu'il y avait des divergences au sein du mouvement ouvrier tant au Canada qu'en Afrique du Sud, mais insiste sur le fait que ces divergences n'ont pas nui au rôle essentiel que les syndicats ont joué dans la lutte :

Les syndicats étaient l'un des principaux piliers de la lutte anti-apartheid. Ils ont tous appuyé le mouvement anti-apartheid avant que l'Afrique du Sud soit libérée et ils le font encore aujourd'hui mais, comme bien d'autres organisations, ils se battent aussi les uns contre les autres. Mais éduquer les gens, les aider à s'organiser, tenir des manifestations et danser le toyi-toyi dans la rue, tout cela a fait connaître ce qui se passait en Afrique du Sud, et les syndicats ouvriers ont joué un grand rôle à cet égard.



Human rights lawyer Susan Bazilli (right) taking testimonies in the township of Alexandra, South Africa, for the defence of youth accused of high treason, 1988.

Susan Bazilli, avocate canadienne spécialisée en droits de la personne (à droite) prenant des témoignages dans le township d'Alexandra, en Afrique du Sud, pour la défense de jeunes accusés de haute trahison, 1988.

Labour unionists often faced the brunt of the violence in South Africa. Many Canadians who were involved in the anti-apartheid movement spent time in South Africa and witnessed this violence first-hand. Susan Bazilli, a Canadian human rights lawyer, collected evidence and witness statements for a case related to the murder of four trade unionists by the apartheid state. She remembers the extent of political repression:

One of my most vivid memories about that time is the funeral of the trade unionists in a small church in Mpophomeni [in South Africa]. As the funeral was taking place, the church was surrounded by hippos and Casspirs – those were our names for the big South African defence force and police/military vehicles. They surrounded the church. I don't know how many hours, maybe six, eight hours. We were in the church and unable to leave. And this was the '80s – we didn't have cell phones. We didn't have ways of reaching outside to tell people what was happening inside.

C'était souvent les syndicalistes qui essayaient le gros de la violence en Afrique du Sud. De nombreuses personnes au Canada qui s'étaient impliquées dans la lutte contre l'apartheid ont passé un certain temps en Afrique du Sud et ont été des témoins directs de cette violence. Susan Bazilli, une avocate canadienne spécialisée dans la défense des droits de la personne, a réuni des preuves et des témoignages pour une cause concernant le meurtre de quatre syndicalistes par l'État de l'apartheid. Elle se rappelle l'ampleur de la répression politique :

Un de mes souvenirs les plus vifs au sujet de cette époque, ce sont les funérailles des syndicalistes dans une petite église de Mpophomeni [en Afrique du Sud]. Pendant la cérémonie, l'église était encerclée par des hippos et des Casspirs – c'est ainsi qu'on appelait les gros véhicules blindés des militaires et des forces de l'ordre en Afrique du Sud. Ils encerclaient l'église. Je ne sais pas combien de temps, six ou huit heures peut-être. Nous avons dû demeurer dans l'église, incapables d'en sortir. Et c'était dans les années 1980, avant les téléphones cellulaires. Nous n'avions aucun moyen de communiquer avec l'extérieur pour dire au monde ce qui se passait à l'intérieur.

Human rights lawyers were harassed, imprisoned and often threatened by the apartheid state. Prakash Diar, an Indian South African lawyer who represented both Winnie Madikizela-Mandela and the “Sharpeville Six” in the late 1980s, recalls one of the experiences that prompted him to immigrate to Canada with his wife:

And one day, I was at court defending some other clients and I was arrested. I was taken away, without reason. No charges. There was a state of emergency and the police saw the opportunity because now they had extraordinary powers. They could, you know, detain me for as long as they wanted to. My wife didn't know where I was for the first 10 days, looking all over for me. I had an 18-month-old daughter and a three-year-old son. So, these were difficult times.

Les avocats et avocates spécialisés en droits de la personne étaient harcelés, emprisonnés et souvent menacés par l'État de l'apartheid. Prakash Diar, un avocat sud-africain d'origine indienne qui a représenté Winnie Madikizela-Mandela et les « six de Sharpeville » à la fin des années 1980, se rappelle une des expériences qui l'a poussé à immigrer au Canada avec sa femme :

Un jour, alors que j'étais au tribunal en train de défendre d'autres clients, j'ai été arrêté. On m'a emmené sans raison. Aucune accusation. C'était l'état d'urgence et la police a profité de l'occasion puisqu'elle avait des pouvoirs extraordinaires. Ils auraient pu me garder, vous savez, aussi longtemps qu'ils le voulaient. Ma femme ne savait pas où j'étais. Elle m'a cherché partout pendant 10 jours. J'avais une fille de 18 mois et un fils de 3 ans. Alors oui, c'était une période difficile.



Human rights lawyer Prakash Diar rejoicing with a crowd outside the Pretoria Supreme Court as the death sentence of the “Sharpeville Six” is commuted to 18-25 years in prison, 1988.

Prakash Diar, avocat spécialisé en droits de la personne, se réjouissant avec la foule à l'extérieur de la Cour suprême de Pretoria quand la peine de mort des « six de Sharpeville » a été commuée en 18-25 ans de prison, 1988.



Marie-Hélène Bonin greeting Nelson Mandela as he arrives for an interview with Radio-Canada correspondent Lucie Pagé, South Africa, 1990.

Marie-Hélène Bonin accueillant Nelson Mandela alors qu'il arrive pour une entrevue avec Lucie Pagé, correspondante de Radio-Canada, Afrique du Sud, 1990.

During this period, the violence and repression of the apartheid state frequently made headlines in Canada. This further galvanized resistance to apartheid. Thousands marched in the streets of Toronto. In Quebec, youth and university students became actively involved, although, as Marie-Hélène Bonin notes, the language barrier somewhat delayed the emergence of an anti-apartheid movement in this context:

In fact, the objective was really more to try to create an anti-apartheid movement in Quebec based on youth, based on student movements. At that time, the anti-apartheid movement in Canada was more concentrated in the English-speaking community in Toronto and Ottawa. In Montréal, outside McGill University, perhaps a little bit in the Black English-speaking community of southwest Montréal, but it was not really on the radar even though Quebec had mobilized a lot in solidarity with other liberation movements. Probably mainly because of the language barrier.

Pendant cette période, la violence et la répression exercées par l'État de l'apartheid ont souvent fait les manchettes au Canada. Cela a galvanisé la résistance. Des milliers de gens ont manifesté dans les rues de Toronto. Au Québec, les jeunes et les étudiants et étudiantes d'université se sont impliqués même si, comme le fait remarquer Marie-Hélène Bonin, la barrière de la langue a quelque peu nui à l'émergence d'un mouvement anti-apartheid dans ce contexte :

En fait, l'objectif, c'était vraiment plus d'essayer de susciter au Québec un mouvement anti-apartheid à partir de la jeunesse, à partir des mouvements étudiants. À cette époque-là, le mouvement anti-apartheid au Canada était plutôt concentré dans le milieu anglophone à Toronto et à Ottawa. À Montréal, en dehors de l'Université McGill, peut-être un petit peu dans la communauté noire anglophone du sud-ouest de Montréal, ce n'était pas vraiment sur le radar alors que le Québec s'était beaucoup mobilisé en solidarité avec d'autres mouvements de libération. Probablement surtout à cause de la barrière de la langue.

Marchers holding candles at an anti-apartheid protest, Toronto, 1988.

Des gens tenant des chandelles à une manifestation anti-apartheid, Toronto, 1988.



The fact that apartheid resistance in Canada did not become a national movement should not be taken as a sign of weakness, according to Pierre Beaudet. He headed two pivotal organizations in the Quebec landscape of human rights activism: the Centre d'information et de documentation sur le Mozambique et l'Afrique australe (Information and Documentation Centre on Mozambique and Southern Africa, or CIDMAA) and, later, the non-governmental organization, Alternatives. Beaudet maintains that the fragmented nature of the movement in Canada stemmed from its strong roots in civil society:

There was a kind of grassroots movement, partly related to the Quebec national issue, that worked very well. And so there are the unions, there are the students, there are the feminists, there are the grassroots groups, there is the progressive sector of the church. All these networks were tightly knit, so it was the same for the anti-apartheid movement.... In my opinion, it was more effective this way, compared to other countries where there was only one movement that claimed to control from above. This was particularly the case in England. It was a fairly visible movement, but rootedness was another matter. The results were average. Here, I think one of the advantages is that we were rooted. We were not perceived as a bunch of enlightened people who were obsessed with a cause. We were seen as democratic movements participating in a democratic struggle both locally and internationally.

Le fait que la résistance anti-apartheid au Canada ne soit pas devenue un mouvement national n'est pas un signe de faiblesse, selon Pierre Beaudet, qui a dirigé deux organisations incontournables dans le paysage québécois de la défense des droits de la personne : le Centre d'information et de documentation sur le Mozambique et l'Afrique australe (CIDMAA), ainsi que, plus tard, l'organisation non gouvernementale Alternatives. Selon lui, la fragmentation du mouvement au Canada s'explique par ses racines profondes dans la société civile :

Il y avait une espèce de mouvement populaire qui était en partie reliée à la question nationale québécoise qui fonctionnait naturellement. Et donc il y a les syndicats, il y a les étudiants, il y a les féministes, il y a les groupes populaires, il y a le secteur progressiste de l'église. Tous ces réseaux étaient tricotés serrés, et donc ça a été la même chose pour le mouvement anti-apartheid. [...] À mon avis, c'était plus efficace comme ça, par rapport à d'autres pays où il y avait un seul mouvement qui prétendait contrôler par le haut. C'était le cas en particulier en Angleterre. Ça faisait un mouvement assez visible, mais l'enracinement, ça c'était autre chose. Les résultats étaient mitigés. Ici, je pense qu'un des avantages, c'est qu'on était enracinés. On n'était pas perçus comme des espèces d'illuminés qui étaient obsédés par une cause. On était perçus comme des mouvements démocratiques participant une lutte démocratique à la fois locale et internationale.

In Toronto, anti-apartheid activists such as John Saul came together in the Toronto Committee for the Liberation of Southern Africa. Saul is critical of what is sometimes referred to as a “negotiated revolution,” that is, a revolution made of compromises, which he sees as the root of ongoing human rights issues in South Africa today. He, like Anne Mitchell, draws conclusions for today’s struggles:

The lesson you can draw from our work is that we need to be part of a larger movement that’s changing people’s general perspectives. Because it’s no accident that, although we won a victory, we lost the war, if you like. Capitalism won, with the ANC in tow.... I think the next generation of people, as they begin to look for human rights questions, they have to think: there’s a larger framework within which this is happening.

À Toronto, des militants et militantes anti-apartheid comme John Saul se sont rassemblés au sein du Toronto Committee for the Liberation of Southern Africa (comité de Toronto pour la libération de l’Afrique du Sud). John Saul est critique à l’égard de ce qu’on appelle parfois une « révolution négociée », c’est-à-dire une révolution faite de compromis, qu’il considère comme la source des problèmes liés aux droits de la personne qui persistent encore en Afrique du Sud. Comme Anne Mitchell, il en tire des conclusions pour les luttes actuelles :

La leçon à tirer de notre travail, c’est qu’il faut faire partie d’un mouvement plus vaste qui change les perspectives générales des gens. Car ce n’est pas un hasard si, bien que nous ayons gagné une bataille, nous avons perdu la guerre. Le capitalisme a gagné, avec l’ANC à la remorque. [...] Je crois que la prochaine génération, en se penchant sur les questions de droits de la personne, devra réaliser que tout cela s’est déroulé dans un cadre plus large.



Québécois activist Pierre Beaudet in Luanda, Angola, where the apartheid state was waging war against liberation movements, 1980.

Le militant québécois Pierre Beaudet, à Luanda, en Angola, où l’État de l’apartheid faisait la guerre aux mouvements de libération, 1980.

Dan O'Meara, a white South African who immigrated to Canada and worked with CIDMAA, reflects on the Canadian movement with a critical eye to its strengths and weaknesses. His reflections touch upon the relevant question of how this activism for freedom and equality in South Africa relates to the struggle of Indigenous peoples against colonialism and racial oppression in Canada:

Could Canada have done more? Of course. Was there complacency with South Africa on all sorts of things? Of course. Was there hypocrisy, particularly around Native peoples? Absolutely. Nonetheless, there are very few politicians who undertake the political initiative that is opposed by the majority of people who elect them, and stay the course and push these people even further. And lead it to a situation where an official – a very senior official of the Department of Foreign Affairs – tells me that “Nelson Mandela is a terrorist,” and a couple of years later, he’s an honorary Canadian citizen. And that is in great part due to Brian Mulroney. It’s also, in huge part, in greater part, due to the anti-apartheid network, with all of its contradictions, its tensions, its conflicts. You know, it was very important work, and that was an important group of people.

Dan O'Meara, un Sud-Africain blanc qui a immigré au Canada et a travaillé avec le CIDMAA, analyse le mouvement au Canada en posant un regard critique sur ses forces et ses faiblesses. Dans ses réflexions, il soulève la question pertinente du lien entre ce militantisme pour la liberté et l'égalité en Afrique du Sud et la lutte des peuples autochtones contre le colonialisme et l'oppression raciale au Canada :

Est-ce que le Canada aurait pu en faire plus? Bien sûr. A-t-il fait preuve de complaisance à l'endroit de l'Afrique du Sud à plusieurs égards? Sans aucun doute. Est-il coupable d'hypocrisie, notamment en ce qui concerne les peuples autochtones? Certainement. Cependant, il y a très peu de politiciens qui osent se lancer dans une initiative politique à laquelle s'oppose la majorité des personnes qui les ont élus, qui gardent le cap et poussent ces gens encore plus loin. Et qui persistent au point où un haut fonctionnaire – un très haut fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères – me dise que Nelson Mandela était un terroriste, et qu'au bout de quelques années, ce même Nelson Mandela soit fait citoyen honoraire du Canada. Le mérite en revient en grande partie à Brian Mulroney, mais aussi – et surtout – au réseau anti-apartheid, avec toutes ses contradictions, ses tensions, ses conflits. Vous savez, ça a été un travail très important et ces militants et militantes ont été un groupe important de gens.



Dan O'Meara during an oral history interview conducted by the CMHR, Montréal, 2015.

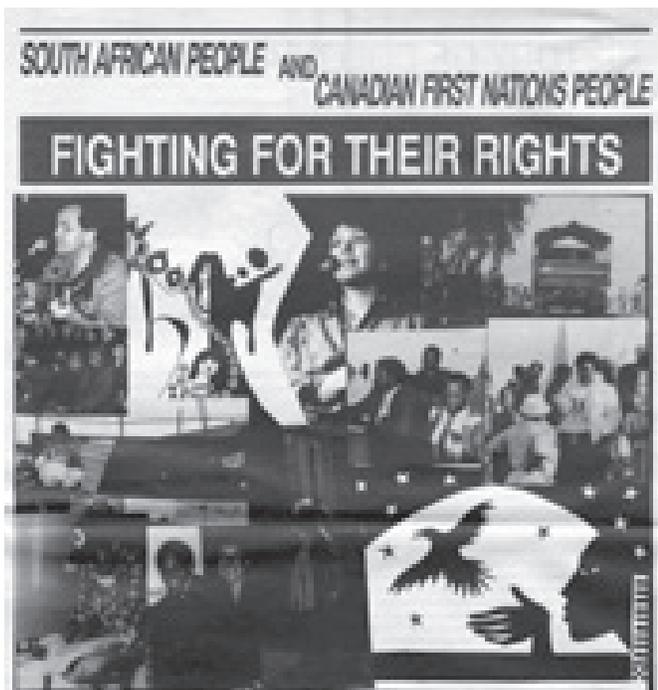
Dan O'Meara pendant une entrevue d'histoire orale avec le MCDP, Montréal, 2015.

The parallels between racial oppression in South Africa and the experiences of Indigenous peoples in Canada were acknowledged by many interviewees, though few engaged with issues of colonial oppression at home as actively as they did with the struggle against apartheid. Archbishop Ted Scott saw engagement in both contexts as critical:

I would never have accepted the appointment to represent Canada on the EPG (Commonwealth Eminent Persons Group) had I not been involved in the Indigenous struggle in Canada. I would have had no credibility in my own mind and I don't think in the minds of the South African people, too, if they had known that I had never had any concern about the situation here.

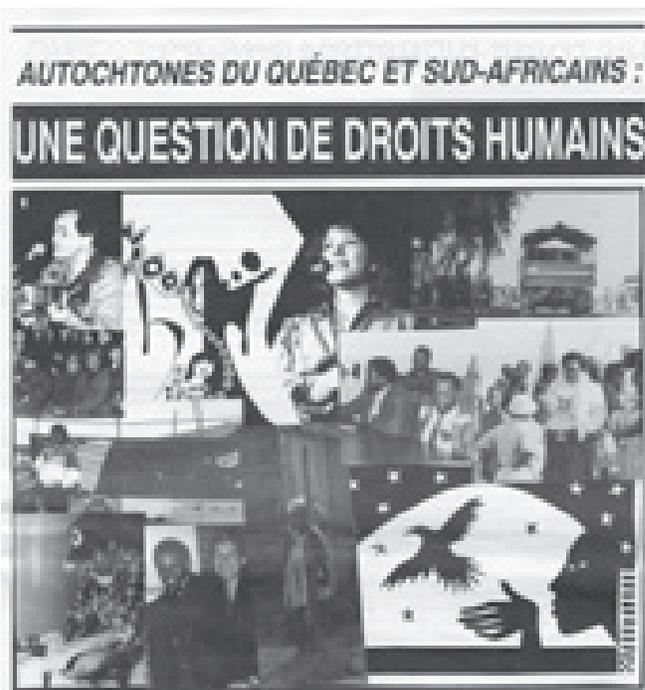
Le parallèle entre l'oppression raciale en Afrique du Sud et l'expérience des peuples autochtones au Canada a été fait dans de nombreuses entrevues, bien que peu de personnes se soient impliquées aussi activement dans la lutte contre l'oppression coloniale au Canada que dans la lutte contre l'apartheid. Pour l'archevêque Ted Scott, l'implication dans les deux contextes était d'une grande importance :

Je n'aurais jamais accepté de représenter le Canada au sein du groupe de personnalités éminentes du Commonwealth si je ne m'étais pas impliqué dans la lutte des Autochtones au Canada. Je n'aurais pas été crédible à mes propres yeux, ni aux yeux du peuple sud-africain, je crois, s'il avait su que je ne m'étais jamais soucié de la situation ici.



Publications of the Centre d'information et de documentation sur le Mozambique et l'Afrique australe, Montréal, 1992.

Publications du Centre d'information et de documentation sur le Mozambique et l'Afrique australe, Montréal, 1992.





*Meeting of group of
Algonguin, Cree, Atikamekw,
Québécois and South
African people in
KwaNdebele, South
Africa, 1991.*

*Rencontre d'un groupe
de personnes algonquines,
atikamekws, québécoises et
sud-africaines à KwaNdebele,
Afrique du Sud, 1991.*

Stéphan Corriveau, who organized anti-apartheid campaigns in Quebec, brought together a group of Indigenous peoples from Quebec and a group of South Africans during the democratic transition. He recollects that similarities and differences between South African and Canadian experiences of colonialism and racial oppression brought the two groups together in positive exchanges about activism for social change:

We went to South Africa for almost two months to do a tour and meet people in the townships, in the Bantustans, in the anti-apartheid movement in South Africa and when we returned, we welcomed for at least two, almost three months, a delegation of South Africans who visited Indigenous communities, mainly on reserves, but also organizations off reserves throughout Quebec. So that was a particularly interesting experience in terms of connections to human rights, the ability to empower ourselves, to act, to fight, to broaden horizons....

Stéphan Corriveau, qui avait organisé des campagnes anti-apartheid au Québec, a réuni un groupe de personnes autochtones du Québec et un groupe de personnes sud-africaines pendant le processus de transition démocratique. Il se souvient que les similitudes et les différences entre les expériences sud-africaines et canadiennes du colonialisme et de l'oppression raciale ont été la source de discussions enrichissantes sur le militantisme comme moyen de provoquer des changements sociaux :

On est allés pendant pratiquement deux mois en Afrique du Sud faire une tournée et rencontrer des gens dans les townships, dans les bantoustans, dans le mouvement anti-apartheid en Afrique du Sud et, au retour, on a accueilli pendant au moins deux, presque trois mois, une délégation de Sud-Africains qui visitaient les communautés autochtones, principalement en réserve, mais aussi dans les organisations hors des réserves partout à travers le Québec. Alors ça, ça a été une expérience particulièrement intéressante en termes de liens avec les droits de la personne, de la capacité de se prendre en charge, d'agir, de lutter, d'élargir des horizons...

Taking a stand on what may seem like a distant struggle – in another part of the world and on a seemingly unrelated issue – can have an impact. These personal stories of activism against apartheid highlight the actions and roles of ordinary people, including those not featured in the news or cited in publications. This kind of storytelling allows for the expression of different perspectives and points of view. It also provides a unique picture of how social and political change is achieved.

Prendre position sur ce qui peut sembler être une lutte lointaine – dans une autre partie du monde et sur une question apparemment sans rapport – peut avoir un impact. Ces histoires personnelles de militantisme contre l’apartheid mettent en lumière l’action et le rôle des gens ordinaires, y compris des gens dont on ne parle pas dans les nouvelles et qu’on ne cite pas. Ce type de récit permet l’expression de différents points de vue et de différentes perspectives. Il brosse également un tableau unique sur la façon dont les changements sociaux et politiques sont réalisés.

The author would like to thank Hayley Caldwell for her research assistance in the writing of this chapter. / L’auteure tient à remercier Hayley Caldwell pour son aide à la recherche pour la rédaction de ce chapitre.

1. The interviews with Pratt and Scott were conducted by filmmaker Peter Davis in the late 1990s. / Les entrevues de Pratt et Scott ont été menées par le cinéaste Peter Davis à la fin des années 1990.



Caroline Goodie Tshabalala Mogadime shortly after she immigrated to Canada, Toronto, 1970s.

Caroline Goodie Tshabalala Mogadime peu après son immigration au Canada, Toronto, années 1970.

4

Caroline Goodie Tshabalala Mogadime :

A South African Canadian
activist educator

Caroline Goodie Tshabalala Mogadime :

une enseignante militante
canado-sud-africaine

Author / Auteure :

Dr. Dolana Mogadime / Dolana Mogadime, Ph. D.

My parents became exiles of the South African apartheid military regime in 1963. We lived in Botswana, Zambia (Lusaka, Chipata, Livingstone), and other newly independent African countries before migrating to Canada in 1970. My parents' original decision to flee South Africa was based on their defiance of the *Bantu Education Act* of 1953. This was an oppressive law instated by the government of South Africa that legitimized and enforced the mass under-education of Black people.

The apartheid government was more interested in undercutting the education of young Black children than in supporting it. That view was well expressed by a National Party politician when he stated, "We should not give the natives any academic education. If we do, who is going to do the manual labour in the community?"

As a direct result of this racist approach, schools were intentionally underfunded, lacked qualified teachers, and did not have basic supplies. The nationalist government perceived the desire to secure better educational opportunities for Black children as a political act of defiance. Many Black people marched, protested, and were jailed and killed in their attempts to change the racial political ordering of society.

My parents' act of protest and their professional positions – one was a teacher and the other a medical doctor – led to their exile from South Africa. Though a privileged educational background aided our departure, as migrants my siblings and I felt deprived of our languages (Zulu and Sotho), our extended family, and the communities within which South African cultural identities are nurtured and sustained. This sense of loss fuelled my endeavour to study my mother's stories. The inquiry into her life history provides a means of remembering, mending, and reconnecting with my South African family history and cultural identity.

Mes parents ont quitté l'Afrique du Sud en 1963 pour fuir le régime militaire de l'apartheid. Nous avons habité au Botswana, en Zambie (Lusaka, Chipata, Livingstone) et dans d'autres pays africains indépendants depuis peu, avant d'immigrer au Canada en 1970. Mes parents ont d'abord pris la décision de quitter l'Afrique du Sud parce qu'ils se méfiaient des effets de la *Bantu Education Act* (Loi d'éducation bantoue) de 1953. Il s'agissait d'une loi oppressive instaurée par le gouvernement de l'Afrique du Sud qui légitimait et régissait la sous-éducation massive des personnes noires.

Le gouvernement de l'apartheid jugeait qu'il valait mieux restreindre l'éducation des jeunes enfants noirs. Cette opinion avait été bien exprimée par un politicien du Parti national lorsqu'il a affirmé : « Il ne faut pas donner de formation scolaire aux autochtones. S'ils sont éduqués, qui fera le travail manuel dans la communauté? »

En raison de cette approche raciste, on sous-finançait sciemment les écoles, qui manquaient donc d'enseignantes et d'enseignants compétents et ne disposaient pas du matériel le plus élémentaire. Pour le gouvernement nationaliste, le désir d'obtenir de meilleures perspectives d'éducation pour les enfants noirs constituait un acte politique de défi. De nombreuses personnes noires ont participé à des marches et protesté pour tenter de changer l'ordre politique de la société, fondé sur un système racial, et ont été emprisonnées et tuées à cause de leur militantisme.

Le geste de protestation de mes parents (ma mère était enseignante et mon père médecin) a mené à leur exil. Leur éducation privilégiée a facilité notre départ mais, en tant que migrants, moi, mes frères et mes sœurs, nous avons l'impression d'être privés de notre langue autochtone, de notre famille élargie et des communautés dont se nourrissent les identités sud-africaines.



Dr. Dolana Mogadime (left) with her two young sons, sister (middle) and mother, Toronto, 1998.

Dolana Mogadime (à gauche) et ses deux jeunes fils, sa sœur (au centre) et sa mère, Toronto, 1998.

During the late 1970s through to the early 1990s (until the dismantling of apartheid), my mother, Caroline Goodie Tshabalala Mogadime, a South African Canadian activist educator, was a much sought-after public speaker for the Toronto branch of the African National Congress (ANC). In her role as an activist educator and as a representative of the ANC, Goodie's work focused on educating Canadian audiences about the disastrous effects of South African politics on the lives of children.

The church became a focal point for this work. Churches that had committed themselves to raising funds for the ANC had to educate their congregations about the human rights abuses which characterized apartheid in South Africa. As a result, my mother accepted invitations to take up these issues with congregations of the United Church of Canada across the province of Ontario, and thus she became a noted speaker. She explains:

There weren't many South African Black women or even men who had my educational credentials and were also willing to speak in public places about politics. For example, the people at the [ANC's] office spoke from a militant perspective and it was very hard for a Canadian audience and congregation to hear that. Jim Kirkwood [of the United Church] liked that I spoke to people, to Canadians, in a calm way, like a teacher. I also took a very personal approach and I told people personal stories about what would have happened to my children if we had lived in South Africa – how apartheid would have affected them as Black people, including how it would have influenced their education. For instance, you could not go just anywhere, you could not go to a restaurant, you were not free. So that was the reason they decided to invite me.

I recall from the time I was eight or nine years old, holding Mama's hand as we crossed a busy street and entered yet another building – sometimes they were auditoriums, sometimes churches, and other times

Ce sentiment de perte a alimenté mon désir d'étudier l'histoire de ma mère. En fouillant dans sa vie, j'ai l'occasion de me rappeler, de guérir, et de rétablir les liens avec l'histoire et l'identité culturelle de ma famille sud-africaine.

De la fin des années 1970 au début des années 1990 (jusqu'à la chute de l'apartheid), ma mère, Caroline Goodie Tshabalala Mogadime, une enseignante militante canado-sud-africaine, a été une conférencière réputée pour la branche de Toronto du Congrès national africain (ANC). Dans son rôle d'enseignante militante et de représentante de l'ANC, le travail de Goodie consistait à informer le public canadien au sujet des effets désastreux des politiques sud-africaines sur la vie des enfants.

L'Église est devenue un point central pour ce travail. En effet, les Églises qui s'étaient engagées à récolter des fonds pour l'ANC devaient sensibiliser leurs fidèles aux violations des droits de la personne qui caractérisaient l'apartheid en Afrique du Sud. Résultat : ma mère acceptait les invitations à s'adresser aux congrégations de l'Église Unie du Canada de l'Ontario pour leur expliquer la situation, et c'est ainsi qu'elle est devenue une conférencière recherchée. Elle explique :

Il y avait peu de femmes noires d'Afrique du Sud, ou même d'hommes, qui avaient fait autant d'études que moi et qui acceptaient aussi de prendre la parole en public pour parler de politique. Les gens du bureau [de l'ANC], par exemple, parlaient du point de vue militant et c'était très difficile pour un auditoire ou une congrégation du Canada d'entendre de tels témoignages. Jim Kirkwood [de l'Église Unie] aimait que je m'adresse aux gens, aux Canadiens et aux Canadiennes, avec calme, comme une enseignante. J'ai aussi adopté une touche très personnelle et expliqué ce qui serait arrivé à mes enfants si nous étions restés en Afrique du Sud – l'effet que l'apartheid aurait eu sur eux, en tant que personnes noires, notamment sur leur éducation. Je leur expliquais, par exemple, qu'on

radio and television studios. At each location she took the podium as I sat in the audience. I came to know the meaning of apartheid in many different ways, but film seemed the most meaningful communicator to me as a child.

After the showing of a film, my mother's voice cut powerfully through the silence of the audience and brought to life images of forced removals, of children's lives being torn apart as army tanks came to demolish

ne pouvait pas aller où l'on voulait, on ne pouvait pas aller au restaurant, on n'était pas libres. C'est pour ça qu'on m'a invitée à prendre la parole.

Je me revois à huit ou neuf ans, avec ma mère qui me tenait la main pour traverser une rue passante, et nous entrions dans un immeuble – c'était parfois un auditorium, parfois une église, ou bien encore un studio de radio ou de télévision. Puis elle prenait la parole et je m'assois dans l'auditoire. J'ai découvert l'apartheid de différentes façons, mais les films me semblaient les plus efficaces et les plus parlants pour communiquer les idées.

Après la projection d'un film, la voix de ma mère perçait le silence avec force et donnait vie aux images que l'on venait de voir : des gens expulsés de leur foyer, des enfants dont la vie était bouleversée quand des véhicules blindés venaient détruire leur maison. L'image de ma mère travaillant pour sensibiliser les gens au racisme en Afrique du Sud est ancrée dans mon enfance, comme l'est l'image de ses robes, zouloues ou xhosas, qu'elle portait pour capter l'attention des auditoires. À la maison, ses robes accrochées dans la penderie étaient pour moi comme des armures qui attendaient d'être enfilées par des



Caroline Goodie Tshabalala Mogadime (front right) visiting family in South Africa, 1984.

Caroline Goodie Tshabalala Mogadime (devant à droite) qui rend visite à de la parenté en Afrique du Sud, 1984.

their homes. The visions of her working for racial consciousness-raising about racism in South Africa are etched into my childhood, along with images of the gowns, sometimes Zulu, sometimes Xhosa, that she would wear to command the attention of the audience. At home, her gowns hung in the closet, appearing to me as armour waiting to be worn by the brave. Having lived, known, and fought racism all her life in South Africa as well as in Canada, she knew well how to summon the inner strength represented by these clothes and always succeeded in wrapping and wearing her gown with immense dignity and pride.

Goodie worked as other middle-class Black women educators did, with the sense that their economic and social position should be used as positive reinforcement for the advancement of the race. Central to her work as an educational activist is the notion of social responsibility to the community. Her understanding of Black women's cultural leadership allowed her to find her voice and self-empowerment in working for the emancipation of the community. This link between self-empowerment and community empowerment continues as a theme throughout my mother's work as an activist educator for the ANC and churches.

In response to requests by various academic institutions and organizations for a South African public speaker, the ANC invited her to take on an even more demanding public role. Over the span of a decade and a half she acted as the keynote speaker at many events, including the Human Rights Conference in Montréal, Grindstone Island's Women's Conference on the "Role of African Women in Liberation Movements," and for the Canadian chapter of the International Defence and Aid Fund in Halifax.

The plight of the young freedom fighters in South Africa that inspired Goodie to attend academic conferences around the globe and speak at churches across the province of Ontario, once again influenced the direction of her educational activist life when she was called

braves. Ayant vécu, connu et combattu le racisme toute sa vie en Afrique du Sud et au Canada, elle savait très bien comment invoquer la force intérieure que représentaient ces vêtements et, quand elle s'en enveloppait, elle les portait toujours avec une grande dignité et une immense fierté.

Goodie travaillait dans la même optique que d'autres enseignantes noires de classe moyenne, avec le sentiment que leur position économique et sociale devait servir à renforcer la situation de la population noire. Au cœur de son militantisme ancré dans l'éducation, on trouve la notion de responsabilité sociale à l'endroit de la communauté. Sa compréhension du leadership culturel des femmes noires lui permettait de trouver sa voix et de se prendre en main dans son travail pour l'émancipation de la communauté. Ce rapport entre renforcement personnel et prise en charge communautaire est un thème constant dans le travail d'éducation militante que faisant ma mère pour l'ANC et pour les Églises.

En réaction aux demandes provenant de diverses universités et organisations qui voulaient une personne d'Afrique du Sud pour donner des discours, l'ANC a invité ma mère à jouer un rôle public encore plus exigeant. Pendant plus de 15 ans, elle a été la principale conférencière à de nombreux événements, notamment la conférence de Montréal sur les droits de la personne, la conférence des femmes à Grindstone Island portant sur le rôle des femmes africaines dans les mouvements de libération, et la section canadienne de l'International Defence and Aid Fund, à Halifax.

La situation critique des jeunes combattants et combattantes de la liberté en Afrique du Sud, qui avait poussé Goodie à participer à des conférences universitaires partout dans le monde et à s'adresser à des congrégations religieuses dans tout l'Ontario, l'a de nouveau inspirée dans son travail d'éducation militante quand elle a été appelée par le Solomon Mahlangu Freedom College de Tanzanie, en Afrique de l'Est, en 1982. De concert avec les bureaux de

to the Solomon Mahlangu Freedom College in Tanzania, East Africa, in 1982. In coordination with the Geneva, Zambia and Tanzania ANC offices, and the sponsorship of the Dag Hammarskjöld Foundation, she travelled to Tanzania to address an ANC Education Conference as the keynote speaker.

Groups, under the umbrella of the ANC, organized annual conferences with the aim to discuss the long-term visions of education under the projected democratic South African government. International specialists in education were brought to the refugee camp in Tanzania to share their ideas with teachers and refugee students about what a restructured curriculum might look like. This camp housed activist students who had escaped imprisonment and persecution from the government by fleeing from South Africa to various independent African countries such as Zambia, Mozambique and Zimbabwe. They were eventually sent by ANC branches to the camp in Tanzania. My mother commented:

It was incredible to go [to the Solomon Mahlangu Freedom College] and be of some use to [South African] refugees, to children. When I got there, I found a lot of them were depressed, some of them were suicidal. You know some of them had left their homes knowing they might not return. And although they had this ambition of fighting apartheid, once they were away from their homes – some were as young as 14, 15, 16 – the reality traumatized them. And even the process of getting to Tanzania was overwhelming. They had to go through thick dangerous bush. The stories were just horrendous, when they spoke about what happened to them in the bush, seeing some of their friends dying....

In response to this experience with South African refugee youth, Goodie set out to write and publish her first book, *Developing the Whole Individual in South Africa: A Guidance Program for Teachers and Parents*.

l'ANC de Genève, de Zambie et de Tanzanie, et grâce au parrainage de la Dag Hammarskjöld Foundation, elle s'est rendue en Tanzanie pour participer à titre de conférencière principale à une conférence de sensibilisation organisée par l'ANC.

Des groupes, sous l'égide de l'ANC, organisaient des congrès annuels pour discuter des visions à long terme de l'éducation sous le gouvernement démocratique qu'on prévoyait instaurer en Afrique du Sud. Des spécialistes de l'éducation venus de divers pays se sont rendus dans un camp de réfugiés en Tanzanie pour parler avec des enseignants, des enseignantes et des élèves réfugiés de ce que pourrait être un programme d'études restructuré. Ce camp de réfugiés accueillait des élèves militants qui avaient pu éviter l'emprisonnement et la persécution en Afrique du Sud en s'enfuyant vers divers pays africains indépendants comme la Zambie, le Mozambique et le Zimbabwe. Ils ont ensuite été envoyés au camp de Tanzanie par les bureaux de l'ANC. Voici ce que ma mère en disait :

C'était incroyable d'y aller [au Solomon Mahlangu Freedom College] et de pouvoir être utile aux personnes réfugiées, aux enfants [d'Afrique du Sud]. Là-bas, j'ai pu constater que beaucoup d'entre eux étaient déprimés, certains étaient même suicidaires. Certains avaient quitté leur foyer en sachant qu'ils n'y retourneraient peut-être jamais. Et même s'ils avaient eu l'intention de combattre l'apartheid, une fois loin de chez eux – certains n'avaient que 14, 15, 16 ans – la réalité les avait traumatisés. Le voyage pour se rendre en Tanzanie avait été éprouvant. Ils avaient dû traverser la brousse épaisse et dangereuse. C'était épouvantable quand ils racontaient ce qui leur était arrivé dans la brousse, qu'ils avaient vu certains de leurs amis mourir...

Après cette expérience avec les jeunes réfugiés sud-africains, Goodie s'est lancée dans l'écriture et a publié son premier ouvrage, *Developing the Whole Individual*



Caroline Goodie Tshabalala Mogadime (front row, 6th from left) visiting a school in Fondo Bay Park, Soweto, South Africa, 1996.

Caroline Goodie Tshabalala Mogadime (première rangée, 6^e de la gauche) en visite dans une école à Fondo Bay Park, Soweto, Afrique du Sud, 1996.

In it she discusses the idea of rethinking teacher-student relations that silence the latter. What my mother saw among the students at the refugee camp in Tanzania was a microcosm of what was happening in South Africa as a result of apartheid. Both students and teachers had been marginalized by an inferior Bantu curriculum. She discovered that the so-called qualified teachers (as deemed by the low standards of South African government for the education of Blacks) were neither properly trained nor qualified. She felt she had to assist in retraining, motivating and inspiring teachers in a new direction, one that involved critical self-reflection of their role in the classroom as teachers. This became her goal and vision in her work as a writer and lecturer in institutions of higher learning in South Africa.

In her second book, *Dearest Teacher*, Goodie deals with the issue of violence by sharing her personal experiences of physical abuse as a child in the South African school system. Under a violent apartheid system this problem persisted, but was ignored because of more pressing political issues. The effects of abuse were heightened by general feelings of despair, hopelessness and helplessness which resulted from a severely repressive political climate. Her ideas on critical self-understanding and love in the classroom aimed to engage educators in the process of reconstructing new meaning in their relations with students.

My mother's most significant work in educational development in South Africa occurred when she pioneered the opening of Pietermaritzburg Community College in 1991. That year, a group of wealthy white men from a Rotary Club in South Africa approached her with a question: "What can be done for the lost generation?" This is a term commonly used to describe the militant youth who were most known for the 1976 Soweto student uprising. Their protest against the *Bantu Education Act* was marked by ongoing school strikes, student demonstrations and strategic school absenteeism. Their political actions of defiance against

in South Africa: A Guidance Program for Teachers and Parents. Elle y présente l'idée de revoir les relations enseignant-élève qui ont pour effet de réduire l'élève au silence. Ce que ma mère a vu chez les élèves du camp de réfugiés de Tanzanie était un microcosme de ce qui se passait en Afrique du Sud à cause de l'apartheid. Les élèves, les enseignants et les enseignantes avaient été marginalisés à cause d'un programme scolaire inférieur réservé aux Bantous. Elle s'est aperçue que les enseignantes et enseignants soi-disant compétents (selon les normes peu rigoureuses qu'appliquait le gouvernement sud-africain à l'éducation des personnes noires) n'étaient pas bien formés. Elle a senti qu'elle devait aider à donner une nouvelle formation aux enseignants et enseignantes, à les motiver et à les inspirer pour qu'ils prennent une nouvelle orientation en s'engageant dans une autoréflexion critique au sujet de leur rôle dans la salle de classe. C'est devenu son but et sa vision pour son travail d'auteure et de conférencière dans les établissements d'enseignement supérieur d'Afrique du Sud.

Dans son deuxième livre, *Dearest Teacher*, Goodie aborde la question de la violence en racontant son expérience personnelle de mauvais traitements subis dans son enfance au sein du système scolaire sud-africain. Ce problème persistait dans le contexte violent du système de l'apartheid, mais était ignoré en raison de problèmes politiques plus pressants. Les effets des mauvais traitements étaient aggravés par un sentiment général de désespoir et de désarroi né d'un climat politique extrêmement répressif. Avec ses idées sur l'autocompréhension critique et l'amour dans la salle de classe, ma mère voulait que les enseignants et les enseignantes s'engagent dans un processus pour donner un nouveau sens à leur relation avec les élèves.

La plus grande contribution de ma mère au développement de l'éducation en Afrique du Sud, c'est l'ouverture du Pietermaritzburg Community College en 1991. Cette année-là, un groupe d'hommes blancs nantis

the government's enforcement of the Act eventually led this mass group to become economically disenfranchised and unemployed as mature adults.

Goodie worked in collaboration with the Pietermaritzburg Rotary Club in South Africa to establish the college. Modelled after colleges in Canada, Pietermaritzburg Community College was the first of its kind in South Africa. It was politically committed to changing the class position of marginalized Blacks and offered literacy development and math upgrading, as well as skills that prepare people to work in a variety of sectors in the labour market, from computer technology to early childhood education.

Caroline Goodie Tshabalala Mogadime's life stories, as well as mine, as her daughter, offer up a message about Black women's voices and agency. She used her voice to speak out about the plight of many Black people whose lives were constrained by apartheid laws. In doing so, she helped educate Canadians about the plight of South African people. Apartheid laws robbed Black people of their fundamental human rights on multiple levels. In listening to the stories of South African people and families, one can better understand how an education provides the means to build a better future. Certainly, this goal became a driving force for my mother and her family. In this sense our story resonates with many immigrants who arrive on the shores of Canada seeking asylum and a new life.

du Rotary Club d'Afrique du Sud l'ont approchée en lui posant une question : « Que peut-on faire pour la génération perdue? ». C'est une expression qu'on utilisait souvent pour parler des jeunes militants surtout connus pour le soulèvement étudiant de Soweto en 1976. Leur protestation contre la *Loi d'éducation bantoue* se traduisait par des grèves fréquentes, des manifestations et l'absentéisme stratégique. Leurs actions politiques qui défiaient le gouvernement dans l'application de la Loi leur ont valu plus tard d'être des adultes sans emploi, exclus de la vie économique.

Goodie a collaboré avec le Rotary Club d'Afrique du Sud pour établir le collège. Créé sur le modèle des collèges canadiens, le Pietermaritzburg Community College était le premier du genre en Afrique du Sud. Sur le plan politique, il était voué à améliorer la position sociale des personnes noires marginalisées et assurait l'alphabétisation et le perfectionnement en mathématiques; on y préparait aussi les gens au travail en leur enseignant les compétences nécessaires dans divers secteurs, depuis la technologie informatique jusqu'à l'éducation de la petite enfance.

Les histoires de la vie de Caroline Goodie Tshabalala Mogadime, de même que celles de ma vie à moi, sa fille, véhiculent un message au sujet de la voix et de l'action des femmes noires. Ma mère a utilisé sa voix pour parler de la terrible situation de nombreuses personnes noires dont la vie était bridée par les lois de l'apartheid. Ce faisant, elle a contribué à informer les Canadiens et les Canadiennes au sujet de la situation désespérée des gens en Afrique du Sud. Les lois de l'apartheid privaient les personnes noires de leurs droits fondamentaux à de multiples égards. Quand on entend l'histoire des personnes et des familles sud-africaines, on comprend comment l'éducation procure les moyens de se construire un avenir meilleur. Ce but est devenu une force motrice pour ma mère et sa famille. En ce sens, notre histoire fait écho à celles des nombreuses personnes immigrantes qui frappent à la porte du Canada pour demander l'asile et se bâtir une vie nouvelle.

Dr. Mogadime's piece draws from these previously published articles:

Mogadime, D. "Racial differential experiences of employment equity for women teachers: one teacher's narrative of resistance and struggle." *Journal of Black Studies*, 39, 1 (2008): 85-108.

Mogadime, D. "The work of South African-Canadian educator Goodie Tshabalala Mogadime." *Canadian Woman Studies*, 17, 4 (1998a): 98-102.

Mogadime, D. "A daughter's praise poem for her mother: historicizing South African women's community activism and racial upliftment among South African women." *Canadian Woman Studies*, 18, 2/3 (1998b): 86-91.

L'article de Dolana Mogadime s'appuie sur les articles suivants, déjà publiés :

Mogadime, D. « Racial differential experiences of employment equity for women teachers: one teacher's narrative of resistance and struggle », *Journal of Black Studies*, vol. 39, n° 1 (2008), p. 85-108.

Mogadime, D. « The work of South African-Canadian educator Goodie Tshabalala Mogadime », *Canadian Woman Studies*, vol. 17, n° 4 (1998a), p. 98-102.

Mogadime, D. « A daughter's praise poem for her mother: historicizing South African women's community activism and racial upliftment among South African women ». *Canadian Woman Studies*, vol. 18, n° 2/3 (1998b), p. 86-91.



Derek Nepinak reading a statement before the beginning of his 27-hour fast in the Museum's reproduction of Mandela's prison cell on Robben Island, December 3, 2018.

Derek Nepinak lisant une déclaration avant d'entamer son jeûne de 27 heures dans la réplique de la cellule de prison de Mandela à Robben Island, 3 décembre 2018.



5

27 hours for 27 years:
An interview with Derek Nepinak

**27 heures pour
27 années :**
Entretien avec Derek Nepinak

Conducted by / Réalisé par :
Rorie McLeod

In December of 2018, Indigenous leader Derek Nepinak, also known as Niibin Makwa, undertook a ceremonial fast in the eight-foot by seven-foot replica of Nelson Mandela's jail cell contained within the exhibition *Mandela: Struggle for Freedom*. Nepinak spent 27 hours in the replica cell – one hour for every year Mandela spent in prison.

For Nepinak, fasting is an opportunity for introspection in the pursuit of guidance and greater clarity of purpose. He approached the Museum to undertake this fast in the replica of Mandela's cell to reflect on parallels between the experience of Indigenous peoples in Canada and of non-white South Africans during apartheid. For the Museum, the action was a welcome opportunity to foster dialogue about essential human rights issues among people with different perspectives.

Nepinak is a former grand chief of the Assembly of Manitoba Chiefs, former chief of the Pine Creek First Nation and former chair of the West Region Tribal Council. Over the past few years, he has initiated several actions to raise awareness and spark conversations about Indigenous rights in Canada, including a 120-kilometre "Walk to Remember" in 2017 from the former site of his mother's residential school to his home First Nation, where another residential school once stood.

In January of 2019, the Museum sat down with Nepinak to learn more about his reflections on the fast and his perspective on the parallels between the experience of Black South Africans and of Indigenous peoples in Canada.

En décembre 2018, le leader autochtone Derek Nepinak, aussi connu sous le nom de Niibin Makwa, a entrepris un jeûne cérémoniel dans une réplique de la cellule de 2 m sur 2,5 m environ de Nelson Mandela, qui se trouve dans l'exposition *Mandela : Lutte pour la liberté*. Il y a passé 27 heures, une heure pour chacune des années que Mandela a passées en prison.

Derek Nepinak considère le jeûne comme une occasion d'introspection dans la quête d'une orientation et d'une meilleure compréhension du but à poursuivre. Il a communiqué avec le Musée pour entreprendre ce jeûne dans la réplique de la cellule de Mandela afin de réfléchir aux parallèles à faire entre l'expérience des peuples autochtones du Canada et celle des personnes non blanches en Afrique du Sud pendant l'apartheid. Le Musée a vu dans cette action une excellente occasion de favoriser le dialogue entre personnes d'horizons différents sur des enjeux essentiels des droits de la personne.

Derek Nepinak est un ancien grand chef de l'Assemblée des chefs du Manitoba, ancien chef de la Première Nation de Pine Creek et ancien président du West Region Tribal Council. Au cours des dernières années, il a initié plusieurs actions de sensibilisation et de dialogue sur les droits des peuples autochtones au Canada, dont la marche « Walk to Remember » de 120 km, organisée en 2017, qui allait de l'ancien site du pensionnat qu'a fréquenté sa mère jusqu'à sa Première Nation d'origine, où un autre pensionnat existait autrefois.

En janvier 2019, le Musée a rencontré Derek Nepinak pour en savoir plus sur ses réflexions au sujet du jeûne et son point de vue sur les parallèles entre l'expérience du peuple sud-africain noir et celle des peuples autochtones du Canada.

CMHR: Take us back to the moment when you first conceived of a fast in the exhibition. What was motivating you?

Derek Nepinak: I think what was motivating me from the outset was the recognition that we have the very unique opportunity to raise the profile of an international champion of human rights in Nelson Mandela – someone who looked apartheid right in the face and was able to challenge it. I also thought it would be incumbent upon us, living in a colonial space that often denies human rights for Indigenous peoples, to take this opportunity to elevate the challenges we face. Let's look at international human rights champions, but let's also take the time to look at what's happening here at home, too.

What was your strongest realization during your fast?

It allowed me to focus in on the difference between separateness or apartheid in a place like South Africa versus separateness or apartheid in a Canadian context.

Apartheid was very apparent in the daily lives of people in South Africa. There's signage that reminds you of the separateness: "Whites Only" or "Coloured Bathroom." That kind of separateness grates on the innate nature of human beings to be loving and caring. When it's that apparent, I think it's a catalyst for change. It repels humanity, and it's intrusive to the human spirit to live in that way.

Here in Canada we seem to have placed the separateness behind a veil characterized by false niceties. It's also veiled by economic reality: we have to work together to effect commerce and have an economy that moves forward. Unfortunately, though, Indigenous people are relied upon to sustain certain institutions in Canadian society that are having negative effects on our communities. Child and Family Services

MCDP : Rappelez-nous le moment où vous est venue l'idée d'un jeûne dans le cadre de l'exposition. Quelles ont été vos motivations?

Derek Nepinak : Ce qui m'a motivé dès le départ, je pense, c'est de reconnaître que nous avons une occasion exceptionnelle de mieux faire connaître un champion international des droits de la personne, Nelson Mandela, une personne qui a affronté l'apartheid et a pu s'y opposer. J'ai aussi pensé qu'il nous appartenait, à nous qui vivons dans un contexte colonial qui nie souvent les droits de la personne des peuples autochtones, de saisir cette occasion de mieux faire connaître les difficultés que nous vivons. Regardons les championnes et champions internationaux des droits de la personne, mais prenons aussi le temps de voir ce qui se passe ici, chez nous.

Quelle a été votre prise de conscience la plus importante pendant votre jeûne?

Le jeûne m'a permis de me concentrer sur la différence entre la séparation, l'isolement ou l'apartheid dans un pays comme l'Afrique du Sud et la séparation, l'isolement ou l'apartheid dans un contexte canadien.

L'apartheid était très flagrant dans la vie quotidienne des Sud-Africains et des Sud-Africaines. Des panneaux de signalisation rappelaient la séparation : « Blancs seulement » ou « Toilettes pour gens de couleur ». Ce genre de séparation érode la nature innée des êtres humains de faire preuve d'amour et d'attention. Lorsqu'elle est si manifeste, elle devient, je pense, un catalyseur de changement. Elle répugne à l'humanité et va à l'encontre de l'esprit humain.

Ici, au Canada, nous semblons avoir caché la séparation ou l'isolement derrière un voile caractérisé par de fausses subtilités. Elle est aussi voilée par la réalité économique : nous devons travailler ensemble pour faire du commerce et avoir une économie qui progresse. Et pourtant, on compte malheureusement sur les personnes

is a half billion-dollar institution here in Manitoba. The criminal justice system is full of Indigenous people. We don't have some kind of innate deficiency – it's an outcome of the colonization and the separateness that we've come to accept here. You can see it when an Indigenous young man walks into a store in rural Saskatchewan and he's followed around by security, or the police are called in because he's wearing the wrong type of jeans or T-shirt. It's not as apparent on the surface, but it is here and it's every bit as insidious as what was happening there.

autochtones pour soutenir certaines institutions de la société canadienne qui ont des effets néfastes sur nos communautés. Les Services à l'enfance et à la famille sont une institution d'un demi-milliard de dollars ici, au Manitoba. Le système de justice criminelle est plein de personnes autochtones. Nous n'avons pas une sorte de carence innée; c'est le produit de la colonisation et de la séparation que nous en sommes venus à accepter ici. On le voit lorsqu'un jeune autochtone entre dans un magasin dans les régions rurales de la Saskatchewan et que la sécurité le suit ou qu'on appelle la police parce qu'il ne porte pas le bon jeans ou le bon tee-shirt. La séparation ne paraît pas en surface, mais elle est là et elle est tout aussi insidieuse que ce qui existait en Afrique du Sud.



Nepinak preparing himself for his 27-hour fast in the prison cell of the CMHR's Mandela: Struggle for Freedom exhibition, December 3, 2018.

Derek Nepinak se préparant à son jeûne de 27 heures dans la cellule de prison de l'exposition Mandela : Lutte pour la liberté, du MCDP, 3 décembre 2018.

When you toured the exhibition, you found similarities between the colonialism experienced by non-white South Africans and by Indigenous peoples here on Turtle Island.¹ Which of these similarities resonated the most strongly with you?

One is the manipulation of the education system. I recognized, walking through the exhibit, that Black South Africans were subjected to an education system that was imposed upon them, by design, with a purpose and an outcome in mind: to keep them undereducated. That stuck with me because it represents the institutionalization of difference, and that's happened here as well. When you look at the history of residential schools, the quality of the education wasn't there. These young kids were basically being put in labour camps. If they were able to get any reading or writing out of it that was a bonus.

But I also recognized the separation of family. One thing that I learned in the exhibition was that often Black mothers were separated from their children. They worked in white households while their children were being raised by relatives, separated from their mothers. That early separation of children and their mothers happens here today in huge numbers.

When you exited the cell, you spoke about the experience of refugees and asylum seekers and expressed solidarity with them. Why it is important to draw connections between the struggles people are facing in different places?

It's important to draw things together in that way in order to appreciate where you come from. In parts of the world, people are living as refugees or seeking asylum because of their criticism of the way their state is being run. They recognize that if they go home they're going to be brutalized. They're going to be tortured or killed. In order to have a voice, in order to breathe, they need to live away from home.

En visitant l'exposition, vous avez observé des similitudes entre le colonialisme vécu par les personnes noires en Afrique du Sud et celui des peuples autochtones de l'île de la Tortue¹, ici. Quelles similitudes vont ont le plus frappées?

L'une d'elles est la manipulation du système d'éducation. En parcourant l'exposition, j'ai observé que les personnes noires en Afrique du Sud étaient soumises à un système d'éducation qui leur était imposé et qui, dans sa conception même, visait explicitement à les garder sous-éduquées. Cela m'a frappé parce que cette façon de faire institutionnalise la différence, et cela s'est fait ici aussi. Quand on regarde l'histoire des pensionnats, l'éducation était de qualité médiocre. Ces enfants étaient essentiellement placés dans des camps de travail. S'ils parvenaient à y apprendre à lire ou à écrire, c'était un bonus.

J'ai aussi reconnu la séparation de la famille. J'ai appris, entre autres, que les mères noires étaient souvent séparées de leurs enfants. Elles travaillaient dans des ménages blancs pendant que leurs enfants étaient élevés par des membres de la famille, séparés de leurs mères. Cette séparation précoce des enfants et des mères se produit ici aujourd'hui en très grand nombre.

À votre sortie de la cellule, vous avez parlé de ce que vivent les personnes réfugiées et celles qui demandent l'asile et vous avez exprimé votre solidarité à leur égard. Pourquoi est-il important d'établir des liens entre les luttes des peuples à divers endroits?

Il est important de faire ainsi des liens entre les situations pour comprendre d'où l'on vient. Dans certaines parties du monde, les gens vivent comme personnes réfugiées ou demandent l'asile parce qu'ils ont critiqué la façon dont l'État est dirigé. Ils savent que s'ils retournent chez eux, ils seront brutalisés. Ils seront torturés ou tués. Pour se faire entendre, pour respirer, ils ont besoin de vivre ailleurs que chez eux.



Derek Nepinak addressing the media after his 27-hour fast, Winnipeg, December 4, 2018.

Derek Nepinak s'adressant aux médias après son jeûne de 27 heures à Winnipeg, 4 décembre 2018.

Canada is a state that is built on a robust dialogue of difference. You see a guy like the prime minister today having unscripted dialogues with communities. That's a very brave thing to do, but it's also a feature of what it is to live here: you can be critical, you can take a hard position on things, you can completely disagree with somebody, and at the end of the day still go home to your family. There are parts of the world where you can't do that. We have to recognize the uniqueness of what we have here. We can work with that uniqueness to push our agenda that says there's a place for everyone to be comfortable here.

Sometimes you have to look at what's happening in other parts of the world to appreciate what's happening at home. It's about asking "what ingredients do I have to raise my revolution?"

Le Canada est un État fondé sur un dialogue solide sur la différence. On voit un gars comme le premier ministre aujourd'hui dialoguer de manière impromptue avec les communautés. C'est très courageux, mais c'est aussi une caractéristique de notre vie ici : on peut être critique, adopter une position ferme sur certains sujets, être en désaccord total avec quelqu'un, et au bout du compte rentrer quand même chez soi, auprès de sa famille. Il y a des régions dans le monde où l'on ne peut pas faire cela. Il nous faut reconnaître le caractère unique de ce que nous avons ici. Nous pouvons nous en servir pour mettre de l'avant notre intention de donner à chacun et à chacune de nous une place pour bien vivre.

Parfois, il faut voir ce qui arrive dans d'autres régions du monde pour apprécier ce qu'on vit ici. La question à se poser est la suivante : « Quels sont les ingrédients à ma disposition pour faire ma révolution? »

When you exited the cell, you also mentioned that the challenges that are being faced by Indigenous people are often hidden. Which challenges do you wish that more people could see and understand?

One of the greatest challenges that we face in our relationship with the broader nation-state is a lack of recognition of the internal political dynamics that we struggle with. We are struggling with the legitimacy of the state-imposed *Indian Act* governing system, that is the Chief and Council system, that once propped up in the community seems to have an overriding or all-encompassing power when it comes to fiscal resources and the power to contract, the power to make decisions in economics.

Internally we recognize that maybe traditional forms of governance need to come back, but there is a political hierarchy in place that maintains a public image to the outside world. So, we're struggling here internally, but what you see in Ottawa is the Assembly of First Nations, for example, a national voice for all Indigenous people. Meanwhile, a lot of us see that as a co-opted organization. And that's happening in other colonized states where Indigenous people are facing oppression: a pacifist institution, rich in resources, is elevated to be a voice in key locations. To some of us, these organizations are not representative of who we are, but are a part of maintaining the status quo that we're trying hard to get away from.

Canadians need to be aware that we as Indigenous people are waking up to our colonization, a lot of us are on a healing journey, and that this system that's been imposed upon us has a limited number of days.

À votre sortie de la cellule, vous avez également dit que les difficultés que doivent affronter les personnes autochtones sont souvent cachées. Quelles difficultés souhaiteriez-vous que plus de gens voient et comprennent?

L'une des plus grandes difficultés que nous devons affronter dans notre relation avec l'État-nation en général est l'absence de reconnaissance de la dynamique politique interne à laquelle nous nous heurtons. Nous nous débattons avec la légitimité du système de gouvernance prévu dans la *Loi sur les Indiens* imposé par l'État, c'est-à-dire le système des chefs et des conseils qui, une fois soutenu dans la communauté, semble avoir un pouvoir prédominant ou global en matière de ressources financières et de passation de contrats, le pouvoir de prendre des décisions économiques.

À l'interne, nous reconnaissons qu'il faut peut-être revenir aux formes traditionnelles de gouvernance, mais la hiérarchie politique en place maintient une image publique devant le monde extérieur. Donc, nous luttons ici à l'interne, mais ce que l'on voit à Ottawa, c'est l'Assemblée des Premières Nations, par exemple, une voix nationale pour tous les peuples autochtones. Entre-temps, un grand nombre d'entre nous voyons cette assemblée comme une organisation cooptée. C'est ce qui se passe dans d'autres États colonisés où les peuples autochtones font face à l'oppression : une institution pacifiste, riche en ressources, élevée au rang de voix dans des endroits clés. Pour certains d'entre nous, ces organisations ne sont pas représentatives de qui nous sommes, mais elles contribuent en partie à maintenir le statu quo auquel nous tentons ardemment d'échapper.

Les Canadiens et les Canadiennes doivent savoir qu'en tant qu'Autochtones, nous nous éveillons à notre colonisation, que beaucoup d'entre nous se sont engagés sur la voie de la guérison et que ce système qui nous a été imposé n'en a plus pour longtemps.

One of the most well-known aspects of Canada's history with South Africa is the 1987 trip by the South African ambassador to Peguis First Nation at the invitation of Chief Louis Stevenson. At the time it drew international attention and it still draws attention today as well as criticism from Indigenous and non-Indigenous people alike. What do you think was the impact of that visit?

When Louis was alive, he was a controversial figure in the political space, and he was right up until the very end. I wasn't in politics back in those days – that's before my time – but I respected what he did when I look back on it because it demonstrated a broader recognition. We're sitting here from the comfort of our Canadian experience condemning South Africa for what they're doing to its people and meanwhile it's happening here as well. He was not afraid to draw out the hypocrisy of Canadian international policy with respect to human rights. To me, that was a bold move. When bold moves are taken by Indigenous politicians representing a minority perspective, even within his own community perhaps, there are ramifications. What you end up doing is scaring your biggest enemy out of the bushes, and that enemy is often ourselves.

He brought to the surface an issue that maybe we weren't ready to grapple with in our communities. Maybe there were a number of us who weren't ready to grapple with the idea that "hey we are being treated really badly, and we need to do something about it." This all happened before the rise of the Indian residential school discussion. It happened before Cindy Blackstock's work in recognizing disparities in Child and Family Services funding. A lot of what was happening to us as Indigenous people was still hidden from the international spaces that we now go to on a regular basis. So, when it comes to Indian country² it was a very, very significant move. The power of it will resonate for a long time. It has to. There are flash points in the evolution of political discussions and that was a massive flash point.

L'un des aspects les mieux connus de l'histoire du Canada relativement à l'Afrique du Sud est le voyage de 1987 de l'ambassadeur d'Afrique du Sud à la Première Nation de Peguis, à l'invitation du chef Louis Stevenson. À l'époque et encore aujourd'hui, cette visite retient l'attention internationale, mais elle a également suscité la critique autant des personnes autochtones que non autochtones. Quel impact cette visite a-t-elle eu, à votre avis?

De son vivant, Louis a été une personnalité controversée dans l'arène politique et il l'a été jusqu'à la toute fin. Je n'étais pas en politique à cette époque – c'est avant moi – mais je respecte ce qu'il a fait quand j'y repense, car cette visite a donné lieu à une reconnaissance élargie. Nous sommes ici, dans le confort de notre expérience canadienne, et nous condamnons ce que l'Afrique du Sud a fait à son peuple alors que cela se produit ici aussi. Il n'a pas eu peur d'attirer l'attention sur l'hypocrisie de la politique internationale canadienne en matière de droits de la personne. À mon avis, c'était un geste audacieux. Lorsque des politiciens autochtones posent des gestes audacieux qui représentent un point de vue minoritaire, peut-être même dans leur propre communauté, cela ne va pas sans conséquence. On finit par faire peur à notre plus grand ennemi et à le faire sortir de l'ombre, mais cet ennemi, c'est souvent nous-mêmes.

Le chef Stevenson a fait ressortir une question que nous n'étions peut-être pas prêts à aborder dans nos communautés. Un certain nombre d'entre nous n'étaient peut-être pas prêts à nous dire : « Hé, nous sommes très mal traités et nous devons réagir. » Tout cela est arrivé avant la discussion sur les pensionnats indiens, avant le travail de Cindy Blackstock pour la reconnaissance des disparités dans le financement des Services à l'enfance et à la famille. Ce que nous vivions alors, nous les Autochtones, était encore caché des tribunes internationales où nous nous rendons régulièrement aujourd'hui. Donc, quand il est question du pays indien², c'était un geste très, très important. Sa puissance se

When you exited the cell, you spoke about the mobilization of unions, students, churches and many others to put pressure on South Africa, and you noted that a similar mobilization hasn't happened here in Canada. What role do you think Mandela's story could help play in creating that mobilization?

I think part of the reason we're not seeing that is because the conditions of our separateness here are different from what happened there. We have tried at different times to mobilize, but getting everyone gathering on the same foundation has been difficult. For example, Idle No More was organized around these perceived or alleged deficiencies of leadership within the *Indian Act* system, or that our leaders were idle, or some idea around that. To me, that was a false foundation. I don't think that being a chief in your community all of sudden precludes someone from being effective in a mobilization effort. We can talk about a very strategic mobilization movement, but you need a cornerstone first, and that cornerstone has to be a common understanding about the ongoing negative outcomes or deficits that are created for Indigenous lives in a Canadian colonized space.

So, we can look at the South African example, with Mandela, and I think we draw energy from it still: the energy of recognition that something is wrong and unjust, and that we can do things to make change. We don't have to give up. We don't have to become pacified in our colonization and just accept it for what it is. We can fight, we can find new ways. And that's the energy of hope that still travels, even though Mandela is not here.

fera sentir pendant longtemps encore. Il le faut. Il y a des moments charnières dans l'évolution des discussions politiques et cela a été l'un de ces moments.

À votre sortie de la cellule, vous avez parlé de la mobilisation des syndicats, des jeunes, des Églises et de nombreux autres pour exercer des pressions sur l'Afrique du Sud et vous avez dit qu'une mobilisation semblable ne s'est pas produite ici au Canada. Quel rôle pensez-vous que l'histoire de Mandela pourrait jouer pour créer cette mobilisation?

Je pense que cette mobilisation ne se fait pas en partie parce que les conditions de notre séparation ou de notre isolement différent ici de celles qui existaient là-bas. Nous avons tenté à diverses époques de créer une mobilisation, mais il a été difficile de réunir tout le monde sur les mêmes bases. Le mouvement Idle No More, par exemple, est né des lacunes perçues ou alléguées des leaders dans le système fondé sur la *Loi sur les Indiens* ou du fait que nos chefs étaient oisifs, ou quelque idée du genre. À mon avis, ce fondement était faux. Je ne crois pas qu'être un chef dans sa communauté empêche tout d'un coup une personne d'être efficace dans un effort de mobilisation. Nous pouvons parler d'un mouvement de mobilisation très stratégique, mais il nous faut d'abord une pierre angulaire et celle-ci doit être une compréhension commune des résultats néfastes ou des lacunes créées dans la vie des Autochtones dans un espace canadien colonisé.

Nous pouvons regarder l'exemple sud-africain, avec Mandela, et quand même en tirer quelque énergie : l'énergie de reconnaître que quelque chose ne va pas et est injuste et que nous pouvons agir pour changer les choses. Nous n'avons pas à renoncer. Nous n'avons pas à être pacifiés dans notre colonisation et à nous contenter d'accepter la situation telle qu'elle est. Nous pouvons lutter, trouver de nouveaux moyens. C'est cette énergie d'espoir qui continue de voyager, même si Mandela n'est plus là.

Both Canada and South Africa have undergone truth and reconciliation processes. We recently marked the third anniversary of the release of the final report of the Truth and Reconciliation Commission of Canada. What's the state of reconciliation here today?

The state of reconciliation can be considered in the context of Indigenous ability to remain attached to our land. Art Manuel,³ when he was around, really summed it up well: "When you're reduced to 0.2 percent of your ancestral lands, how are you going to reconcile with that?" When we look at the state of Canadian law, still stuck in a place where they don't want to recognize Indigenous inherent rights and title over ancestral lands, how can we reconcile with that?

We have to be willing to come to a place where the geographic integrity of Canada is not threatened in such a way that it causes state forces to raise arms against unarmed Indigenous peoples, like it is right now in Wet'suwet'en territory.⁴ Can we arrive at a place where the Wet'suwet'en people can build their healing lodges, maintain their trap lines, maintain their fishing and their hunting rights in their territory, with the ability to say no to pipelines or the development of their lands by extractive industries without Canada feeling like its territorial integrity is being compromise or jeopardized? Can we arrive at a place where that can happen? I don't know. Right now, it doesn't seem like we can. As long as that's the case, reconciliation is just words.

Reconciliation is about more than just people. Reconciliation has to factor in the relationship to the land and it hasn't done that effectively yet. So, I'm not going to say let's roll it up and throw it out the window, take the recommendations and throw them out the window, but it's more complex than what we're willing to talk about right now. The same day the final report from the Truth and Reconciliation Commission of Canada was being shared by Murray Sinclair, conservation officers from Saskatchewan came into Manitoba and raided

Le Canada et l'Afrique du Sud ont tous deux entrepris des démarches de vérité et de réconciliation. Nous avons récemment souligné le troisième anniversaire de la publication du rapport final de la Commission de vérité et réconciliation du Canada. Qu'en est-il de la réconciliation ici aujourd'hui?

L'état de la réconciliation peut être envisagé dans le contexte de la capacité des peuples autochtones de rester attachés à leur territoire. Art Manuel³, lorsqu'il vivait encore, a très bien résumé la situation : « Lorsqu'on vous réduit à 0,2 % de vos terres ancestrales, comment voulez-vous parler de réconciliation? » Lorsque nous regardons l'état du droit canadien, encore figé sans vouloir reconnaître les droits et les titres autochtones intrinsèques aux terres ancestrales, comment peut-on parler de réconciliation?

Nous devons vouloir en venir à une situation où l'intégrité géographique du Canada ne sera pas menacée à tel point que les forces de l'État prennent les armes contre les peuples autochtones non armés, comme ce que nous vivons actuellement en territoire Wet'suwet'en⁴. Pouvons-nous en venir à une situation où les Wet'suwet'en peuvent bâtir leurs pavillons de ressourcement, garder leurs territoires de piégeage, leurs droits de pêche et de chasse sur leur territoire et pouvoir dire non aux pipelines ou à l'exploitation de leurs terres par les sociétés extractives sans que le Canada ait l'impression que son intégrité territoriale est compromise ou menacée? Pouvons-nous en venir à une situation où cela serait possible? Je ne sais pas. Pour le moment, il ne semble pas que nous le puissions. Tant que ce sera le cas, la réconciliation ne demeurera qu'un mot.

La réconciliation ne se limite pas aux gens. Elle doit tenir compte de la relation avec le territoire et cela ne s'est pas fait efficacement encore. Donc, je ne vais pas dire d'en finir et de tout jeter par-dessus bord, de prendre les recommandations et de les jeter aux oubliettes, mais la question est plus complexe que ce dont nous sommes

one family's home in my community and took the meat out of their freezer. The same day this reconciliation framework or summary was being offered. So tell me: how is that reconciliation?

After your fast, during which you were confined to a space the size of Mandela's small jail cell, you noted that freedom is more than just freedom of movement. You said that "Despite the challenges we face as human beings, the systems of oppression that are out there, we can still challenge these together. We can find hope, we can find love, and we might just find freedom at the end of the trail somewhere." Today, what does freedom mean to you?

It's the same as it was going in. Freedom is the ability to live life without being angry, without being hurt, without suffering. It has nothing to do with the physical confines and everything to do with how well we can flourish as human beings on a spiritual level.

prêts à discuter pour le moment. Le jour même où Murray Sinclair a publié le rapport final de la Commission de vérité et réconciliation du Canada, des agents de la conservation de la Saskatchewan sont venus au Manitoba, ont fait irruption dans la maison d'une famille de ma communauté et ont sorti la viande du congélateur. C'est arrivé le jour même où ce cadre ou résumé de la réconciliation était offert. Dites-moi donc alors : peut-on parler de réconciliation?

Après votre jeûne, au cours duquel vous avez été confiné dans un espace de la grandeur de la petite cellule de prison de Mandela, vous avez souligné que la liberté, c'est plus que la liberté de mouvement. Vous avez dit : « Malgré les difficultés que l'on peut rencontrer en tant qu'êtres humains, malgré les systèmes d'oppression qui existent, nous pouvons nous y opposer ensemble, et trouver l'espoir, trouver l'amour, et même trouver la liberté au bout du chemin, quelque part. » Qu'est-ce que cette liberté signifie pour vous aujourd'hui?

Elle a le même sens qu'au moment où je suis entré dans la cellule. La liberté est la capacité de vivre la vie sans colère, sans blessure, sans souffrance. Cela n'a rien à voir avec les limites physiques, et tout à voir avec l'épanouissement spirituel auquel nous pouvons parvenir en tant qu'êtres humains.

1. Expression used by Indigenous peoples to refer to North America. / Expression utilisée par les peuples autochtones pour désigner l'Amérique du Nord.
2. Expression used by Indigenous peoples to refer to specific Indigenous communities or the broader concept of Indigenous peoples in Canada. / Expression utilisée par les peuples autochtones pour désigner des communautés autochtones précises ou le concept élargi des peuples autochtones au Canada.
3. Arthur Manuel (1951–2017) was the former Chief of Neskonlith Indian Band, an Indian residential school survivor and the author of *Unsettling Canada: A National Wake-Up Call* and *The Reconciliation Manifesto: Recovering the Land, Rebuilding the Economy*. / Arthur Manuel (1951–2017), ancien chef de la bande indienne Neskonlith et survivant des pensionnats indiens, est l'auteur de *Unsettling Canada: A National Wake-Up Call* et de *The Reconciliation Manifesto: Recovering the Land, Rebuilding the Economy*.
4. At the time of this interview, the communities of the Wet'suwet'en Nation were in conflict with Canadian governments about the construction of a natural gas pipeline through their traditional territory in northern British Columbia. / Au moment de l'entrevue, les communautés de la Première Nation Wet'suwet'en étaient en conflit avec les gouvernements canadiens au sujet de la construction d'un pipeline de gaz naturel sur leur territoire traditionnel au nord de la Colombie-Britannique.



Nelson Mandela talking with Verne Harris who was his archivist from 2004 to 2013, Johannesburg, 2004.

Nelson Mandela en conversation avec Verne Harris, qui a été son archiviste de 2004 à 2013, Johannesburg, 2004.



6

**Listening
to Madiba**

**Écouter
Madiba**

Author / Auteur :
Verne Harris

The first time I was introduced to Nelson Mandela he asked: "Don't I know you from television?" I responded: "It's possible, Madiba. But I certainly know *you* from television." He laughed in the way I came to recognize over the years as vintage Madiba. I miss that laugh.

I find it easy to separate out in my mind Nelson Mandela the iconic public figure, and the human being I call Madiba. The former is fundamentally a construct, a tapestry of fact, fiction and adulation. The latter is the man I got to know through nearly a decade as his employee. The former, ironically, brings out the worst in everyone, including me – the allure of association with celebrity on such a grand scale, the desire to use the influence of such an association, and the temptation to want just another piece of it. The latter, Madiba the human being, I learned to love and to listen to with the greatest care.

I don't recall ever being enchanted by the icon. Yes, in the 1980s he became the symbol of my aspirations for a liberated South Africa. Yes, in the early 1990s I looked to him as my leader and regarded him as the kind of person life throws up only very rarely. And yes, as a public servant throughout the first post-apartheid government, I revelled in his presidency and savoured, for the first time, the patriotism he sanctioned.

But I had seen evidence of his fallibility, and I had experienced flaws of leadership (almost always at once both individual and collective). For instance, the ravages of what I call a "seduction" of the movement by capital, starting in the 1980s and intensifying in the 1990s. Or the unseemly haste with which "reconstruction and development" was replaced by neo-liberal frames and strategies. The inadequate response to reports of systematic destruction of records by the apartheid state after 1990, and the introduction of a moratorium on records destruction only in December 1995, too late to prevent a massive loss of documentary memory.

La première fois que j'ai rencontré Nelson Mandela, il m'a demandé : « Est-ce que je ne vous ai pas déjà vu à la télévision? » J'ai répondu : « C'est possible, Madiba, mais ce qui est certain, c'est que moi je vous ai déjà vu à la télévision. » Il a ri de ce rire qui est devenu pour moi sa marque de commerce. Je m'ennuie de ce rire.

C'est facile pour moi de faire la distinction dans mon esprit entre Nelson Mandela, la figure publique emblématique, et l'être humain que j'appelle Madiba. Le premier est fondamentalement une construction, une mosaïque de faits, de fiction et d'adulation. Le deuxième est l'homme que j'ai appris à connaître au fil de près d'une décennie à son emploi. Le premier, ironiquement, fait ressortir ce qu'il y a de pire en chacun et chacune de nous, moi y compris – l'attrait d'être associé à une si grande célébrité, le désir d'utiliser l'influence d'une telle association, et la tentation de vouloir que cela rejaillisse sur soi. Le dernier, Madiba l'être humain, j'ai appris à l'aimer sincèrement et à l'écouter avec la plus grande attention.

Je ne me souviens pas d'avoir été charmé par la figure emblématique. Bien sûr, dans les années 1980, il est devenu le symbole de mes aspirations pour une Afrique du Sud libérée. Bien sûr, au début des années 1990, je le considérais comme mon leader et comme ce genre de personne que l'on ne rencontre que très rarement dans la vie. Et bien sûr, à titre de fonctionnaire au sein du premier gouvernement post-apartheid, j'ai adoré sa présidence et savouré, pour la première fois, le patriotisme qu'il mettait de l'avant.

Mais j'ai aussi pu observer sa faillibilité, et j'ai constaté des faiblesses de leadership (presque toujours à la fois sur le plan individuel et collectif). Citons par exemple les ravages de ce que j'appelle la « séduction » du mouvement par le capital, dès les années 1980, séduction qui s'est intensifiée dans les années 1990; la précipitation inconsidérée avec laquelle on a remplacé le plan « de reconstruction et de développement » par des stratégies et des cadres néolibéraux; la réaction inadéquate aux rapports faisant état d'une destruction systématique des



Mandela reuniting with his former prison guard Jack Swart at Victor Verster Prison where he spent the last 18 months of 27 years of imprisonment, 1993.

Mandela réuni avec son ancien gardien de prison, Jack Swart, à la prison Victor Verster où il a passé les derniers 18 mois de ses 27 ans de prison, 1993.

The embrace of a concept and a practice of reconciliation arguably geared to a quick fix rather than a long haul. The mandate for “the arms deal.” And so on.

But I became enchanted – moved, over and over again – by the human being. Here I want to name four qualities – all four at once attributes of character and disciplines of conduct – which have moved me most.

First, his instinct to listen rather than to lecture.

Whether famous or unknown, accomplished or humble, those who encountered him felt they had his ear. At one level, one could argue, he simply had a genuine interest in the lives and thoughts of those he encountered. But there was a deeper, very deliberate, discipline at play. He had been born into traditions of collectivity which prized the art of listening and demanded of everyone a respect for rituals of consultation and dialogue. He had been schooled in these rituals throughout childhood and youth by his parents and abaThembu elders. Even leaders at the highest level spent more time listening than talking. Induction into the African National Congress (ANC) and the broader congress movement added another layer of learning – he rose quickly through the ranks, at each step being honed in the practice of working in collective structures.

dossiers par l’État de l’apartheid après 1990, et l’imposition d’un moratoire sur cette destruction en décembre 1995 seulement, trop tard pour éviter la perte massive de documents qui constituaient la mémoire de la nation; l’adoption d’un concept et d’une méthode de réconciliation menant à une solution rapide plutôt qu’à une solution à long terme; le mandat concernant le contrat d’armement qu’on appelait le « arms deal »; et ainsi de suite.

Mais j’ai été charmé – ému, encore et encore – par l’être humain. Voici les quatre qualités – qui sont à la fois des traits de caractère et des règles de conduite – qui m’ont le plus ému.

D’abord, l’instinct qu’il avait d’écouter plutôt que de parler.

Célèbres ou non, privilégiés ou modestes, ceux et celles qui le rencontraient avaient le sentiment d’être écoutés. On pourrait prétendre que s’il écoutait si bien les gens, c’était tout simplement parce qu’il s’intéressait sincèrement à leur vie et à leurs idées, mais il y avait quelque chose de plus profond en jeu, une discipline qu’il appliquait volontairement. Là où il était né, on attachait beaucoup d’importance à l’art de l’écoute et on exigeait de chacun qu’il respecte les rituels de consultation et de dialogue. Il avait été élevé dans ces rituels par ses parents et par les aînés abaThembus toute

While in prison he taught himself to listen intently to the voices of the enemy. He read widely on the history of Afrikaner nationalism. He became proficient in Afrikaans. This gave him a resource which he used skillfully in fighting for ever greater rights for prisoners. But he engaged at levels beyond pragmatism, or even courtesy, with the prison warders. He chose to be interested in their lives. He listened. He took the lead in connecting. And in doing so he embodied a generosity which is arguably the very possibility of ethics.

Nelson Mandela could give a long speech when he felt it was needed. He is renowned for a number of epoch-defining addresses – the “Black man in a white man’s court” speeches of 1962, his “I am prepared to die” speech at the Rivonia Trial, the 1990 speech on his release from prison, his address to the nation in 1993 after the assassination of Chris Hani, his inauguration speech in 1994, and so on. He could speak with great eloquence and power when the occasion demanded it, but as a rule, and as a discipline, he seldom wasted words. I heard him more than once in later life asking (usually after having had to listen to an overlong speech): “Why take ten minutes to say what could be said in one?”

son enfance et pendant sa jeunesse. Même les plus hauts dirigeants passaient plus de temps à écouter qu’à parler. Son adhésion au Congrès national africain (ANC) et au mouvement plus vaste des congrès lui a permis de faire d’autres apprentissages; il a rapidement gravi les échelons, maîtrisant chaque fois un peu plus le travail au sein de structures collectives.

En prison, Mandela a appris par lui-même à écouter attentivement les voix de l’ennemi. Il a lu abondamment sur l’histoire du nationalisme afrikaner et a appris à parler l’afrikaans. Cela lui a donné un outil qu’il a su employer habilement pour réclamer toujours plus de droits pour les prisonniers. Mais il est allé au-delà du pragmatisme, ou même de la simple courtoisie, dans ses relations avec les gardiens de prison. Il a décidé de s’intéresser à leur vie. Il les a écoutés. Il a pris l’initiative de créer des liens. Et il l’a fait avec une générosité qui, pourrait-on dire, est le préalable même de l’éthique.

Nelson Mandela pouvait prononcer un long discours quand il sentait que c’était nécessaire. Il est renommé pour un certain nombre de discours qui ont fait date : « un homme noir devant le tribunal de l’homme blanc » en 1962, « Je suis prêt à mourir », lors du procès de Rivonia, le discours prononcé en 1990 lors de sa sortie de prison, son discours à la nation en 1993 après l’assassinat de Chris Hani, son discours d’investiture en 1994, etc. Il savait parler avec une grande éloquence et une grande puissance quand l’occasion l’exigeait, mais il se faisait un devoir de ne pas parler en vain. Plus tard dans sa vie, je l’ai entendu plus d’une fois dire (généralement après avoir été obligé d’écouter un discours trop long) : « Pourquoi prendre 10 minutes pour dire ce qui peut être dit en une minute? »

81.

During my lifetime I have dedicated myself to this struggle of the African people. I have fought against white domination, and I have fought against Black domination. I have cherished the ideal of a democratic and free society in which all persons live together in harmony and with equal opportunities. It is an ideal which I hope to live for and to achieve. But if needs be, it is an ideal for which I am prepared to die.

The inevitability of our cause and the certainty of our ^{final} victory are the unshakable anchors of those who confidently uphold their faith in freedom and justice in spite of political persecutions.

Amanzela ngawethu!

Mandela

April 1964

Mandela's handwritten annotations on the last page of his "I am prepared to die" statement from the dock during the Rivonia Trial, 1964.

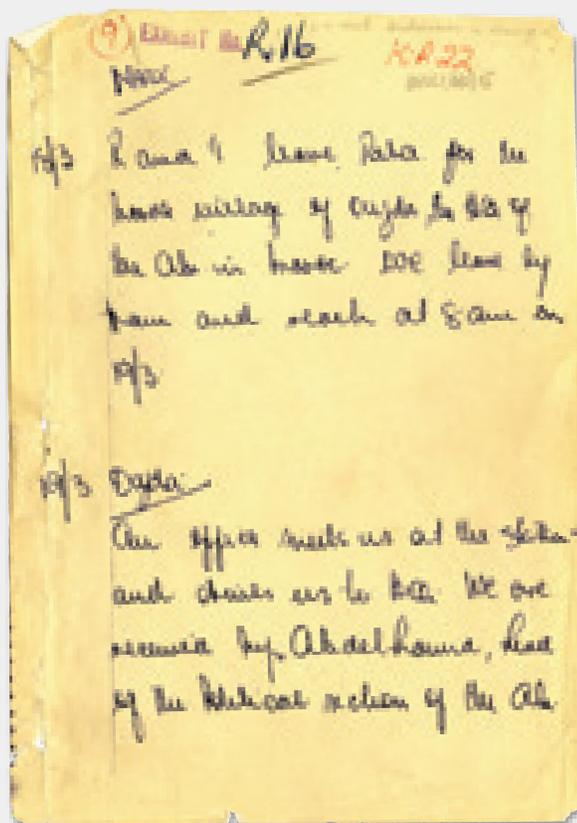
Les annotations manuscrites de Mandela sur la dernière page de sa déclaration « Je suis prêt à mourir », qu'il a livrée du banc des accusés pendant le procès de Rivonia, 1964.

Second, his capacity to laugh at himself. Stories of the young Mandela taking himself too seriously abound. In 1998 he offered this self-reflection: “As a young man I... combined all the weaknesses, errors and indiscretions of a country boy... I relied on arrogance in order to hide my weaknesses.”

But as an elder he used the self-deprecating gesture, the disclaimer and the outright joke at one’s own expense almost as tools of trade. I remember the day he was given an advance copy of his book *Conversations with Myself* and immediately began reminiscing with Ahmed Kathrada. Turning to an extract from his 1962 diary, he recounted how he had told his Algerian military trainers that he’d never handled a gun before and consequently how impressed they were at

Ensuite, sa capacité à rire de lui-même. Les histoires du jeune Mandela qui se prenait trop au sérieux abondent. En 1998, il faisait cette réflexion à propos de lui-même : « Quand j’étais jeune... j’avais toutes les faiblesses, j’ai commis toutes les erreurs et les indiscretions d’un garçon de la campagne... J’usais d’arrogance pour dissimuler mes faiblesses. »

Mais parvenu à un âge avancé, il utilisait l’autodépréciation, la renonciation, voire la plaisanterie à ses propres dépens, et ce, presque comme des outils de travail. Je me souviens du jour où il a reçu un exemplaire de son livre *Conversations avec moi-même* avant sa publication; il a immédiatement commencé à évoquer des souvenirs avec Ahmed Kathrada. En lisant un extrait de son journal de 1962, où il racontait qu’il avait dit à ses instructeurs militaires algériens qu’il n’avait jamais tenu un fusil et qu’ils avaient donc été très impressionnés par ses prouesses la première fois qu’ils l’ont amené sur un champ de tir, les deux vieux amis ont ri de bon cœur. Madiba avait déjà tenu un fusil avant. Il ne faisait que préserver sa réputation, et sa vanité, auprès des Algériens.



Mandela’s journal entry during his training with Algerian Freedom Fighters, Morocco, 1962.

Un extrait du journal de Mandela pendant son entraînement avec les combattants de la liberté algériens, Maroc, 1962.

his prowess the first time they took him to a shooting range. The two old men laughed heartily. Madiba *had* handled a gun before. He was just protecting his reputation, and his vanity, with the Algerians.

Increasingly over the years, Madiba's own frailty became the object of his humour. I remember a day, for instance, when I had to escort him down the long passage from his office to the front entrance of the foundation, where there was to be a photo opportunity with the media. He was heavy on the arm by the time we reached then Chief Executive Achmat Dangor at the entrance, waiting to take Madiba out. "Ah Achmat," Madiba said to him, "now you can do some *real* work!"

Also, as the years advanced, he would sometimes smile at his personal assistant or another staff member when he was with visitors, and say: "You are my warder now." It was at once a gentle tease and an indication that a still cluttered diary and its many keepers meant that he was not yet free to do whatever he wanted.

Third, his determination to learn from pain. Madiba chose to see pain not as bad, but as painful. He chose to ask what he owed life rather than what life owed him. This was a principle which translated into a discipline of conduct, one which stood him in good stead as he took the blows of unspeakable loss throughout a very long life – he lost his father at a very young age, he lost children, some early, some late in life, as well as grandchildren and his beloved comrades. He lost two marriages. Who can forget that seminal moment in 1992 when he called a press conference and announced his separation from Winnie Madikizela-Mandela? Here was no hiding from pain. Here was almost an embrace of it, with the determination to make a new life, to keep going, to keep working. And who can forget that equally influential moment when, at the death of his son Makgatho, he announced to the world that this loss was a manifestation of South Africa's HIV/AIDS scourge? His pain had become a weapon against taboo.

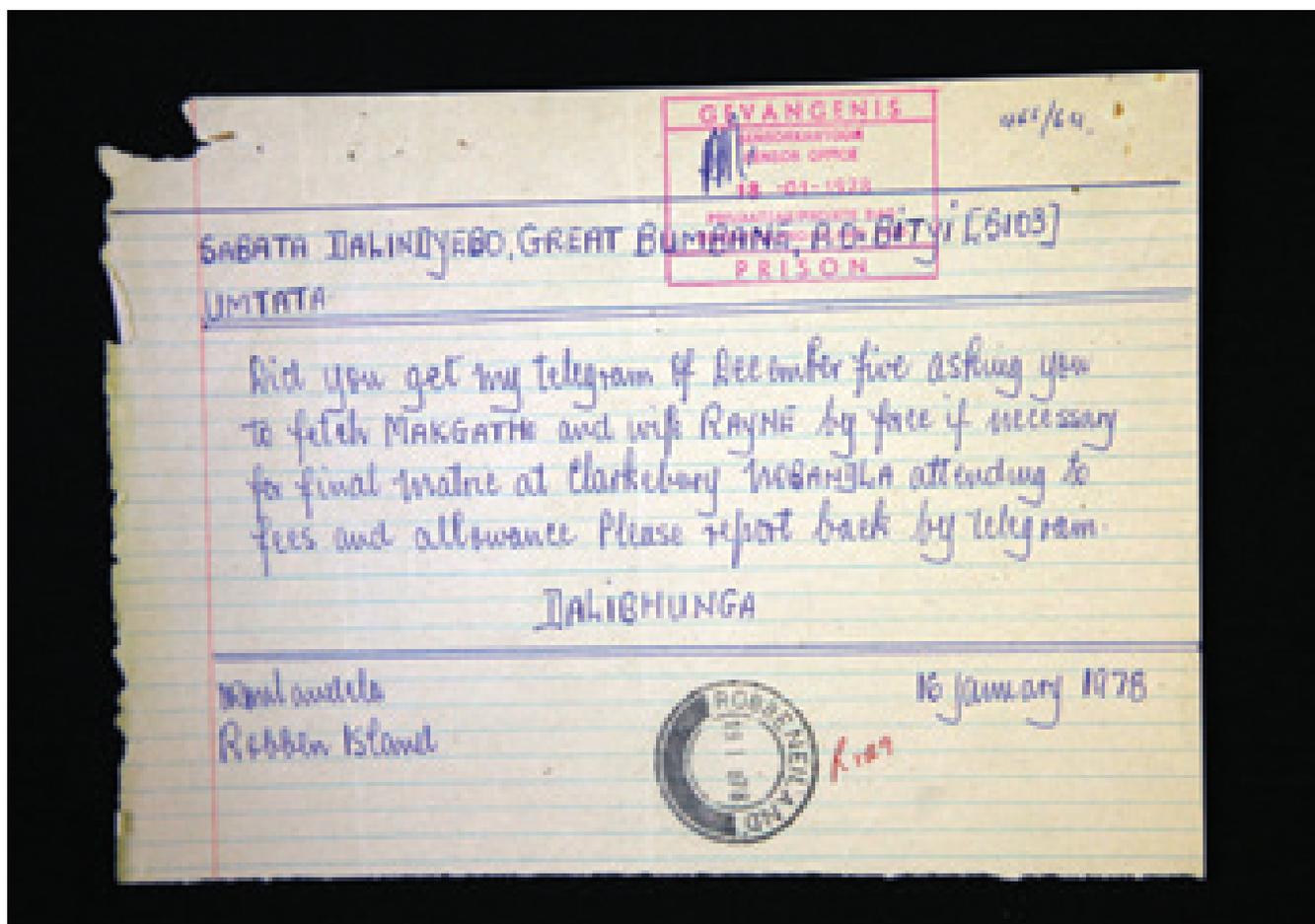
De plus en plus, au fil des ans, il s'attaquait avec humour à sa propre fragilité. Je me souviens d'un jour, par exemple, où je devais l'escorter dans le long couloir qui menait de son bureau à l'entrée principale de la Fondation, où les médias allaient pouvoir prendre des photos. Il s'appuyait lourdement sur mon bras quand nous sommes parvenus à la hauteur du directeur général Achmat Dangor, qui attendait Madiba à l'entrée pour l'amener dehors. « Ah! Achmat, lui dit Madiba, maintenant tu as du *vrai* travail à faire! »

Et plus tard, il lui arrivait de sourire à son assistante particulière ou à un autre membre du personnel pendant qu'il recevait des visiteurs ou des visiteuses, et de dire « C'est toi mon gardien, maintenant. » C'était à la fois une taquinerie et une indication qu'il n'était toujours pas libre de faire ce qu'il voulait, à cause d'un agenda encore bien rempli et des nombreuses personnes qui s'occupaient de lui.

Troisièmement, sa détermination à tirer parti de la douleur. Madiba choisissait de voir la douleur non pas comme une mauvaise chose, mais comme une chose pénible. Il choisissait de se demander ce qu'il devait à la vie plutôt que ce que la vie lui devait. C'était un principe dont il s'était fait une règle de conduite. Un principe qui lui a permis de tenir le coup quand il encaissait des pertes indicibles subies tout au long de sa longue vie : la perte de son père à un très jeune âge; la perte d'enfants, certains jeunes, d'autres plus âgés, et de petits-enfants; et la perte de ses chers compagnons d'armes. Deux mariages se sont soldés par des échecs. Qui oubliera ce moment marquant en 1992 quand il a convoqué une conférence de presse pour annoncer sa séparation d'avec Winnie Madikizela-Mandela? Il ne dissimulait pas sa douleur, il l'accueillait presque, avec la détermination de se créer une nouvelle vie, de continuer à avancer, de continuer à travailler. Et comment oublier ce moment tout aussi marquant quand, à la mort de son fils Makgatho, il a annoncé au monde que cette perte était une manifestation du fléau du VIH-sida en Afrique du Sud? Il a fait de sa douleur une arme contre le tabou.

His long years in prison were not wasted ones for him. He turned the pain of separation from loved ones into a sustained nurturing of intimacy with them from afar. In ways that he had not been able to do when he was caught up in the exigencies and demands of struggle, he cared for domestic space, engaging with even the mundane details of family members through every means available to him, including a rich and increasingly abundant correspondence.

Pour lui, ses longues années d'emprisonnement n'étaient pas des années perdues. Il a transformé la douleur d'être séparé des siens en un lien continu pour entretenir l'intimité avec eux à distance. D'une manière qui lui était impossible quand il était pris par toutes les exigences de la lutte, il se souciait de l'espace domestique, s'intéressant même aux mondanités des membres de sa famille par tous les moyens dont il disposait, notamment par une riche correspondance, de plus en plus abondante.



Telegram sent by Mandela to the chief of his village in Umtata about his son Makgatho, 1978.

Télégramme envoyé par Mandela au chef de son village à Umtata au sujet de son fils Makgatho, 1978.



Mandela looking out the window of the Robben Island prison cell where he spent 18 of 27 years of imprisonment, 1994.

Mandela regardant par la fenêtre de la cellule de prison à Robben Island, où il a passé 18 de ses 27 années d'emprisonnement, 1994.

In an act of will, as I've already alluded to, Madiba made incarceration a space within which he learned the language of the oppressor, a learning critical to his later role as leader of negotiations. When he initiated "talks about talks" with the apartheid state in 1986 he demonstrated how years of pain had been honed into an instrument for liberation.

During his 90th year, in a quiet moment of reflection with his personal assistant Zelda La Grange, Mandela said: "I love Robben Island." On one level he was expressing nostalgia for a period in his life when he had time for reading, writing and reflection. A period in which he enjoyed slow daily rhythms, an absence of clutter, and a powerful camaraderie with friends he loved. A period in which he was not yet a prisoner of his own fame. On another level he was simply demonstrating what can be learned from pain.

Dans un acte de volonté auquel j'ai déjà fait allusion, Madiba a fait de son incarcération un lieu où apprendre la langue de l'opresseur, un apprentissage essentiel pour son futur rôle à la table des négociations. Quand il a commencé à « parler de pourparlers » avec les représentants de l'État de l'apartheid en 1986, il a montré qu'il avait transformé des années de douleur en instrument de libération.

Au cours de sa 90^e année, dans un moment de tranquille réflexion avec son assistante particulière, Zelda La Grange, Mandela a déclaré : « J'aime Robben Island. » Dans un certain sens, il exprimait sa nostalgie pour une période de sa vie où il avait le temps de lire, d'écrire et de réfléchir. Une période dont il aimait la lenteur du rythme quotidien, le dépouillement et une puissante camaraderie avec des amis qu'il aimait. Une période au cours de laquelle il n'était pas encore le prisonnier célèbre qu'il allait devenir. Et dans un autre sens, il exprimait simplement ce qu'on peut apprendre de la douleur.

And fourth, his befriending of mortality. He and the others accused in the Rivonia Trial faced down death in 1964. They fully expected the death penalty and as a political strategy chose not to seek mitigation. But this was the endpoint of a long process for all of them. As activists taking on the growingly brutal apartheid regime, they had all chosen a path of extreme danger. Taking up armed struggle against the regime three years earlier had put them directly in the firing line. And for the Black comrades there was the reality of a lifetime negotiating systems in which Black lives did not matter. Mortality, for them, was woven into the warp and woof of daily life.

In his twilight years, despite strong taboos against doing so, he spoke often to those around him about dying. I remember a day towards the end of his life, a December day, when he called all the Nelson Mandela Foundation staff into his office to thank them for their service during the year. It was his normal practice as the year came to an end. "This might be the last time," he said, "because I am ancient now. You know, when I get to the pearly gates, they will ask me 'Who are you?' I will say 'Madiba!' They will respond: 'Where do you come from?' I will say 'South Africa!' 'Ah,' they will say, 'you are *that* Madiba. No, you have come to the wrong gates. You see those ones far away down there, the very warm ones? Those are your gates.'" A pause, before he concluded: "But don't worry. Big business and the ANC will be there to assist me." And then, of course, the classic Nelson Mandela laugh.

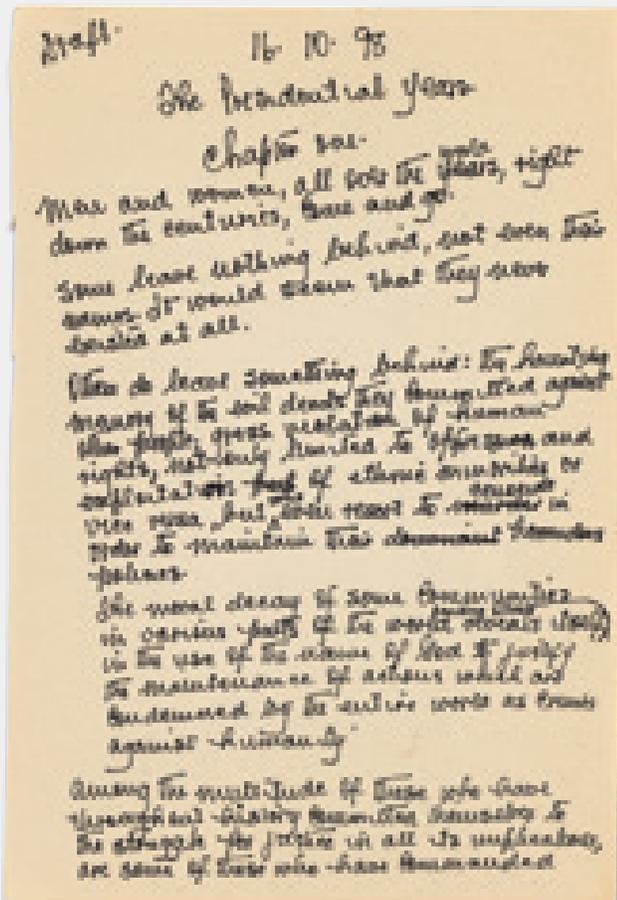
Talking about his own mortality, on one level, was certainly about him enabling those close to him to make peace with the fact that he would not always be around. He was helping them by using, if you like, a discipline of generosity. But, on another level he was also demonstrating a lifetime of befriending the death that is always part of life. And into his nineties he had honed this ancient human discipline.

Enfin, la paix qu'il avait faite avec la mort. Mandela et les autres personnes accusées dans le procès de Rivonia en 1964 ont fait face à la mort. Ils s'attendaient tout à fait à la peine capitale et avaient décidé, par stratégie politique, de ne pas chercher à l'éviter. Mais c'était là la fin d'un long processus pour chacun d'eux. En décidant de s'attaquer au régime de plus en plus brutal de l'apartheid, ils avaient tous choisi une voie extrêmement dangereuse. En s'engageant dans la lutte armée contre le régime trois ans plus tôt, ils s'étaient placés directement dans la ligne de tir. Et pour les camarades noirs, il y avait la réalité d'une vie entière passée à subir des systèmes dans lesquels la vie des personnes noires ne comptait pas. Pour eux, la mort était brodée dans le tissu même de la vie quotidienne.

Au crépuscule de sa vie, malgré un puissant tabou, il parlait souvent de sa mort à son entourage. Je me souviens d'un jour de décembre, vers la fin de sa vie, où il a fait venir tous les membres du personnel de la Fondation Nelson Mandela dans son bureau pour les remercier de leur travail au cours de l'année. C'était quelque chose qu'il avait l'habitude de faire à la fin de l'année. Il a dit aux membres du personnel : « C'est peut-être la dernière fois, car je suis un vieillard maintenant. Vous savez, quand je me présenterai aux portes du paradis, on me demandera qui je suis et je répondrai : "Madiba!" On me demandera d'où je viens et je répondrai : "D'Afrique du Sud!" Et on me répondra : "Ah! Vous êtes ce Madiba-là. Alors, vous n'êtes pas au bon endroit. Vous voyez ces portes là-bas, tout en bas? Celles qui sont très chaudes? C'est là que vous devez aller." » Puis il a conclu après une pause : « Mais ne vous en faites pas, les grandes entreprises et l'ANC seront là pour m'aider. » Et il a éclaté de son rire reconnaissable entre tous.

En parlant de sa propre mort, il aidait certainement ses proches à accepter le fait qu'il ne serait pas toujours à leurs côtés. Il les aidait avec beaucoup de générosité, si l'on veut. Mais, à un autre niveau, il affichait aussi le rapport qu'il avait toujours entretenu avec la mort,

During the last three years of his life I hardly saw Madiba. By 2010 it had become clear that our sessions discussing archives and narratives of the past had become a burden to him. On that last occasion, I and his old friend and comrade Ahmed Kathrada were putting questions to him for a particular project. They were questions only he could answer. Eventually, clearly irritated, Madiba said: "Listen chaps, at my age you remember certain things and not others. I'm afraid I don't remember any of the things you've raised. Now, would you mind if I get back to my newspapers?" I didn't mind. If anyone deserved to be left alone it was Nelson Mandela.



qui fait toujours partie de la vie. Parvenu à plus de 90 ans, il avait maîtrisé cette ancienne discipline humaine.

J'ai très peu vu Madiba au cours des trois dernières années de sa vie. En 2010, il était devenu évident que nos rencontres passées à parler des archives et des récits du passé étaient devenues un fardeau pour lui. En cette dernière occasion, moi et son vieil ami et compagnon d'armes Ahmed Kathrada, nous lui posions des questions pour un projet en particulier. C'était des questions auxquelles lui seul pouvait répondre. À un moment donné, alors qu'il était visiblement agacé, Madiba a déclaré : « Écoutez, les gars, à mon âge, il y a des choses dont on se rappelle, mais il y en a d'autres qu'on oublie. J'ai bien peur de n'avoir aucun souvenir des choses que vous avez soulevées. Ça vous dérange si je continue à lire mes journaux? » Ça ne me dérangeait pas. Si quelqu'un méritait qu'on le laisse tranquille, c'était bien Nelson Mandela.

Mandela's handwritten draft of an incomplete book about his presidency, Johannesburg, 1998.

Ébauche écrite à la main par Mandela d'un livre incomplet au sujet de sa présidence, Johannesburg, 1998.

This chapter is an essay which draws on a much shorter piece published under the same title in the newspaper *The Witness* on December 12, 2013. / Ce chapitre est un essai qui s'inspire d'un article beaucoup plus court paru sous le même titre dans le journal *The Witness* le 12 décembre 2013.

Endnote

Note de la fin

The story of South Africa's transition to democracy is often described as a miracle. The problem with this myth is that it sounds too much like a fairy tale. Like magic. But this timely exhibition reminds us that our story is not one of chance and luck. It was, instead, a calculated effort to avoid catastrophe. It involved real-life heroes like Nelson Mandela who reminded millions of us that hatred, bitterness, revenge and anger were less important than forgiveness and respect.

The exhibition *Mandela: Struggle for Freedom* launched in 2018 at the Canadian Museum for Human Rights. Its opening marked the 100-year anniversary of Nelson Mandela's birth. By observing the life of the man known affectionately as Madiba by South Africans, we have an opportunity to reflect on the values he left with us. His ethics and dedication to the service of humanity inspire us to become a united and prosperous nation. His example allows us to consider how we can continue his legacy and work together to move the country forward. In times of global uncertainty, Madiba's legacy reminds us to be the change we want to see. He encourages us to become instruments of change and to support vulnerable individuals within our communities.

One area of special importance for the father of our nation was how we treat each other in our daily lives. He inspired us to transcend class, race and gender and come together as one nation. We all have the responsibility to promote these ideals so the next generation will be empowered to take them forward.

As South Africa takes time to honour the life of Nelson Mandela, this exhibition encourages us to remember the many friends in the global community who fought

On qualifie souvent de miracle l'histoire de la transition de l'Afrique du Sud vers la démocratie. Le problème avec ce mythe, c'est qu'on dirait un conte de fées, que la démocratie est survenue comme par magie. Mais cette exposition, qui tombe à point nommé, nous rappelle que notre histoire n'en est pas une de hasard et de chance. Il s'agissait plutôt d'un effort délibéré pour éviter la catastrophe. C'est une histoire où l'on rencontre de vrais héros, comme Nelson Mandela, qui ont rappelé à des millions d'entre nous que la haine, l'amertume, la vengeance et la colère sont moins importantes que le pardon et le respect.

L'exposition *Mandela : Lutte pour la liberté* a été lancée en 2018 au Musée canadien pour les droits de la personne. Son ouverture coïncidait avec le 100^e anniversaire de naissance de Nelson Mandela. En observant la vie de celui que les gens de l'Afrique du Sud appellent affectueusement Madiba, nous avons l'occasion de réfléchir sur les valeurs qu'il nous a confiées. Son sens moral et son dévouement envers l'humanité nous inspirent et nous poussent à faire de notre nation une nation unie et prospère. Son exemple nous permet de réfléchir au moyen de perpétuer son héritage et de travailler ensemble pour l'avenir du pays. En ces temps d'incertitude, l'héritage de Madiba nous rappelle que nous devons être le changement que nous voulons voir, que nous attendons. Il nous encourage à devenir des instruments du changement et à soutenir les personnes vulnérables de nos communautés.

Un point particulièrement important pour le père de notre nation est la façon dont nous nous comportons les uns envers les autres dans la vie quotidienne. Il nous a poussés à transcender les classes, les races, les genres et les sexes, et à nous unir pour ne former qu'une seule nation.



Her Excellency Sibongiseni Dlamini-Mntambo, High Commissioner of the Republic of South Africa to Canada, speaking at the opening gala for Mandela: Struggle for Freedom, June 3, 2018.

Son Excellence Sibongiseni Dlamini-Mntambo, haute-commissaire d'Afrique du Sud au Canada, prenant la parole lors du gala d'ouverture pour l'exposition Mandela : Lutte pour la liberté, le 3 juin 2018.

with us. We are reminded that we had many friends in Canada. In June 1990, four months after his 27-year imprisonment, Madiba was given the extraordinary honour of addressing Parliament in Ottawa. During his address he said, “We are made better human beings by the fact that you have reached out from across the seas to say that we too, the rebels, the fugitives, the prisoners, deserve to be heard.”

We remain humbled by the solidarity expressed by Canadians – whether through lobbying efforts by parliamentarians or ordinary Canadians refusing to buy oranges grown in apartheid South Africa. Bringing down the crime against humanity that was apartheid was a global effort that deserves celebration. But global change should not be fleeting. For it to be lasting requires that we remain engaged and vigilant to avoid allowing racist systems such as apartheid to take root – as it did in South Africa – in any part of the world.

Il nous incombe à tous et à toutes de promouvoir ces idéaux afin que la prochaine génération puisse les porter à son tour.

Au moment où l’Afrique du Sud prend le temps de rendre hommage à Nelson Mandela, cette exposition nous rappelle qu’il ne faut pas oublier les nombreux amis qui ont lutté à nos côtés, partout dans le monde. Elle nous rappelle que nous avons de nombreux amis au Canada. En juin 1990, quatre mois après sa libération au bout de 27 ans d’emprisonnement, Madiba a eu l’insigne honneur de prendre la parole devant le Parlement à Ottawa. Dans son allocution, il a dit : « Nous sommes de meilleurs êtres humains parce que vous nous avez tendu la main au-delà des mers pour nous dire que nous aussi – rebelles, fugitifs, prisonniers que nous étions – nous méritions d’être écoutés. »

As we take time to honour the life of Nelson Mandela, we continue to call on all Canadians to join us as we work to bring a lasting change to society so that together we can move South Africa, Canada and the world forward.

Her Excellency Sibongiseni Dlamini-Mntambo
*High Commissioner of the Republic of South Africa
to Canada*

La solidarité qu'ont affichée les Canadiens et les Canadiennes – que ce soit les parlementaires et la pression qu'ils ont exercée, ou les simples citoyens et citoyennes et leur refus d'acheter des oranges en provenance d'Afrique du Sud – suscite l'humilité en nous. Mettre un terme au crime contre l'humanité qu'était l'apartheid a été un effort mondial qui mérite d'être souligné. Mais le changement à l'échelle de la planète ne doit pas être passager. Pour qu'il perdure, il ne faut pas baisser la garde. Il faut demeurer vigilant pour éviter que des régimes racistes comme l'apartheid ne prennent racine, comme ce fut le cas en Afrique du Sud, où que ce soit dans le monde. Au moment où nous honorons la mémoire de Nelson Mandela, nous continuons à en appeler à tous les Canadiens et à toutes les Canadiennes pour qu'ils se joignent à nous dans notre effort pour provoquer un changement durable dans la société afin qu'ensemble, nous puissions donner un élan à l'Afrique du Sud, au Canada et au monde entier.

Son Excellence Sibongiseni Dlamini-Mntambo
Haute-commissaire d'Afrique du Sud au Canada



Nelson Mandela participating in a public rally for equality and justice, date unknown.

Nelson Mandela participant à un rassemblement public pour l'égalité et la justice, date inconnue.

Biographies



Dr. John Young

President and Chief Executive Officer of the Canadian Museum for Human Rights since 2015, Dr. John Young was formerly Associate Professor of Political Science (University of Northern

British Columbia), serving as Dean of the College of Arts, Social and Health Sciences, and Interim Provost and Vice President Academic. Under his leadership the Museum has become a global leader in human rights education, sharing difficult knowledge to help expand the collective memory of visitors from around the world.



Christopher Martin Till

Christopher Till is the founding and current director of the Apartheid Museum (Johannesburg), as well as the principal driver in the development of the Mandela Capture Site in Howick and the

founding Director of Javett Art Centre at the University of Pretoria. He previously held senior positions at the National Gallery of Zimbabwe and Johannesburg Art Gallery, and served for a decade as director of culture for the City of Johannesburg. He has organized exhibitions showcasing Nelson Mandela, Steve Biko, Oliver Tambo and the 1956 Women's March.

John Young, Ph. D.

Président-directeur général du Musée canadien pour les droits de la personne depuis 2015, John Young était auparavant professeur agrégé de sciences politiques à l'Université de Northern British Columbia, où il était doyen du Collège des arts, des sciences sociales et des sciences de la santé ainsi que vice-recteur intérimaire à l'enseignement et à la recherche. Sous sa direction, le Musée est devenu un chef de file mondial dans le domaine de l'éducation aux droits de la personne, qui partage des connaissances difficiles pour aider à élargir la mémoire collective des visiteurs et des visiteuses du monde entier.

Christopher Martin Till

Christopher Till est le fondateur et l'actuel directeur de l'Apartheid Museum (Johannesburg), ainsi que le principal moteur du développement du site où Mandela a été capturé à Howick et le directeur fondateur du Javett Art Centre à l'université de Pretoria. Auparavant, il a occupé des postes de direction à la National Gallery of Zimbabwe et à la Johannesburg Art Gallery, et a été directeur de la culture pour la Ville de Johannesburg pendant une décennie. Il a organisé des expositions mettant en valeur Nelson Mandela, Steve Biko, Oliver Tambo et la Marche des femmes de 1956.



Isabelle Masson

Isabelle Masson joined the Canadian Museum for Human Rights as a curator in 2010. She is a political scientist from Quebec. Her specialties are international, contemporary

human rights issues as well as women's rights. Before joining the Museum, she was a researcher and a lecturer in political science. Her field research has taken her to Southern Africa and Eastern Africa on numerous occasions. Isabelle Masson lived in South Africa and witnessed its first democratic elections in 1994.



Dr. Dolana Mogadime

Dr. Dolana Mogadime is an associate professor in the faculty of education and the former director of the Joint Ph.D. Graduate Program at Brock University in St. Catharines, Ontario, as well

as honorary professor, University of the Free State, South Africa. She has contributed toward a number of key initiatives that focus on advancing human rights in higher education. Recently, she became the inaugural visiting scholar at the Canadian Museum for Human Rights. Dr. Mogadime was born in Pretoria, South Africa.

Isabelle Masson

Isabelle Masson s'est jointe au Musée canadien pour les droits de la personne à titre de conservatrice en 2010. Politologue québécoise, ses spécialités sont les questions internationales et contemporaines des droits de la personne ainsi que les droits des femmes. Avant de se joindre au Musée, elle a été chercheuse et chargée de cours en sciences politiques. Ses recherches sur le terrain l'ont amenée en Afrique australe et en Afrique de l'Est à de nombreuses reprises. Isabelle Masson a vécu en Afrique du Sud et a été témoin de ses premières élections démocratiques en 1994.

Dolana Mogadime, Ph. D.

Dolana Mogadime est professeure agrégée à la faculté d'éducation et ancienne directrice des programmes de cycles supérieurs de l'Université Brock à St. Catharines, en Ontario, ainsi que professeure honoraire à la University of the Free State, en Afrique du Sud. Elle a contribué à un certain nombre d'initiatives clés axées sur l'avancement des droits de la personne dans l'enseignement supérieur. Récemment, elle est devenue la première chercheuse invitée au Musée canadien pour les droits de la personne. Dolana Mogadime est née à Pretoria, en Afrique du Sud.



Verne Harris

Verne Harris was Mandela's archivist from 2004 to 2013. He heads the Nelson Mandela Foundation's leadership development programme and is an adjunct professor at the Nelson

Mandela University. As former deputy director of the National Archives, he helped transform South Africa's archival landscape. He holds an honorary doctorate from the University of Cordoba in Argentina, and publication awards from Australia, Canada and South Africa. His two novels were shortlisted for the M-Net Book Prize.



Her Excellency Sibongiseni Dlamini-Mntambo

Sibongiseni Dlamini-Mntambo has served as the High Commissioner of South Africa in Ottawa since April 2017. She is the chairperson of the Women Heads of

Diplomatic Missions in Ottawa and an executive member of the Ottawa Diplomatic Association. She also chairs the Southern African Development Community group in Canada. Sibongiseni Dlamini-Mntambo has held executive positions within the South African government and has a BA (Honours) in communication science, a diploma in education and a master's degree in business leadership.

Verne Harris

Verne Harris a été l'archiviste de Mandela de 2004 à 2013. Il dirige le programme de développement du leadership de la Fondation Nelson Mandela et est professeur auxiliaire à l'université Nelson Mandela. En tant qu'ancien directeur adjoint des Archives nationales, il a contribué à transformer le paysage archivistique de l'Afrique du Sud. Il est titulaire d'un doctorat honorifique de l'université de Cordoue, en Argentine, et a reçu des prix de publication décernés par l'Australie, le Canada et l'Afrique du Sud. Ses deux romans ont été présélectionnés pour le Prix du Livre M-Net.

Son Excellence Sibongiseni Dlamini-Mntambo

Sibongiseni Dlamini-Mntambo est haute-commissaire d'Afrique du Sud à Ottawa depuis avril 2017. Présidente des femmes chefs de missions diplomatiques à Ottawa et membre du bureau de l'Association diplomatique d'Ottawa, elle préside aussi le groupe Communauté de développement de l'Afrique australe au Canada. Sibongiseni Dlamini-Mntambo a occupé des postes de direction au sein du gouvernement sud-africain. Elle détient un B.A. (avec distinction) en sciences de la communication, un diplôme en éducation et une maîtrise en direction d'entreprise.

List of artifacts and reproductions

Liste d'artéfacts et de reproductions

List of artifacts

Reference book, more commonly known as pass book (Fikile Gladys Shezi), 1980 (in rotation)

Ink on paper, plastic, black and white photograph

13.0 x 10.0 x 0.5 cm

Apartheid Museum

Reference book, more commonly known as pass book (Vusi Petrus Nkosi), 1984 (in rotation)

Ink on paper, plastic, black and white photograph

13.2 x 10.0 x 0.5 cm

Apartheid Museum

Reference book, more commonly known as pass book (Mekhoa Linda Monaheng), 1985 (in rotation)

Ink on paper, plastic, black and white photograph

13.0 x 9.0 x 0.5 cm

Apartheid Museum

Reference book, more commonly known as pass book (Boyisana "Ben" Letihake), 1985 (in rotation)

Ink on paper, plastic, black and white photograph

13.4 x 10.0 x 0.5 cm

Apartheid Museum

Reference book, more commonly known as pass book (Esther Lindiwe Dube), 1984 (in rotation)

Ink on paper, plastic, black and white photograph

13.0 x 9.6 x 0.5 cm

Canadian Museum for Human Rights Collection

P2018-3-1

Liste d'artéfacts

Livret de contrôle, aussi appelé passeport intérieur (Fikile Gladys Shezi), 1980 (en rotation)

Encre sur papier, plastique, photo en noir et blanc

13,0 x 10,0 x 0,5 cm

Apartheid Museum

Livret de contrôle, aussi appelé passeport intérieur (Vusi Petrus Nkosi), 1984 (en rotation)

Encre sur papier, plastique, photo en noir et blanc

13,2 x 10,0 x 0,5 cm

Apartheid Museum

Livret de contrôle, aussi appelé passeport intérieur (Mekhoa Linda Monaheng), 1985 (en rotation)

Encre sur papier, plastique, photo en noir et blanc

13,0 x 9,0 x 0,5 cm

Apartheid Museum

Livret de contrôle, aussi appelé passeport intérieur (Boyisana « Ben » Letihake), 1985 (en rotation)

Encre sur papier, plastique, photo en noir et blanc

13,4 x 10,0 x 0,5 cm

Apartheid Museum

Livret de contrôle, aussi appelé passeport intérieur (Esther Lindiwe Dube), 1984 (en rotation)

Encre sur papier, plastique, photo en noir et blanc

13,0 x 9,6 x 0,5 cm

Collection du Musée canadien pour les droits de la personne

P2018-3-1

South African identity card (Al Cook), 1959
Ink on paper, plastic, black and white photograph
9.3 x 12.2 cm
Al Cook

Native pass book, 1930s
Ink on paper
8.8 x 14.3 x 0.3 cm
Apartheid Museum

Pre-apartheid pass document and holder
(John Madali), 1869
Ink on paper
Document 22.0 x 22.5 cm; holder 11.4 x 3.0 x 1.8 cm
Apartheid Museum

Map of forced removals in South Africa,
Black Sash, 1977
Ink on paper
76.0 x 126.0 cm
Dan O'Meara

Apartheid-era sign ("Public Swimming Pool/White Only/
Net Blankes"), date unknown
Paint on metal
32.0 x 79.3 x 0.3 cm
Canadian Museum for Human Rights Collection
P2017-5-1

Carte d'identité sud-africaine (Al Cook), 1959
Encre sur papier, plastique, photo en noir et blanc
9,3 x 12,2 cm
Al Cook

Laissez-passer de personne autochtone, années 1930
Encre sur papier
8,8 x 14,3 x 0,3 cm
Apartheid Museum

Laissez-passer pré-apartheid et tube de transport
(John Madali), 1869
Encre sur papier
Document 20,0 x 22,5 cm; tube 11,4 x 3,0 x 1,8 cm
Apartheid Museum

Carte des expulsions forcées en Afrique du Sud,
Black Sash, 1977
Encre sur papier
76,0 x 126,0 cm
Dan O'Meara

Écriteau de l'époque de l'apartheid (« Public Swimming
Pool/White Only/Net Blankes »), date inconnue
Peinture sur métal
32,0 x 79,3 x 0,3 cm
Collection du Musée canadien pour les droits de la personne
P2017-5-1

Apartheid-era sign ("Women: Non-Whites/Vroue: Nie Blankes"), date unknown

Enamel on metal

17.5 x 61.0 x 0.5 cm

Canadian Museum for Human Rights Collection

P2017-5-2

Apartheid-era sign ("Black Male Toilets"), date unknown

Paint on metal

24.5 x 27.1 x 0.3 cm

Canadian Museum for Human Rights Collection

P2017-5-3

Apartheid-era sign ("White Female Toilets"), date unknown

Paint on metal

24.0 x 21.7 x 0.3 cm

Canadian Museum for Human Rights Collection

P2017-5-4

Apartheid-era sign ("Non-Whites/Nie-Blankes"), date unknown

Painted on wood

16.0 x 60.3 x 2.5 cm

Robben Island Museum Collection

MCAF.1998.928

African National Congress Women's League (ANCWL) shirt, date unknown

Fabric

79.0 x 117.0 cm

Apartheid Museum

African National Congress (ANC) badge, date unknown

Cotton, satin

27.0 x 15.5 x 1.5 cm

Apartheid Museum

Écriteau de l'époque de l'apartheid (« Women: Non-Whites/Vroue: Nie-Blankes »), date inconnue

Émail sur métal

17,5 x 61,0 x 0,5 cm

Collection du Musée canadien pour les droits de la personne

P2017-5-2

Écriteau de l'époque de l'apartheid (« Black Male Toilets »), date inconnue

Métal

24,5 x 27,1 x 0,3 cm

Collection du Musée canadien pour les droits de la personne

P2017-5-3

Écriteau de l'époque de l'apartheid (« White Female Toilets »), date inconnue

Métal

24,0 x 21,7 x 0,3 cm

Collection du Musée canadien pour les droits de la personne

P2017-5-4

Écriteau de l'époque de l'apartheid (« Non-Whites / Nie-Blankes »), date inconnue

Bois peint

16,0 x 60,3 x 2,5 cm

Collection du Robben Island Museum

MCAF.1998.928

Chemisier de la Ligue des femmes du Congrès national africain, date inconnue

Tissu

79,0 x 117,0 cm

Apartheid Museum

Badge du Congrès national africain (ANC), date inconnue

Coton, satin

27,0 x 15,5 x 1,5 cm

Apartheid Museum

Beaded necklace from South Africa, around 1899-1902
(in rotation)

Glass beads, thread

7.0 x 34.0 cm

Textile Museum of Canada

T85.0219

Beaded necklace from South Africa, 2015 (in rotation)

Glass beads, thread

27.0 x 48.0 cm

Private Collection

Xhosa bag from South Africa, 1960s

Cotton, glass beads, mother of pearl

40.0 x 30.0 x 4.0 cm

Textile Museum of Canada

T01.36.1

Spade, 1970s

Steel

91.0 x 23.5 x 13.9 cm

Robben Island Museum Collection

RIM.2012.736.TAF

Pick axe, 1970s

Steel, wood

89.5 x 49.5 x 7.5 cm

Robben Island Museum Collection

RIM.2012.1740.TAF

Floor polishing brush, 1970s

Wood, synthetic hair, cotton, elastic

5.0 x 9.5 x 22.7 cm

Robben Island Museum Collection

RIM.2013.101.AF

Collier de perles, Afrique du Sud, vers 1899-1902
(en rotation)

Perles de verre, fil

7,0 x 34,0 cm

Textile Museum of Canada

T85.0219

Collier de perles, Afrique du Sud, 2015 (en rotation)

Perles de verre, fil

27,0 x 48,0 cm

Collection privée

Sac xhosa, Afrique du Sud, années 1960

Coton, perles de verre, nacre

40,0 x 30,0 x 4,0 cm

Textile Museum of Canada

T01.36.1

Pelle, années 1970

Acier

91,0 x 23,5 x 13,9 cm

Collection du Robben Island Museum

RIM.2012.736.TAF

Pioche, années 1970

Acier, bois

89,5 x 49,5 x 7,5 cm

Collection du Robben Island Museum

RIM.2012.1740.TAF

Brosse à plancher, années 1970

Bois, poils synthétiques, coton, élastique

5,0 x 9,5 x 22,7 cm

Collection du Robben Island Museum

RIM.2013.101.AF

Prisoner's shirt, 1970s
Cotton, plastic
74.5 x 148.3 cm
Robben Island Museum Collection
RIM/1998/8/AF-ED

Prisoner's long pants, 1970s
Cotton, metal
107.0 x 50.0 cm
Robben Island Museum Collection
RIM/1998/9/AF-ED

Prison guard's cap, 1970s
Fabric, plastic, metal
13.0 x 25.0 x 30.1 cm
Robben Island Museum Collection
RIM.2013.430.AF

Prison stamp, 1970s
Plastic, rubber
10.8 x 5.7 x 3.8 cm
Robben Island Museum Collection
RIM.2013.189.AF

Letters written by prisoner on toilet paper,
date unknown
Ink on tissue paper
Various dimensions
Apartheid Museum

Letter to Jay Naidoo by Nelson Mandela from
Victor Verster Prison, 1989
Ink on paper
29.5 x 21.0 cm
Jay Naidoo

Chemise de prisonnier, années 1970
Coton, plastique
74,5 x 148,3 cm
Collection du Robben Island Museum
RIM/1998/8/AF-ED

Pantalon de prisonnier, années 1970
Coton, métal
107,0 x 50,0 cm
Collection du Robben Island Museum
RIM/1998/9/AF-ED

Casquette de gardien de prison, années 1970
Tissue, plastique, métal
13,0 x 25,0 x 30,1 cm
Collection du Robben Island Museum
RIM.2013.430.AF

Timbre de la prison, années 1970
Plastique, caoutchouc
10,8 x 5,7 x 3,8 cm
Collection du Robben Island Museum
RIM.2013.189.AF

Lettres écrites par un prisonnier sur du papier
hygiénique, date inconnue
Encre sur papier
Dimensions variées
Apartheid Museum

Lettre de Nelson Mandela à Jay Naidoo, envoyée
de la prison Victor Verster, 1989
Encre sur papier
29,5 x 21,0 cm
Jay Naidoo

Riot helmet, date unknown Plastic, aluminum, leather or synthetic 27.5 x 23.0 x 30.0 cm Canadian Museum for Human Rights Collection	Casque antiémeute, date inconnue Plastique, aluminium, cuir ou synthétique 27,5 x 23,0 x 30,0 cm Collection du Musée canadien pour les droits de la personne
Government of Canada Golden Book, 1984-1999 Ink on paper (leather and fabric bound hard cover) 21.3 x 28.0 x 4.0 cm Department of Canadian Heritage	Livre d'or du gouvernement du Canada, 1984-1999 Encre sur papier (couverture rigide, reliure en cuir et tissu) 21,3 x 28,0 x 4,0 cm Ministère du Patrimoine canadien
Notebook used by Mandela, 1991 Ink on paper, metal coils 22.0 x 15.0 x 1.0 cm Lucie Pagé	Carnet de notes de Mandela, 1991 Encre sur papier, reliure à spirale métallique 22,0 x 15,0 x 1,0 cm Lucie Pagé
Editorial cartoons by Zapiro (in rotation) Ink on paper "Gross violations?" 1996 25.5 x 37.7 cm "How do I look?" 1996 27.5 x 37.6 cm "Just following orders," 1996 27.7 x 37.7 cm "Truth/Reconciliation," 1997 43.7 x 37.7 cm Zapiro	Caricatures par Zapiro (en rotation) Encre sur papier Caricature « Gross violations? », 1996 25,5 x 37,7 cm Caricature « How do I look? », 1996 27,5 x 37,6 cm Caricature « Just following orders », 1996 27,7 x 37,7 cm Caricature « Truth/Reconciliation », 1997 43,7 x 37,7 cm Zapiro
Sketchbooks by Zapiro (in rotation) Ink on paper With sketch for "Nation building is a whole new ball game," 1996 30.0 x 22.5 x 2.8 cm With sketch for "Icon," 1999 29.8 x 23.0 x 2.7 cm With sketch for "Feb 2. 1990," 2000 30.0 x 23.0 x 4.2 cm Zapiro	Carnets d'esquisses par Zapiro (en rotation) Encre sur papier Avec la caricature « Nation building is a whole new ball game », 1996 30,0 x 22,5 x 2,8 cm Avec la caricature « Icon », 1999 29,8 x 23,0 x 2,7 cm Avec la caricature « Feb. 2 1990 », 2000 30,0 x 23,0 x 4,2 cm Zapiro

Long Walk to Freedom by Nelson Mandela, 1994

Ink on paper

24.0 x 16.6 x 5.2 cm

Zapiro

Finger puppets made by Gaby Shapiro, 1980s

Felt, textile, yarn, metal, plastic, paper

Various dimensions

Zapiro

Ballot box, 1994

Paint on metal, paper

40.5 x 42.0 x 41.5 cm

Apartheid Museum

Electoral ballot with Inkatha Freedom Party (IFP) sticker, 1994

Ink on paper

44.0 x 16.8 cm

Apartheid Museum

Beaded portraits of Nelson Mandela by the Impumelelo Cooperative

Glass beads, thread on canvas

63.5 x 53.3 x 2.5 cm (each)

Malmö Museer

MM62834:1-10

Long Walk to Freedom, par Nelson Mandela, 1994

Encre sur papier

24,0 x 16,6 x 5,2 cm

Zapiro

Marionnettes à doigt fabriquées par Gaby Shapiro, années 1980

Feutre, tissu, laine, métal, plastique, papier

Dimensions variées

Zapiro

Boîte de scrutin, 1994

Peinture sur métal, papier

40,5 x 42,0 x 41,5 cm

Apartheid Museum

Bulletin de vote portant l'autocollant de l'Inkatha Freedom Party (IFP), 1994

Encre sur papier

44,0 x 16,8 cm

Apartheid Museum

Portraits perlés de Nelson Mandela, réalisées par la coopérative Impumelelo

Perles en verre, fil sur toile

63,5 x 53,3 x 2,5 cm (chacun)

Malmö Museer

MM62834:1-10

List of reproductions

Warrant of Committal issued by the Supreme Court of South Africa, 1963 (reproduction)

Ink on paper

33.7 x 20.8 cm

National Archives of South Africa

Warrant of Committal issued by the Supreme Court of South Africa, 1964 (reproduction)

Ink on paper

33.7 x 20.8 cm

National Archives of South Africa

Mandela's fake passport, 1962 (reproduction)

Ink on paper

13.8 x 9.9 x 0.4 cm

National Archives of South Africa

Freedom Charter, 1955 (reproduction)

Ink on paper

44.1 x 28.9 cm

Apartheid Museum

Liste de reproductions

Mandat d'incarcération délivré par la Cour suprême d'Afrique du Sud, 1963 (reproduction)

Encre sur papier

33,7 x 20,8 cm

Archives nationales d'Afrique du Sud

Mandat d'incarcération délivré par la Cour suprême d'Afrique du Sud, 1964 (reproduction)

Encre sur papier

33,7 x 20,8 cm

Archives nationales d'Afrique du Sud

Faux passeport de Mandela, 1962 (reproduction)

Encre sur papier

13,8 x 9,9 x 0,4 cm

Archives nationales d'Afrique du Sud

Charte de la liberté (reproduction)

Encre sur papier

44,1 x 28,9 cm

Apartheid Museum

Exhibition and publication credits

Références – Exposition et publication

Project Director (Exhibition): Corey Timpson

Project Director (Publication): Angela Cassie

Exhibition Director: Helen Delacretaz

Research Director: Jodi Giesbrecht

Art Director: Rob Vincent

Technical Director (Exhibition): Scott Gillam

Curator: Isabelle Masson

Exhibition Developer: Kathleen Wiens

Research and Curation (Exhibition): Isabelle Masson, Armando Perla, Jodi Giesbrecht, Karine Duhamel

Editors (Exhibition): Jodi Giesbrecht, Helen Delacretaz, Karine Beaudette

Editors (Publication): Jodi Giesbrecht, Helen Delacretaz, Isabelle Masson, Karine Beaudette, Alex Merrill, Sarah Broadfoot, Paula Kelly, Katherine Kosowan

Project Manager: Anja Studer

Exhibition Design: onebadant

Graphic Design (Exhibition): Jeffrey Taniguchi

Graphic Production (Exhibition): 4two Design Inc.

Graphic Design (Publication): Tom Powell Design

Digital Platforms (Exhibition): Jatinder Singh, Ben Bergman, Preetom Chowdhury, Upswell

Media Production (Exhibition): Aaron Cohen

Copyright/Licensing: Heather Bidzinski

Directeur de projet (exposition) : Corey Timpson

Directrice de projet (publication) : Angela Cassie

Directrice de l'exposition : Helen Delacretaz

Directrice de la recherche : Jodi Giesbrecht

Directeur artistique : Rob Vincent

Directeur technique (exposition) : Scott Gillam

Conservatrice : Isabelle Masson

Conceptrice d'exposition : Kathleen Wiens

Recherche et conservation (exposition) : Isabelle Masson, Armando Perla, Jodi Giesbrecht, Karine Duhamel

Édition (exposition) : Jodi Giesbrecht, Helen Delacretaz, Karine Beaudette

Édition (publication) : Jodi Giesbrecht, Helen Delacretaz, Isabelle Masson, Karine Beaudette, Alex Merrill, Sarah Broadfoot, Paula Kelly, Katherine Kosowan

Gestion de projet : Anja Studer

Conception d'exposition : onebadant

Conception graphique (exposition) : Jeffrey Taniguchi

Conception graphique (exposition) : 4two Design Inc.

Conception graphique (publication) : Tom Powell Design

Plateformes numériques (exposition) : Jatinder Singh, Ben Bergman, Preetom Chowdhury, Upswell

Production médias (exposition) : Aaron Cohen

Droits d'auteur/permis : Heather Bidzinski

Loans (Exhibition): Lisa Quirion

Conservation (Exhibition): Stephanie Chipilski,
Christina Prokopchuk

Installation (Exhibition): Aston Coles, Michael Brown,
Richard Dyck, Ian August, Ernie Reichert, Peter Kralik,
Glenn Johnson, Janelle Tougas, Andrew Fallack

IT/AV Integration (Exhibition): Brian Marsh, Nik Heine

Public Programming (Exhibition): Chandra Erlendson,
Angeliki Bogiatji

Communications/Marketing (Exhibition): Louise Waldman,
Maureen Fitzhenry, Katherine Kosowan, Jennifer Doerksen,
Rorie McLeod

Digital Outreach (Exhibition): Rhea Yates, Matthew Cheung,
Matthew McRae, Lucille Lévy, Gemma Peralta,
Jason Permanand

Printed and bound in Canada by Friesens Corporation,
Altona, Manitoba

Tour management services: Lord Cultural Resources

Prêts (exposition) : Lisa Quirion

Conservation d'artéfacts (exposition) : Stephanie Chipilski,
Christina Prokopchuk

Installation (exposition) : Aston Coles, Michael Brown,
Richard Dyck, Ian August, Ernie Reichert, Peter Kralik,
Glenn Johnson, Janelle Tougas, Andrew Fallack

Intégration informatique/audiovisuelle (exposition) :
Brian Marsh, Nik Heine

Programmation publique (exposition) : Chandra Erlendson,
Angeliki Bogiatji

Communications/Marketing (exposition) : Louise Waldman,
Maureen Fitzhenry, Katherine Kosowan, Jennifer Doerksen,
Rorie McLeod

Rayonnement numérique (exposition) : Rhea Yates,
Matthew Cheung, Matthew McRae, Lucille Lévy,
Gemma Peralta, Jason Permanand

Imprimé et relié au Canada par Friesens Corporation,
Altona, Manitoba

Services de gestion de tournées : Lord Cultural Resources

Photography credits

Sources des photographies

Cover	Composite image created by CMHR from Meerkat Shweshwe fabric samples	Couverture	Image composite créée par le MCDP à partir d'échantillons de tissu de Meerkat Shweshwe
p. 6	CMHR, photograph by John Woods	p. 6	MCDP, photographie par John Woods
p. 8	CMHR, photographs by Aaron Cohen	p. 8	MCDP, photographies par Aaron Cohen
p. 9	Getty Images, Bongarts, photograph by Christof Koepsel	p. 9	Getty Images, Bongarts, photographie par Christof Koepsel
p. 11-23	CMHR, photographs by Aaron Cohen	p. 11-23	MCDP, photographies par Aaron Cohen
p. 25	<i>(left)</i> CMHR Collection, photograph by CMHR, Aaron Cohen	p. 25	<i>(à gauche)</i> Collection du MCDP, photographie par le MCDP, Aaron Cohen
p. 25	<i>(right)</i> Apartheid Museum, photographs by CMHR, Aaron Cohen	p. 25	<i>(à droite)</i> Apartheid Museum, photographies par le MCDP, Aaron Cohen
p. 26	Apartheid Museum, photographs by CMHR, Aaron Cohen	p. 26	Apartheid Museum, photographies par le MCDP, Aaron Cohen
p. 27	CMHR, photograph by Aaron Cohen	p. 27	MCDP, photographie par Aaron Cohen
p. 28	Al Cook, photographs by CMHR, Aaron Cohen	p. 28	Al Cook, photographies par le MCDP, Aaron Cohen
p. 29	Getty Images, Bettman	p. 29	Getty Images, Bettman
p. 30	Dan O'Meara, photograph by CMHR, Aaron Cohen	p. 30	Dan O'Meara, photographie par le MCDP, Aaron Cohen
p. 31-35	CMHR, photographs by Aaron Cohen	p. 31-35	MCDP, photographies par Aaron Cohen
p. 36	Textile Museum of Canada	p. 36	Textile Museum of Canada
p. 37	<i>(top left)</i> UWC-Robben Island Museum Mayibuye Archives, photograph by Eli Weinberg	p. 37	<i>(en haut à gauche)</i> UWC-Robben Island Museum Mayibuye Archives, photographie par Eli Weinberg
p. 37	<i>(top right)</i> Associated Press	p. 37	<i>(en haut à droite)</i> Associated Press
p. 37	<i>(bottom)</i> Textile Museum of Canada	p. 37	<i>(en bas)</i> Textile Museum of Canada

p. 38 Getty Images, photograph
by Jurgen Schadeberg

p. 39 UWC-Robben Island Museum Mayibuye
Archives, photographie par Eli Weinberg

p. 41 CMHR, photograph by Aaron Cohen

p. 42 Original in the collection of National Archives
of South Africa, photographs by CMHR,
Aaron Cohen

p. 43 Commonwealth Secretariat, International
Defence and Aid Fund

p. 44-45 CMHR, photographs by Aaron Cohen

p. 47 CMHR, photograph by Jessica Sigurdson

p. 48-49 CMHR, photograph by Aaron Cohen

p. 51 *(top)* National Archives of South Africa

p. 51 *(bottom)* Getty Images, photograph
by Jurgen Schadeberg

p. 53-54 CMHR, photographs by Aaron Cohen

p. 56 Africa Media Online, photograph
by Paul Weinberg

p. 57 *(left)* Getty Images, Gallo Images, Avusa
Archives, photograph by Peter Magubane

p. 57 *(right)* Africa Media Online, *Drum* Covers

p. 59-61 CMHR, photographs by Aaron Cohen

p. 63 Getty Images, Corbis Historical, photograph
by David Turnley

p. 64 Jay Naidoo, photograph by CMHR,
Aaron Cohen

p. 38 Getty Images, photographie
par Jurgen Schadeberg

p. 39 UWC-Robben Island Museum Mayibuye
Archives, photographie par Eli Weinberg

p. 41 MCDP, photographie par Aaron Cohen

p. 42 Version originale dans la collection des
Archives nationales d’Afrique du Sud,
photographies par le MCDP, Aaron Cohen

p. 43 Secrétariat pour les pays du Commonwealth,
International Defence and Aid Fund

p. 44-45 MCDP, photographies par Aaron Cohen

p. 47 MCDP, photographie par Jessica Sigurdson

p. 48-49 MCDP, photographie par Aaron Cohen

p. 51 *(en haut)* Archives nationales d’Afrique du Sud

p. 51 *(en bas)* Getty Images, photographie
par Jurgen Schadeberg

p. 53-54 MCDP, photographies par Aaron Cohen

p. 56 Africa Media Online, photographie
par Paul Weinberg

p. 57 *(à gauche)* Getty Images, Gallo Images, Avusa
Archives, photographie par Peter Magubane

p. 57 *(à droite)* Africa Media Online, *Drum* Covers

p. 59-61 MCDP, photographies par Aaron Cohen

p. 63 Getty Images, Corbis Historical, photographie
par David Turnley

p. 64 Jay Naidoo, photographie par le MCDP,
Aaron Cohen

p. 67-70	CMHR, photographs by Aaron Cohen	p. 67-70	MCDP, photographies par Aaron Cohen
p. 71	Department of Canadian Heritage, photograph by CMHR, Aaron Cohen	p. 71	Ministère du Patrimoine canadien, photographie par le MCDP, Aaron Cohen
p. 73	CMHR, photograph by Aaron Cohen	p. 73	MCDP, photographie par Aaron Cohen
p. 74	<i>(top left)</i> Lucie Pagé, photograph by CMHR, Aaron Cohen	p. 74	<i>(en haut à gauche)</i> Lucie Pagé, photographie par le MCDP, Aaron Cohen
p. 74-75	CMHR, photograph by Aaron Cohen	p. 74-75	MCDP, photographie par Aaron Cohen
p. 77	Apartheid Museum, photographs by CMHR, Aaron Cohen	p. 77	Apartheid Museum, photographies par le MCDP, Aaron Cohen
p. 78	CMHR, photograph by Aaron Cohen	p. 78	MCDP, photographie par Aaron Cohen
p. 79	Apartheid Museum, photograph by CMHR, Aaron Cohen	p. 79	Apartheid Museum, photographie par le MCDP, Aaron Cohen
p. 81	CMHR, photograph by Aaron Cohen	p. 81	MCDP, photographie par Aaron Cohen
p. 83	Gamma-Keystone via Getty Images, Keystone-France	p. 83	Gamma-Keystone via Getty Images, Keystone-France
p. 84-85	Canadian Press, photograph by Erik Christensen	p. 84-85	La Presse canadienne, photographie par Erik Christensen
p. 86	Canadian Press, photograph by Wm. DeKay	p. 86	La Presse canadienne, photographie par Wm. DeKay
p. 89	<i>(top)</i> United Nations, photographs by Yutaka Nagata	p. 89	<i>(en haut)</i> Nations Unies, photographies par Yutaka Nagata
p. 89	<i>(bottom)</i> CMHR, photograph by Aaron Cohen	p. 89	<i>(en bas)</i> MCDP, photographie par Aaron Cohen
p. 90	Getty Images, ullstein bild, photograph by Jüschke	p. 90	Getty Images, ullstein bild, photographie par Jüschke
p. 93	<i>(top)</i> Getty Images, ullstein bild	p. 93	<i>(en haut)</i> Getty Images, ullstein bild
p. 93	<i>(bottom)</i> Getty Images, Hulton Archive, photograph by Central Press	p. 93	<i>(en bas)</i> Getty Images, Hulton Archive, photographie par Central Press
p. 94	Getty Images, photograph by Ron Bull	p. 94	Getty Images, photographie par Ron Bull
p. 95	Courtesy of Jim Kirkwood, photograph by Douglas Anglin	p. 95	Gracieuseté de Jim Kirkwood, photographie de Douglas Anglin
p. 97	Commonwealth Secretariat	p. 97	Secrétariat du Commonwealth

p. 98	<i>(top)</i> Library and Archives Canada, a197226, photograph by Andy Clark, © The Right Honourable Brian Mulroney	p. 98	<i>(en haut)</i> Bibliothèque et Archives Canada, a197226, photographie par Andy Clark, © Le très honorable Brian Mulroney
p. 98	<i>(bottom)</i> The Canadian Press, photograph by Ron Poling	p. 98	<i>(en bas)</i> La Presse canadienne, photographie de Ron Poling
p. 99	McCord Museum, drawing by Serge Chapleau	p. 99	Musée McCord, dessin par Serge Chapleau
p. 100	<i>(top left)</i> Getty Images, <i>Toronto Star</i> , photograph by Ken Faught	p. 100	<i>(en haut à gauche)</i> Getty Images, <i>Toronto Star</i> , photograph by Ken Faught
p. 100	<i>(bottom left)</i> The Canadian Press, photograph by Chuck Mitchell	p. 100	<i>(en bas à gauche)</i> La Presse canadienne, photographie par Chuck Mitchell
p. 100	<i>(right)</i> Africa Media Online	p. 100	<i>(à droite)</i> Africa Media Online
p. 102	CMHR, photograph by Aaron Cohen	p. 102	MCDP, photographie par Aaron Cohen
p. 104	<i>Maclean's</i> , August 24, 1987, p. 22-23	p. 104	<i>Maclean's</i> , 24 août 1987, p. 22-23
p. 105	Drawing by Bruce MacKinnon, reprinted with permission from <i>The Chronicle Herald</i>	p. 105	Dessin par Bruce MacKinnon, reproduit avec la permission du <i>Chronicle Herald</i>
p. 107	Archives de la Ville de Montréal	p. 107	Archives de la Ville de Montréal
p. 108	Getty Images, <i>Toronto Star</i> , photograph by Rick Eglinton	p. 108	Getty Images, <i>Toronto Star</i> , photographie par Rick Eglinton
p. 109	The Canadian Press, photograph by Fred Lum	p. 109	La Presse canadienne, photographie par Fred Lum
p. 110	<i>(top)</i> Getty Images, AFP, photograph by Dave Chan	p. 110	<i>(en haut)</i> Getty Images, AFP, photographie par Dave Chan
p. 110	<i>(bottom)</i> The Canadian Press, photograph by Ken Faught	p. 110	<i>(en bas)</i> La Presse canadienne, photographie par Ken Faught
p. 111	Getty Images, AFP, photograph by Dave Chan	p. 111	Getty Images, AFP, photographie par Dave Chan
p. 113	The Canadian Press, photograph by Aaron Harris	p. 113	La Presse canadienne, photographie par Aaron Harris
p. 115	The Canadian Press, photograph by Tom Hanson	p. 115	La Presse canadienne, photographie par Tom Hanson
p. 116	The Canadian Press, photograph by Frank Gunn	p. 116	La Presse canadienne, photographie par Frank Gunn

p. 117 The Canadian Press, photograph by Fred Chartrand

p. 118-119 Africa Media Online, photograph by Paul Weinberg

p. 120 CMHR, photograph by Jessica Sigurdson

p. 121 Courtesy of Anna Pratt

p. 123 Courtesy of Anne Mitchell

p. 124 Photograph by Tom Evans

p. 126 Courtesy of Lynda Muir

p. 127 Courtesy of Sadie Cook Griffith

p. 128 *Toronto Star*

p. 129 CMHR, photograph by Aaron Cohen

p. 131 Courtesy of Yola Grant, photograph by Rainer Soegtrop

p. 133 Africa Media Online, photograph by Paul Weinberg

p. 135 Courtesy of Anne Mitchell

p. 136 Carleton University, Archives and Research Collections, fonds MBOI – Meyer Brownstone / Oxfam International fonds

p. 137 Getty Images, *Toronto Star*, photograph by Ron Bull

p. 139 Courtesy of Stéphan Corriveau, photograph by André Querry

p. 140 Courtesy of Jean-Claude Icart

p. 141 *Toronto Star*, photograph by John Mahler

p. 143 Getty Images, *Toronto Star*, photograph by Frank Lennon

p. 144 Photograph by Margie Bruun-Meyer

p. 145 Photographs by Struan Campbell-Smith

p. 117 La Presse canadienne, photographie par Fred Chartrand

p. 118-119 Africa Media Online, photographie par Paul Weinberg

p. 120 MCDP, photographie par Jessica Sigurdson

p. 121 Gracieuseté d'Anna Pratt

p. 123 Gracieuseté d'Anne Mitchell

p. 124 Photographie par Tom Evans

p. 126 Gracieuseté de Lynda Muir

p. 127 Gracieuseté de Sadie Cook Griffith

p. 128 *Toronto Star*

p. 129 MCDP, photographie par Aaron Cohen

p. 131 Gracieuseté de Yola Grant, photographie par Rainer Soegtrop

p. 133 Africa Media Online, photographie par Paul Weinberg

p. 135 Gracieuseté d'Anne Mitchell

p. 136 Carleton University, Archives and Research Collections, fonds MBOI – Meyer Brownstone / Oxfam International fonds

p. 137 Getty Images, *Toronto Star*, photographie par Ron Bull

p. 139 Gracieuseté de Stéphan Corriveau, photographie par André Querry

p. 140 Gracieuseté de Jean-Claude Icart

p. 141 *Toronto Star*, photographie par John Mahler

p. 143 Getty Images, *Toronto Star*, photographie par Frank Lennon

p. 144 Photographie par Margie Bruun-Meyer

p. 145 Photographies par Struan Campbell-Smith

p. 146 Courtesy of Gwen Schulman

p. 147 Courtesy of Paul Puritt

p. 149 Courtesy of Susan Bazilli

p. 150 Africa Media Online, photograph by Eric Miller

p. 151 Courtesy of Marie-Hélène Bonin

p. 152 Getty Images, *Toronto Star*, photograph by Peter Power

p. 153 Courtesy of Pierre Beaudet

p. 155 CMHR, photograph by Jessica Sigurdson

p. 156-157 Courtesy of Stéphan Corriveau

p. 160-168 Courtesy of Dolana Mogadime

p. 172-178 CMHR, photographs by Keith Fraser

p. 184-185 Photograph by Matthew Willman

p. 187 Getty Images, Gallo Images, Oryx Media Archive

p. 189 Nelson Mandela Foundation

p. 190 National Archives of South Africa, photograph courtesy of Nelson Mandela Foundation

p. 192 Nelson Mandela Foundation, photograph by Matthew Willman

p. 193 Getty Images, Corbis, photograph by Louise Gubb

p. 195 Nelson Mandela Foundation, photograph by Ardon Bar Hama

p. 197 Friends of the Canadian Museum for Human Rights

p. 199 Photograph by Peter Magubane

p. 200 *(top)* Photograph by Thomas Fricke

p. 146 Gracieuseté de Gwen Schulman

p. 147 Gracieuseté de Paul Puritt

p. 149 Gracieuseté de Susan Bazilli

p. 150 Africa Media Online, photographie par Eric Miller

p. 151 Gracieuseté de Marie-Hélène Bonin

p. 152 Getty Images, *Toronto Star*, photographie par Peter Power

p. 153 Gracieuseté de Pierre Beaudet

p. 155 MCDP, photographie par Jessica Sigurdson

p. 156-157 Gracieuseté de Stéphan Corriveau

p. 160-168 Gracieuseté de Dolana Mogadime

p. 172-178 MCDP, photographies par Keith Fraser

p. 184-185 Photographie par Matthew Willman

p. 187 Getty Images, Gallo Images, Oryx Media Archive

p. 189 Fondation Nelson Mandela

p. 190 Archives nationales d'Afrique du Sud, photographie gracieuseté de la Fondation Nelson Mandela

p. 192 Fondation Nelson Mandela, photographie par Matthew Willman

p. 193 Getty Images, Corbis, photographie par Louise Gubb

p. 195 Fondation Nelson Mandela, photographie par Ardon Bar Hama

p. 197 Amis du Musée canadien pour les droits de la personne

p. 199 Photographie par Peter Magubane

p. 200 *(en haut)* Photographie par Thomas Fricke

p. 200 *(bottom)* Photograph by Jermaine Adriaanse
p. 201 *(top)* CMHR, photograph by Aaron Cohen
p. 201 *(bottom)* Courtesy of Brock University
p. 202 *(top)* Nelson Mandela Foundation,
photograph by Matthew Willman
p. 202 *(bottom)* Courtesy of the South Africa
High Commission

p. 200 *(en bas)* Photographie par Jermaine Adriaanse
p. 201 *(en haut)* MCDP, photographie par Aaron Cohen
p. 201 *(en bas)* Gracieuseté de l'Université Brock
p. 202 *(en haut)* Fondation Nelson Mandela,
photographie par Matthew Willman
p. 202 *(en bas)* Gracieuseté du Haut-commissariat
d'Afrique du Sud

About the Canadian Museum for Human Rights

Au sujet du Musée canadien pour les droits de la personne

The Canadian Museum for Human Rights (CMHR), in Winnipeg, Manitoba, is the first museum in the world dedicated solely to the evolution, celebration and future of human rights. Seeking to inspire reflection and dialogue, the CMHR invites visitors to experience the significance of human rights across Canada and around the world.

The CMHR is located on ancestral lands, on Treaty One Territory. These lands are also known as the heartland of the Métis people. The water in the Museum is sourced from Shoal Lake 40 First Nation.

Le Musée canadien pour les droits de la personne (MCDP), à Winnipeg, au Manitoba, est le premier musée du monde consacré exclusivement à l'évolution des droits de la personne, à leur célébration et à leur avenir. Dans le but d'inspirer la réflexion et le dialogue, le MCDP invite les visiteurs et visiteuses à découvrir l'importance des droits de la personne au Canada et ailleurs dans le monde.

Le MCDP est situé sur des terres ancestrales, sur le territoire visé par le Traité n° 1. Ces terres sont également au cœur d'un territoire de grande importance pour le peuple métis. L'eau dans le Musée provient de la Première Nation Shoal Lake 40.





CANADIAN MUSEUM FOR
HUMAN RIGHTS

MUSÉE CANADIEN POUR LES
DROITS DE LA PERSONNE

humanrights.ca

droitsdelapersonne.ca

ISBN 978-0-9813127-6-7



9 780981 312767